

P-301

LA

REVUE NATIONALE

Pasteur, l'apôtre et le sauveur de la vie, par François Gohiet, ptre. , O.M.I	1
Dettes des villes de la Province de Québec, par M. Edmond J. Bar- beau	12
Souvenirs d'École Militaire, à l'amphithéâtre, par M. Ch. des Ecorres	19
Quand j'étais petit, souvenirs, par M. Rodolphe Lebrun	26
Les armées européennes, armement, par un Ancien officier français	32
Le " Royal Victoria Hospital " de Montréal, par M. J. Germano ..	37
Embarras de richesses, par M. Martial Chevalier	45
Le Vieux Château ou le Château de Ramezay, suite, par .. A.-N. Montpetit	46
Rose, nouvelle, par M. A. de Haerne	59
Les Insomnies, fantaisie, par M. B. de la Pignière	75
Les travaux de la Chambre de Commerce, par M. X	79
Chronique de l'étranger, par M. J.-D. Chartrand	84
Souvenir, chanson, par M. X	89
Modes et Monde, par Françoise	92

Illustrations : Portraits dans le texte et hors texte.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur :

1. Note de la Rédaction..... III
2. Note de l'Administration..... III

J.-D. CHARTRAND, directeur

33, 35 ET 37, RUE SAINT-GABRIEL

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Bureau Principal—MONTREAL.

Capital payé **\$500,000**
Fonds de Réserve **235,000**

DIRECTEURS :

l'honorable M. Alph. Desjardins, président
MM. A.-S. Hamelin, vice-président
Dumont Lavolette
Jeel Leduc

MM. A.-L. de Marigny, directeur-gérant
Tancredi Bienvenu, assistant-gérant
E.-G. Saint-Jean, inspecteur

SUCCURSALES :

Saint-Hyacinthe,
Drummondville,
Beauharnois,
Laurentides, P.Q.,
Hull, P.Q.,
Saint-Sauveur, Québec,
Québec, rue St. Jean,

A. Clément, gérant
J.-E. Girouard, "
L. Leduc, "
H.-H. Ethier, "
J.-P. de Martigny, "
N. Dion, "
C.-S. Powell, "

Fraserville,
Valleyfield,
Victoriaville,
Picciaville,
Ste-Anne de la Pérade,
Edmonton, N.O.,

J.-O. Leblanc, gérant
Le de Martigny, "
A. Marchand, "
E.-O.-P. Chevrefils, "
J.-A. Rousseau, "
S.-R. Benoit, "

BRANCHES A MONTREAL :

Saint-Jean-Baptiste,
Sainte-Catherine,

A. Boyer, gérant
E. St-Jacques, comptable

Saint-Henri,
Rue Ontario,

H. Dorion, gérant
G. Leclerc, Jr.,

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNES—Au Bureau principal et aux Succursales

CORRESPONDANTS :

Londres, Angleterre,

Le Crédit Lyonnais
Glyn, Mills, Currie & Co

Paris, France,
New York,

Le Crédit Lyonnais
National Bank of the Republic

Boston,
Chicago,
Canada,

The Bank of America
The Merchants National Bank
Bank of Montreal
The Merchants Bank of Canada
Bank of British North America

Esset des crédits commerciaux et des lettres circulaires, payables dans toutes les parties du monde.

ESSAYEZ LE

Cognac "P. RICHARD"

V. S. O. P.

Positivement le meilleur
importé au Canada.....

Ce COGNAC est garanti
pur à l'analyse.....

~ EN ~

VENTE PARTOUT.

Nous enverrons échantillon et prix sur demande.

SEULS AGENTS AU CANADA :

LAPORTE, MARTIN & Cie

MONTREAL

Mentionnez ce journal.



LA

REVUE NATIONALE

Recueil Mensuel

DE LECTURES CANADIENNES-FRANÇAISES

Paraissant le 1er de chaque mois.

RELIGION, PATRIE, LITTÉRATURE, HISTOIRE, VOYAGES, ARTS,
SCIENTES, FINANCES, INDUSTRIE, COMMERCE,
AGRICULTURE, &c.

ABONNEMENTS

Téléphone Bell 2883

CANADA ET ETATS-UNIS	{ 1 an \$3.00
	{ 6 mois 2.00
FRANCE	{ 1 an 20 francs
	{ 6 mois 12 "
ANGLETERRE	{ 1 an 15 shellings
	{ 6 mois 8 "
ACTRES PAYS	{ 1 an \$5.00
	{ 6 mois 3.00

Le numéro 25c.

Strictement payable d'avance.

La direction ne se rend pas responsable des manuscrits refusés.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

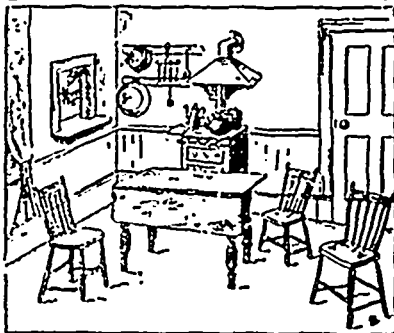
Pour les abonnements et les annonces, s'adresser aux bureaux de la *Revue Nationale* 33 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal, ou à nos agents agréés.

Toute correspondance devra être adressée à M. J.-D. CHARTRAND, directeur, 33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal.

La date indiquant, sur l'adresse, la fin de l'abonnement, sert de reçu à l'abonné.

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE JACQUES-CARTIER

33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal.



Cet Ameublement Complet de Maison

EN CHENE SOLIDE POUR \$74.50

— COMPRENANT —

1 Superbe Ameublement de Salon, Chêne solide	7 morceaux
1 Superbe Ameublement de Chambre à coucher, Chêne solide	7 "
1 Superbe Ameublement de Salle à manger, Chêne solide	8 "
1 Superbe Ameublement de Cuisine, Chêne solide	1 "
En tout	26 morceaux

N'achetez pas de meubles avant d'avoir vu le plus bel assortiment de la ville
à des prix sans précédents, chez

N.-G. VALIQUETTE

Manufacturier et Marchand de Meubles

1575, RUE SAINTE-CATHERINE

(Porte voisine de MM. Dupuis Frères)

Bell Téléphone 7710.

MONTREAL.

Spécialité pour toutes sortes de Marchandises rembourrées.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.

ANALYSE DU SOMMAIRE DU PRESENT NUMERO

M. l'abbé *Gohiet*, O.M.I., commence une étude très documentée sur Pasteur.

MM. *Barbeau et Chevalier* continuent leurs intéressants travaux sur les finances, et nous trouvons ensuite toute une série d'écrits variés, dûs à la plume d'écrivains consciencieux.

Nous recommandons à nos lecteurs la chanson publiée dans le présent numéro. Elle est d'un musicien qui désire garder l'incognito et nous croyons qu'elle sera appréciée par tous les amateurs de musique simple et facile

NOTE

Notre numéro de ce mois ne contient que quelques portraits, car notre intention, pour l'avenir, est de publier périodiquement un fort numéro illustré comme celui que nous avons lancé pour Noël.

Nous allons également publier sous peu un beau roman, œuvre d'un des auteurs les plus en vogue en France.

Nous continuerons à donner un morceau de musique ou une chanson chaque mois.

Notre revue entre dans sa deuxième année avec une grande confiance en l'avenir. Elle a maintenant traversé les épreuves les plus difficiles des débuts. Si nos abonnés y mettent un peu de bonne volonté, nous pourrions davantage améliorer notre œuvre.

L'ADMINISTRATION.

REMARQUE IMPORTANTE. — Nous recommandons à nos abonnés de ne payer leur abonnement qu'à des agents munis d'une autorisation signée par le Directeur de la REVUE NATIONALE.

THE MONARCH

ROI DES BICYCLES, LEGER, FORT, RAPIDE ET ELEGANT



4 MODELES, \$85.00 et \$100.00

Demandez les Catalogues

MONARCH -- CYCLE -- MANUFACTURING -- CO.

Lake & Halsted Streets, Chicago, Ill.

Agence Canadienne:—6 et 7, rue Adelaide Ouest, Toronto

P. R. WRIGHT, Gérant.

WRIGHT & COOPER CO.

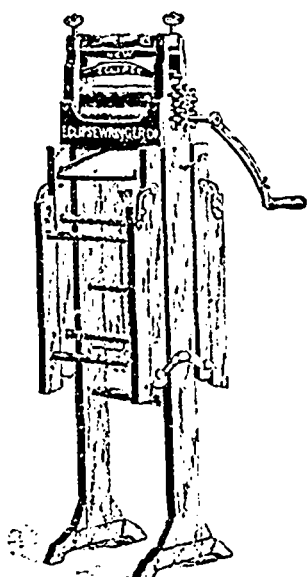
**2100 Rue Sainte-Catherine, Montréal, Agents pour Montréal
et le district.**

631.

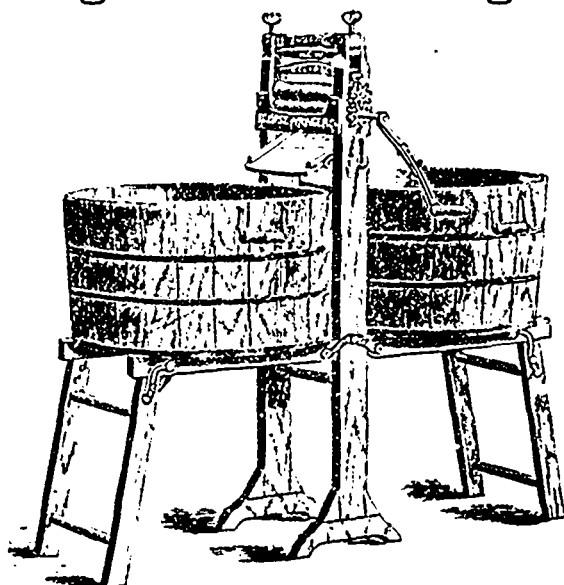
Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

Bureaux de la Metropolitan Manufacturing Co., L'American Wringer Co. Successeur
T. A. EMMANS, Gorant
 1678 et 1680, rue Notre-Dame, Montreal.

Eclipse Folding Bench Wringer



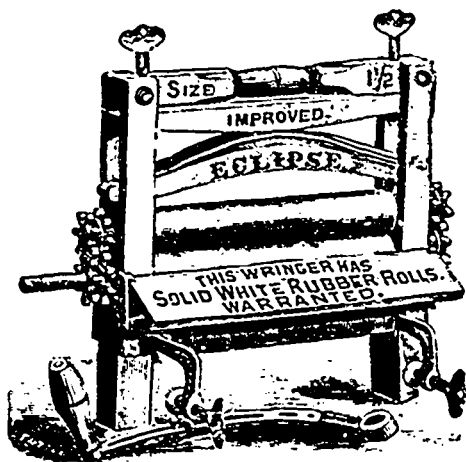
Ferme



Prêt au travail

Prix \$9.50 à crédit. \$9.00 au comptant.

Les cuiviers ne sont pas fournis avec les "Wringers" dont les gravures ci-haut indiquent simplement le fonctionnement.



\$7.50 à crédit. \$7.00 au comptant,

AU COMPTANT OU A CREDIT.

The American Wringer Co., successeur de la Metropolitan Manufacturing Co., 1678 et 1680, rue Notre-Dame.

Ces tordeuses sont supérieures à toutes les autres. Toutes sont garanties. Envoyez-nous directement vos commandes car nous sommes les seuls à les vendre.

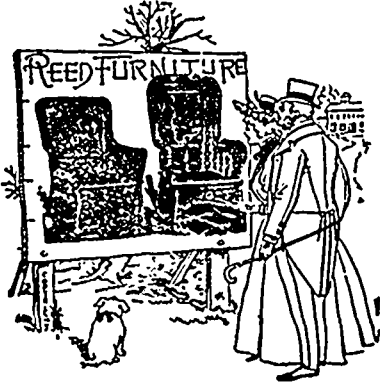
Nous sommes fournisseurs de meubles, de tapis, de prélaris, de matériel de cuisine, de faïences, de verrerie, etc., enfin de tout ce qui entre dans l'ameublement d'une maison.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la Revue Nationale.

AMEUBLEMENT

DE

Chambres à Coucher



Vous trouverez chez nous, l'assortiment le plus varié d'ameublements fabriqués avec des bois francs de toute espèce.

BOIS DUR - \$10.00 et au-dessus
 CHENE - - 20.00 "
 NOYER NOIR - 25.00 "

Et de plus, un choix varié de meubles de vestibule, de salon, de bibliothèque, de parloir, de boudoir, etc.

T.-E. & A. MARTIN,

No. 1924 Rue Notre-Dame, Montréal. In

LE MONDE

CE Journal est reconnu comme l'organe du "TOUT MONTREAL," du public littéraire et des familles où l'on sait apprécier le Beau.

Ce Journal possède une clientèle de choix et s'efforce toujours de mériter le patronage de ceux dont l'opinion a de la valeur.

Morale: LE MONDE est le Journal où l'on doit annoncer quand on a un article de valeur à offrir.



NOUVEAUX PROCÉDÉS américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.

Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
 7 Rue Saint-Laurent
 MONTREAL.

L'INDEPENDANT

Grand Journal Quotidien à Huit Pages.

Le Journal le mieux renseigné sur le mouvement canadien aux Etats Unis.

ABONNEMENTS:

Quotidien. \$4.00 par année.
 Hebdomadaire. 1.50 par année.

SOCIÉTÉ de PUBL. de L'INDEPENDANT,
 13 Court Square In
 FALL-RIVER Mass.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*

2c
LE NUMERO

LES * NOUVELLES

Le seul Journal Français du Dimanche

Abonnements	1 Mois . . . 10c
payables.....	3 Mois . . . 25c
d'avance.....	6 Mois . . . 50c
	12 Mois . \$1.00

Servi à domicile aux abonnés sans augmentation de prix.

Les NOUVELLES, 37, rue St-Gabriel
MONTREAL.

Dr J.-G.-A. GENDREAU



CHIRURGIEN - DENTISTE

20, Rue St-Laurent, Montréal.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais, d'après les procédés les plus nouveaux. Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Tel. 2818.

L'ETOILE

JOURNAL QUOTIDIEN

PUBLIÉE par LEPINE & CIE

A LOWELL, Mass., E.-U.

Abonnements: UN AN, \$2.00; SIX MOIS, \$1.50;
TROIS MOIS, 75c.

Toutes Correspondances ou Communica-
tions doivent être adressées à

L'ETOILE, 67 rue Market, LOWELL, Mass.

QUERY FRERES

Photographes Attitrés du Clergé

PENDANT 14 ANS CHEZ NOTMAN & FILS

Photographies en tous genres et d'après les procédés les plus récents.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.

Patins -
 ~~~~~ET~~~~~  
 - Grelots

**Rotissoire Royale**

Epargnant 20 c77 de Viande et dispensant d'arroser le rôti.

81.00 à 82.25 chaque.

Sorbetières, Glacières, Ton-  
 denses à Gazon, Outils de  
 Jardin. Ustensiles de cui-  
 sine, Coutellerie, Etc., Etc.

— CHEZ —

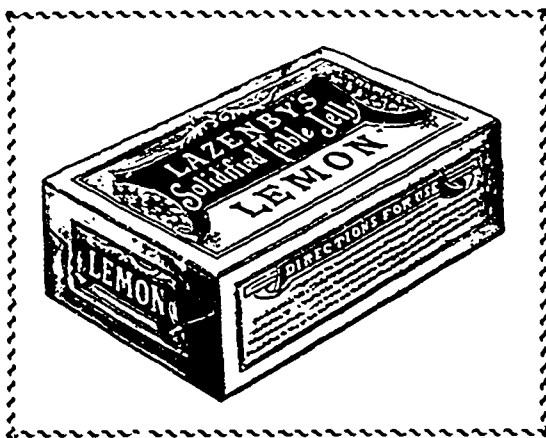
∴ L. J. A. SURVEYER ∴

Tel. 1914.

6, Rue St-Laurent.

**COMPOTES DE TABLES**

de

**LAZENBY**

Elles sont de première qualité seulement.

Les meilleurs épiciers les vendent.

**F.-H. BARR**

IMPORTATEUR ET  
 MARCHAND DE

Fournaises, Poêles, Coutellerie et Fournitures de Maisons

Plomberie, Appareils de Chauffage à Gaz et Fe-blanterie

Allégez les travaux de la cuisine en achetant nos Fournaises, Poêles à Gaz,  
 Réfrigérateurs, Faïence, Coutellerie, etc.

Chez F.-H. BARR 2373-75, Rue Ste-Catherine.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la Revue Nationale.

A l'épée: LA FORCE  
A la plume: LA PRUDENCE

# PASTEUR

## L'Apôtre et le Sauveur de la Vie

---

Naguères, un journal d'Ottawa que distingue avant tout une implacable francophobie, se révoltait à la pensée qu'un de ses confrères de Toronto, un Anglais pourtant, avait osé écrire: " Pasteur est le plus grand savant de ce siècle!" Et l'écrivain indigné s'écriait: " Parler ainsi dans un siècle qui a produit Darwin, Humboldt et Huxley, c'est une exagération intolérable!" En vérité, comme les préjugés rapetissent l'homme. Pasteur, s'il eût été Anglais, s'il eût appartenu à l'orthodoxie anglicane, oh! vous auriez vu quelle apothéose on lui eût décernée. On eût épuisé pour honorer sa mémoire tout ce que l'emphase anglo-saxonne a de superlatifs.

Laissons de côté Humboldt, qui a réellement rendu d'inappréciables services à la science; mais oser comparer Darwin et Huxley à l'immortel Pasteur, permettre tout au plus que notre grand mort soit l'égal de ces deux gentlemen, quelle infatuation! Darwin, cet aventurier de la science, qui eut si peu l'esprit scientifique, qui fut étranger à toute philosophie au point de bâtir un système sur des *peut-être*, des *il est vraisemblable*, des *nous pouvons supposer*, etc., toutes assertions gratuites; qui n'est pas même l'inventeur de la fameuse théorie qui lui doit son nom et sa vogue! Et qu'a-t-il fait? Il a enseigné que l'homme des-

cend du singe. Beau résultat ! Combien l'humanité est ingrate de ne pas élever partout des statues au grand découvreur de nos origines, à celui qui a trouvé que les ouistitis et les chimpanzés étaient, sinon nos parents, du moins nos cousins ! En transférant ainsi le sceptre de la vie des mains de Dieu à celles de la *divine matière*, Darwin a ruiné l'autorité de la Bible, ce qui n'a pas empêché l'Eglise anglicane de l'ensevelir glorieusement dans l'abbaye royale de Westminster. Mais, là surtout où il est intéressant de rapprocher le naturaliste anglais de notre grand Pasteur, c'est dans la théorie darwinienne du *struggle for life*, avec sa conséquence fatale, *the survival of the fittest*. Nous osons dire que par là, par cette conception de la vie et cette glorification des forts, des bien doués, des bien bâtis, Darwin a étouffé des milliers de vies humaines dans leur germe : Malthus lui a emprunté son néfaste système du *moral restraint*, et tous deux ont ainsi plus fait pour la dépopulation de l'Europe que Napoléon avec ses grandes guerres. Oh ! oui, osez comparer Darwin, ce faucheur de la mort dans les jeunes générations avec Pasteur, le sauveur de la vie ! — Quant à Huxley, que la mort vient d'emporter en ces régions du *great unknown* dont il a tant parlé, nous ne contestons point sa haute valeur scientifique, mais s'il a eu du génie, il en a été le malfaiteur ; "refusez les honneurs du génie à celui qui abuse de ses dons," a dit très bien Demaistre. Huxley a consacré sa science à la propagation de l'agnosticisme, ce désolant système qui bannit l'âme et Dieu dans ce qu'ils appellent "le formidable inconnu" et ne fait qu'ajouter un vernis scientifique au monstrueux athéisme. Darwin et Huxley, tous deux ils ont frénétiquement battu en brèche l'édifice des saines et fortes croyances, qui sont la vie des peuples... , philosophes du néant et hérauts de la mort ; Pasteur, champion de l'esprit et l'apôtre de la vie : il faut tout le chauvinisme dont un cerveau anglais est capable pour trouver que cela se vaut et se compense. O Pasteur, toi qui as donné au monde le remède du virus rabique, que n'as-tu découvert le secret de tuer le virus de cette rage malfaisante, qui est le fanatisme et la gallophobie ? ...

\*  
\* \*

Mais oublions ces petits détracteurs du génie. Lui-même, c'est le dieu du poète, qui,

. . . . .poursuivant sa carrière,  
 Versait des torrents de lumière  
 Sur ses obscurs blasphémateurs !

Pasteur, s'il n'eût été la modestie même, eût pu s'approprier ces vers fastueux que M. Arrigo Boïto prête à son Faust :

Je touche au but extrême  
Où tout s'évanouit ;  
Et dans un vœu suprême  
Mon cœur s'épanouit :  
Roi d'un paisible monde  
Aux horizons sans fin,  
Humanité féconde,  
Je songe à ton destin.  
Ah ! berce mon agonie,  
Remplis mon dernier vœu,  
O vision bénie,  
Ne me dis pas adieu !

Ah ! oui, elle a bercé son agonie, à ce cher grand homme, la douce vision de la science servant au bonheur de la vie humaine ; il s'est endormi au suave murmure de tant de générations humaines, qui lui doivent de s'épanouir au soleil des vivants :

Il n'entre pas dans le plan de cette étude de retracer la carrière du grand savant qui vient de s'éteindre. Cette belle vie, aussi simple qu'elle fut féconde, dont chaque étape fut signalée par une découverte utile, est connue de tous, en France comme ailleurs, car Pasteur est de ces hommes qui appartiennent autant à l'humanité qu'à leur patrie ; si la France l'aima, si elle le pleure comme un de ses plus glorieux enfants, l'humanité l'honora comme un de ses bienfaiteurs, un de ces aimables et bons génies que la Providence sème sur le chemin des siècles, thaumaturges du miracle ou de la science. Aussi sa mort est un deuil universel.

Qui ne connaît ou du moins n'a entendu mentionner ses admirables travaux sur les ferments, alors que Pasteur, armé de toutes les ressources de la chimie et d'une puissance supérieure d'analogie et d'induction, pénétra dans ce monde des infiniment petits, que ses devanciers avaient plutôt soupçonné qu'exploré ? Il montra dans ces microbes invisibles les agents universels de tout changement dans la matière organique, les ouvriers infatigables de la vie, et, disons-le aussi, hélas ! de la mort ! Mais la science est vaine, si elle ne soulage point le lourd fardeau des misères humaines, si elle n'ajoute point sa goutte au calice si rarement plein de nos bonheurs. Pasteur le savait : aussi, après des prodiges de patientes investigations, il sut utiliser ses grandes décou-

verte ; il a presque révolutionné la médecine, lui qui n'était point médecin ; il lui a ouvert de nouveaux et plus larges horizons. Qui ne sait que ce génie bienfaisant a sauvé de la ruine l'industrie séricicole, en détruisant le germe organique qui rongeaient le vers à soie ; qu'il a trouvé la véritable prophylaxie des races bovines et ovines contre les ravages de l'anthrax ou charbon, et découvert le microbe funeste qui cause le choléra des poules, avec sa vaccination ?

Mais nous avons hâte d'en venir à ce qui, selon nous, couronne d'une auréole de gloire incomparable le génie scientifique de Pasteur : nous voulons dire sa lutte victorieuse dans les discussions sur la génération spontanée, sa découverte du remède de la rage, et son influence sur les travaux qui ont illustré depuis l'Institut Pasteur. Alors, nos lecteurs sauront quel *grand savant* fut l'homme que la mort vient de coucher au tombeau.

\* \* \*

#### I. — PASTEUR ET LA GÉNÉRATION SPONTANÉE

Ce fut un vrai tournoi, où rien ne manqua, ni l'enthousiasme chevaleresque des combattants, ni l'ardeur dans la mêlée, ni la grandeur de la cause ; seulement, à défaut des belles dames de jadis, ce fut l'*Académie des Sciences* qui fut le témoin et le juge de cet étrange champ clos.

Depuis longtemps, je puis bien dire depuis des siècles, une question, pleine de trouble et de danger, fatiguait les intelligences qu'intéressent les hauts problèmes de la science et de la philosophie. La matière, ce *je ne sais quoi* qui n'est presque rien et qui devient presque tout dans l'univers, entre toutes les énergies qui pullulent en son sein, a-t-elle l'énergie vitale ? Oui, cette matière qui ne pense point, n'aime point, ne vit point, est-elle la mère et le principe de la vie ? La donne-t-elle, ne serait-ce qu'aux plus humbles représentants du monde organique ? Bref, la vie peut-elle jaillir d'un tas de boue, d'une charogne abandonnée, d'une matière putrescible ?

Telle était la question. Eh bien ! cette incroyable éclosion de la vie au sein de la matière morte, l'antiquité presque tout entière l'avait crue. Le grand métaphysicien du passé, Aristote, avait accepté sans sourciller cette conception si antimétaphysique. "Tout corps sec, disait-il, qui devient humide, et tout corps sec qui se dessèche, engendre des animaux." On admettait que les abeilles, les mouches, les grenouilles, les limaces, les sangsues, les vers, etc., n'avaient d'autre principe fécondant que la fange des marais ou le cadavre putréfié d'un animal. Bossuet lui-même s'en tenait à ces vulgaires idées. Le plus

hardi de tous avait été Van Helmont, à la fois alchimiste et médecin. Lui, il donnait intrépidement la recette pour fabriquer des animaux, comme on fabrique des allumettes chimiques. Son expérience, pour avoir une potée de souris, est demeurée célèbre. "Fermez hermétiquement avec une chemise sale un vase plein de grains de blé : la crasse de la chemise entrera en fermentation ; ce ferment, modifié par l'odeur du grain, donnera lieu à la transmutation du blé en souris." Pour cette étonnante génération, vingt-et-un jours à peu près suffiront. Et Van Helmont ajoutait avec un sourire confiant : "Les souris naissent adultes ; il en est de mâles, il en est de femelles. Pour reproduire l'espèce, il leur suffit de s'accoupler !" Le brave alchimiste ne s'était pas aperçu que les souris, après avoir consciencieusement grignoté son linge sale, s'étaient fourrées dans son pot, avaient fait table nette de son froment ; et ainsi s'était faite la transmutation du blé en souris !

Cette fécondité de la matière morte, cette apparition d'êtres vivants, sans père ni mère, ce jaillissement de la vie du sein de la putréfaction, c'est ce qu'on appelle *génération spontanée* ; et, comme il faut un nom grec pour donner aux choses un vernis scientifique, on lui donna le nom d'*hétérogénie*, ou naissance d'un parent nonpareil, puisque la vie naissait de la matière.

Les philosophes catholiques eux-mêmes, cédant aux apparences, avaient dû admettre la génération spontanée. Mais alors le matérialisme envahissait la science ! Non, car ils avaient soin de circonscrire le domaine de l'hétérogénie, et de nier qu'elle pût atteindre la vie dans ses plus hautes manifestations, surtout la vie la plus noble, celle de l'Homme. N'importe ! un pas redoutable avait été franchi, une fatale concession faite au matérialisme. Ne pouvaient-ils pas dire : "La matière engendre la vie ; pour expliquer la vie, inutile de recourir à l'action d'un principe supérieur à la matière. Aujourd'hui, c'est vrai, l'énergie vivifiante de la matière se borne à des êtres inférieurs ; c'est que les forces du monde physique décroissent en intensité, mais jadis, il y a des millions d'années, la matière a été le principe de toute vie, la vie organique, la sensation, la pensée, la liberté, toutes ces formes graduelles de la vie sont sorties du sein éternellement fécond de la matière." Avouons-le, si on répondait à ces dithyrambes des adorateurs de la divine matière, on n'y répondait qu'à demi ; un doute pénible planait sur le spiritualisme chrétien, et les générations spontanées se tenaient là, comme un sphynx moqueur aux bornes du monde de la pensée.

Enfin... Odyse parut, qui déchiffra l'énigme, et le cauchemar de l'hétérogénie s'évanouit devant les splendeurs de la vérité. Ce fut Pasteur ! Jusqu'à lui, la génération spontanée avait successivement battu en retraite : on ne lui attribuait plus la production des souris de

Van Helmont, mais bien celle de ces infusoires, microbes, bactéries, éclos par myriades dans toute matière fermentescible ou putrescible. L'hétérogénéité s'était cantonnée dans l'infiniment petit. Le grand Pasteur l'en délogea !

Ses travaux sur les fermentations l'avaient préparé à ces études ardues. Pasteur disait donc : "L'air atmosphérique est chargé de poussières, dont le rayon solaire, glissant dans une chambre obscure, trahit la présence ; ces poussières charroient avec elles des germes microscopiques, des ovules sans nombre, pondus ou produits par des organismes prodigieusement ténus ; ces ovules tombent avec les poussières atmosphériques, et s'ils trouvent une matière apte à la fermentation ou à la putréfaction, ils y éclosent et y vivent ; cette matière n'est donc pas le principe de la vie des microbes, elle est seulement leur nid et leur berceau. C'est donc une loi absolue de la nature : en haut comme en bas de l'échelle de la vie, *tout vivant vient d'un vivant.*" *Omne vivum a vivo !*

Comme derniers champions de la génération spontanée, Pasteur trouva en face de lui les naturalistes Pouchet, Joly et Musset. Ils disaient :

"Nous avons mis dans nos tubes des matières fermentescibles, et au bout de quelques jours la solution était troublée, le microscope révélait la présence de milliers de microbes, bactéries, infusoires.

"Dans votre système, ce sont des germes que l'air a charroyés et introduits dans cette macération où ils ont éclos. Mais quel a été le véhicule de ces ovules microscopiques ? On ne peut en assigner que trois. Est-ce la matière organique elle-même, foin, haricots, blanc d'œuf, etc. ? Mais non, puisqu'on a pris la précaution de soumettre ces substances à une température de deux cents à trois cents degrés, on en a même carbonisé plusieurs ; or, les germes périssent à la température de l'eau bouillante, 100° ; ils auraient été cuits. Est-ce l'eau qui les a introduits ? Non encore, car nous avons toujours employé de l'eau distillée, la plus pure possible ; nous avons même poussé le scrupule jusqu'à nous servir, au lieu de l'eau naturelle, d'eau artificielle, fabriquée à l'aide des gaz hydrogène et oxygène, libre, par conséquent, de corpuscules organiques. Est-ce, enfin, l'air qui a été leur véhicule ? Impossible, car, avant d'arriver à la macération, l'air a dû passer par des tubes rougis au feu, chaleur qui aurait tué tous les ovules que l'air pouvait véhiculer. De plus, nous avons fait comme pour l'eau : à l'air naturel, nous avons substitué de l'air artificiel, de l'oxygène pur obtenu à l'aide de combinaisons de laboratoire.

"Et pourtant, dans tous les cas, la vie a pullulé dans nos tubes, des myriades de monères ont troublé nos infusions. D'où venaient-ils ? Ils ne venaient pas du dehors, nous l'avons prouvé. Ils venaient donc du



dedans ; ils naissaient du seul jeu des forces moléculaires et chimiques de la matière, vivants improvisés sans père ni mère, sans germe ni ovule ; la matière s'organisait d'elle-même et devenait vivante. Ah ! nous l'avons donc surpris le secret de la vie ; et si la matière aujourd'hui s'arrête aux infiniment petits, espérons que dans nos laboratoires on pourra enfin fabriquer la vie à tous ses degrés, y compris l'homme, "tout comme on a déjà composé le diamant." (*Sic Wundt.*)

Pasteur répondit à cet insolent triomphe de l'école matérialiste avec cette noble assurance de l'homme qui a vu ce qu'il dit, et cette force d'éloquence du penseur qui comprend la gravité du problème. Ce fut dans une conférence retentissante, donnée à la Sorbonne en 1864 — déjà, dès 1858, il avait abordé l'étude de ce problème — devant un auditoire d'élite, philosophes, savants, littérateurs et prêtres, tous avides de vérité. Le célèbre Alexandre Dumas et l'abbé Moigno en étaient. L'oracle de la science disait :

"La matière peut-elle s'organiser ? En d'autres termes, des êtres peuvent-ils venir au monde sans parents, sans aïeux ? Quelle conquête pour le matérialisme, s'il pouvait protester qu'il s'appuie sur le fait avéré de la matière s'organisant elle-même ! La matière, qui a déjà en elle-même toutes les forces connues ! Ah ! si nous pouvions lui ajouter encore cette autre force qui s'appelle la vie, quoi de plus naturel que de la défier, cette matière ? A quoi bon recourir à l'idée d'une création primordiale, devant le mystère de laquelle il faut s'incliner ?..."

Ces nobles paroles montrent assez que Pasteur ne voyait pas seulement dans la discussion un problème scientifique, mais aussi un problème religieux de la plus haute gravité. Cependant, pour exclure toute prévention de parti pris, il ajoutait :

"C'est une question de fait que j'aborde sans idées préconçues, aussi prêt à déclarer qu'il y a des générations spontanées, si l'expérience m'en avait imposé l'aveu, que je suis convaincu aujourd'hui que ceux qui les affirment ont un bandeau sur les yeux. Qui est-ce qui se trompe ? qui est-ce qui expérimente à la Van Helmont ? qui est-ce qui laisse entrer les souris dans le pot au linge sale, à son insu, et qui les proclame ensuite des générations spontanées ? Est-ce vous, partisans de la doctrine ? est-ce moi, son adversaire ? C'est ce qu'il s'agit de déterminer avec précision. M. Pouchet, le plus décidé partisan de la génération spontanée, a cru qu'il déciderait la question s'il parvenait à déterminer l'évolution de quelque être organisé, en substituant de l'air artificiel à l'air de l'atmosphère... Mais je vais démontrer qu'il y a une

cause d'erreur que M. Pouchet n'a pas aperçue, dont il ne s'est pas le moins du monde douté, dont personne ne s'était douté avant lui, et cette cause d'erreur rend son expérience complètement illusoire, aussi mauvaise que celle du pot de linge sale de Van Helmont. *Je vais vous montrer par où les souris sont entrées !* Je vais démontrer que, dans toute expérience de ce genre, il faut absolument proscrire l'emploi de la cuve à mercure. Je vais vous démontrer enfin que c'est le mercure qui apporte dans les vases les germes, ou plutôt, pour que mon expression n'aille pas au-delà du fait démontré, les poussières qui sont en suspension dans l'air."

Et le grand savant procéda victorieusement dans la démonstration complète de sa thèse et réduisit à néant les prétendues expériences de ses adversaires.

Nous ne pouvons exposer ici toutes les nombreuses expériences de Pasteur en cet ordre d'idées, car la querelle scientifique dura de 1858 à 1865, et ce ne fut qu'en 1860 que l'Académie des Sciences en assumait la direction et le jugement. Cependant, pour montrer la scrupuleuse exactitude du grand savant, nous en mentionnerons quelques-unes : Dans un ballon de verre à long col il mit une infusion très altérable et ainsi très propre à l'apparition des microbes ; il étira le col à la lampe d'émailleur, pour lui donner un très petit diamètre, et en même temps le rendit très sinueux. L'extrémité du tube effilé restait ouverte. Ensuite, il fit bouillir le liquide en infusion, jusqu'à ce que la vapeur sortit à l'extrémité du col. Puis il le laissa refroidir, permettant ainsi à l'air ordinaire d'avoir accès jusqu'à la matière contenue au fond du ballon. Eh bien ! après des semaines, des mois, des années, aucune trace d'altération ne se produit, pas un seul être microscopique ne naît en un milieu pourtant si favorable à l'éclosion. Pourquoi ? c'est que l'air, véhicule des germes, entrant dans le tube sinueux, les dépose le long des parois encore humides, et arrive ainsi à l'infusion dégagée de tout principe qui pourrait déterminer les productions organiques.

Pasteur montra un des ballons ainsi préparés et conservés depuis des années : il était couvert de poussière. Eh bien ! il prit un petit fragment de porcelaine, le frôla sur cette poussière extérieure du ballon, et l'introduisant dans le col sinueux, après avoir renversé le vase avec précaution, il fit arriver le fragment poussiéreux jusqu'au liquide, resté jusque là inaltérable. Dès le lendemain, l'infusion était grouillante de microbes. Pourquoi ? parce qu'avec ce fragment de verre, recouvert de poussière, Pasteur avait tout simplement ensemencé le liquide qui, autrement, fut éternellement resté stérile.

Pasteur prit encore toute une série de ballons, préparés de la même manière que dans l'expérience précédente, avec cette différence

qu'après avoir fait bouillir ce liquide putrescible, au moment où la vapeur sortait par le goulot, à l'aide d'un jet de flamme, il ferma l'extrémité effilée. Il avait fait le vide en ses ballons. Il les transporta à Arbois. Il en ouvrit à la campagne, loin des habitations; quelques autres sur les premières hauteurs du Jura; vingt sur le mont Poupet, huit cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer; vingt autres enfin sur le Montauvert, une des cimes du mont Blanc, à deux mille mètres d'altitude. Dès que les ballons étaient ouverts, l'air s'y précipitait brusquement, avec tous les germes tenus en suspension, et au même instant on les refermait par un trait de flamme.

Alors Pasteur revint à Paris avec sa collection et la déposa sur le bureau de l'Académie des Sciences. Qu'observait-on alors? Des vingt ballons ouverts à la campagne, huit abondaient en microbes. Sur les vingt ouverts aux premières hauteurs du Jura, cinq seulement étaient altérés; enfin, sur les vingt ouverts sur les cimes glaciales du Montauvert, un seul offrait trace d'altération.

Pourquoi cela? Parce que l'air n'est pas également partout fécond en poussières organiques: il l'est plus dans les villes et leurs alentours, moins dans les campagnes, moins encore sur les hauteurs, où la rareté est progressive, jusqu'à ce qu'on arrive aux couches supérieures de l'atmosphère, entièrement privées de germes. Ces corpuscules organiques, tenus en suspension dans l'air, tombent en vertu de leur poids et désertent ainsi les hautes régions. Expérience intéressante, qui donne aussi raison des différences de conditions sanitaires sur les diverses régions du globe!

Enfin Pasteur, à Paris même, prépara une série semblable de ballons, remplis d'une matière éminemment putrescible. Quatre d'entre eux, à col effilé et contourné, sont encore au Muséum, protégés par un simple grillage. L'air a l'entrée libre, grâce à l'ouverture du col. Et voilà plus de trente ans qu'ils sont là, libres de toute altération, sans aucune trace d'organismes microscopiques. Chacun peut les voir et contrôler cette expérience si simple. Pourquoi encore ce liquide, de sa nature si putrescible, demeure-t-il ainsi, depuis des années, aussi limpide que de l'eau distillée? C'est que Pasteur ne permet plus à l'air d'arriver au vase et de pénétrer l'infusion qu'après s'être au préalable dépouillé de ses poussières organiques dans les courbures de ses tubes effilés.

Enfin, la lutte était finie, et la démonstration de Pasteur triomphante. Ses adversaires, MM. Pouchet et Joly, qui avaient porté si fièrement ce défi: Joly — "Si un seul de vos ballons demeure inaltéré, nous avouerons loyalement notre défaite;" Pouchet — "J'atteste que sur quelque lieu où je prendrai un diamètre cube d'air, dès que je mettrai celui-ci en contact avec un liquide fermentescible, renfermé

dans un matras hermétiquement clos, constamment celui-ci se remplira d'organismes vivants," tous ces fiers champions de la génération spontanée abandonnèrent la lutte, avant même que Pasteur eut achevé ses dernières expériences. Oh ! certes, il en coûtait trop à leur orgueil de savants et peut-être à leurs espérances de matérialistes, de s'avouer vaincus ; mais leur retraite était la plus éclatante condamnation qu'ils infligeaient eux-mêmes au système.

L'Académie des Sciences sanctionna de son autorité suprême les conclusions du grand savant. C'est alors que Pasteur, dans un légitime enthousiasme, put s'écrier, quand il prononça son discours célèbre :

" Et moi aussi, j'ai pris ma goutte d'eau dans l'immensité de la création, toute pleine de la gelée féconde, c'est-à-dire, pour parler le langage de la science, toute pleine des aliments appropriés à la nutrition des êtres microscopiques ; j'attends et j'observe ! Et je lui demande de vouloir bien, par des transformations successives, me raconter l'univers. Et elle est muette ! Elle est muette depuis plusieurs années que les expériences ont commencé. Pourquoi ? c'est que j'ai éloigné d'elle, et que j'éloigne encore en ce moment ce qu'il n'est pas donné à la puissance de l'homme de faire ; j'ai éloigné d'elle les germes qui sont en suspension dans l'air ; j'ai éloigné d'elle la vie, car la vie c'est le germe, et, inversement, le germe c'est la vie... Jamais, non jamais la génération spontanée ne se relèvera du coup mortel que cette expérience lui a porté... Je n'irai pas plus loin, je sens que ma cause est gagnée. Non, messieurs, non, il n'y a pas une seule circonstance aujourd'hui connue, où l'on ait vu des êtres venir au monde sans parents, semblables à eux. Ceux qui l'affirmaient ont été le jouet d'illusions, d'expériences mal faites, entachées d'erreurs qu'ils n'ont pas su apercevoir ou qu'ils n'ont pas su éviter. *La génération spontanée est une chimère !* "

O glorieux enfant de la science, au nom des enfants de la foi, je te dis : merci ! En nous débarrassant à jamais du cauchemar de la génération spontanée, tu as rendu un service signalé à la cause du spiritualisme chrétien ; tu as rejeté dans sa poussière l'idole du matérialisme contemporain, cette matière qu'il avait déifiée ; tu as montré l'abîme qu'il y a entre elle et la vie, son impuissance radicale à donner l'étincelle de vie même à l'infime vibrion du microscope ; tu as courbé les intelligences consciencieuses devant l'insondable mystère de la création, comme expliquant seul les origines de la vie. Tu nous a redonné aussi la divine généalogie de l'homme, car si nulle vie ne vient de la matière, encore moins donc la vie la plus haute de l'univers sensible !

En même temps, en révélant ainsi la présence et la merveilleuse fécondité des germes microscopiques tenus en suspension dans l'air, ovules prolifiques dont l'éclosion amène la fermentation, la putréfaction et les plus profondes altérations organiques, Pasteur inaugurerait la science des agents antiseptiques, c'est-à-dire les moyens de *stériliser* tous les principes de corruption : ainsi il donnait de nouvelles audaces aux opérations les plus délicates de la chirurgie et de la médecine.

Oui, la vérité et la vie étaient sorties des flacons de Pasteur !

FRANÇOIS GOHET, Ptre., O. M. I.

(A suivre)



# DETTES DES VILLES

— DE LA —

## PROVINCE DE QUÉBEC

---

Individuellement et collectivement, nos exigences ont augmenté. La civilisation s'accroissant davantage, sinon par un progrès moral, du moins par la recherche de l'aisance, nous pousse constamment à des efforts pour y arriver. Des classes les plus élevées ce désir se communique aux plus humbles. Vous le voyez se traduire partout. Les riches mêmes contribuent à cette dissémination. Dans les habitations qu'ils construisent pour les moins favorisés de la fortune, ils introduisent mille choses que ceux-ci connaissaient à peine il y a quelques années. Sans doute ces améliorations sont utiles. Non seulement le confort est agrandi, mais la santé y trouve son compte. Les édilités, emboitant le pas, ont rendu impossible l'emploi de ces moyens jugés surannés maintenant, mais qui étaient notre seule ressource dans nos difficultés. Assainissements, canalisation, égouts et l'emploi des matériaux les plus propres à donner les meilleurs résultats, le concours et la surveillance de la science aidant, beaucoup a été fait pour nous donner le confort, sous quelque forme que ce soit. Le centenaire d'aujourd'hui pourrait se rappeler que les plus grandes fêtes, données dans les palais des rois, étaient éclairées à la bougie. Il nous reste encore de vieux candélabres qui servaient à cet usage. Nos habitations, plus modestes, n'avaient que

la chandelle pour donner la lumière. Il n'a fallu que quelques années pour nous transporter de cet état primitif aux splendeurs qu'étaient à nos yeux, aujourd'hui, le gaz et l'électricité. S'il faut en juger par le progrès acquis en si peu de temps, l'avenir devra nous conduire à des résultats auxquels l'esprit ose à peine s'arrêter. La difficulté à rencontrer dans l'éclairage à l'électricité est la force motrice à prix réduit. Partout où on l'a tirée d'un pouvoir hydraulique, elle est mise à la portée de tout le monde, et le coût ne dépasse guère celui de l'emploi du pétrole. Le chauffage rudimentaire au poêle est en train de disparaître pour faire place à des moyens plus perfectionnés et surtout plus hygiéniques. A leur tour peut-être et avant longtemps ceux-ci auront passé. Un autre agent trouvé par la science réchauffera, mieux encore et à des conditions moins onéreuses, nos membres engourdis. Le robinet si commode que l'on trouve partout et fournissant l'eau indispensable aux mille besoins de la vie, est un des plus beaux et plus utiles résultats des temps modernes. Bon nombre d'entre nous ont gardé souvenance du charroyeur d'eau venant, dans ses visites matinales, remplir nos ustensiles pour la journée. Ce travail de Sisyphe se continuait ainsi sans interruption du jour de l'an à la Saint-Sylvestre. Nos bonnes ménagères y étaient accoutumées depuis si longtemps qu'elles ne pensaient même pas à s'en plaindre. Heureusement tout cela a disparu. Le progrès est venu balayer cet attirail encombrant et malsain. Aujourd'hui, nous avons abondamment l'eau qui nous abreuve. Espérons qu'elle est plus employée dans nos ablutions qu'autrefois.

A ces travaux d'utilité, tels qu'aqueducs, lumineaire, etc., viennent s'ajouter les dépenses pour la voirie, la protection contre l'incendie. Il faut compter aussi des travaux de luxe, tels qu'hôtels de ville, dont plusieurs municipalités se sont dotées. L'élargissement des rues, nous le savons maintenant, a grandement contribué à grever Montréal. C'est du luxe, et le luxe est le mal de l'époque. Il est si enraciné dans nos habitudes, dans notre intérieur, qu'il gagne forcément tout ce qui nous touche. De nos personnes, de nos maisons il se communique à nos édifices publics. Ils sont là pour en rendre témoignage. Le bon goût n'est pas toujours à la hauteur des sommes qu'il a coûtées.

Mais si ce progrès est souvent utile — sinon toujours satisfaisant — il est la cause des dettes considérables qui pèsent sur bon nombre de nos villes et c'est justement à cette considération que nous conduisent les remarques qui précèdent.

Le tableau qui suit fera voir la population, la dette, la taxe pour cent et la proportion due par tête, dans les principales villes de notre province. Si de la population on défalque les femmes et les enfants, on verra que le montant à la charge du chef de famille est

assez lourd. Dans les petites villes surtout, où, généralement, les grandes fortunes sont rares et où le gros de la population se compose d'ouvriers vivant au jour le jour, le fardeau se fait sentir davantage :

| Ville.                                | Population. | Dette.     | Taxe pour \$100. | Dette per capita. | Taxe additionnelle.                            |
|---------------------------------------|-------------|------------|------------------|-------------------|------------------------------------------------|
|                                       |             | \$         |                  | \$                |                                                |
| Coaticook - - - - -                   | 3,500       | 63,000     | 1.35             | 18                |                                                |
| Hull - - - - -                        | 11,520      | 312,000    | 1.25             | 29                |                                                |
| Joliette - - - - -                    | 3,750       | 130,000    | 0.42             | 34                |                                                |
| Lachine - - - - -                     | 4,400       | 143,000    | 0.75             | 33                |                                                |
| Maisonneuve - - - -                   | 1,669       | 136,000    | 1.05             | 81                |                                                |
| Lévis - - - - -                       | 7,500       | 269,000    | 0.87             | 36                |                                                |
| Montréal - - - - -                    | 250,000     | 23,600,000 | 1.25             | 95                |                                                |
| Québec - - - - -                      | 70,000      | 6,000,000  | 1.00             | 9                 |                                                |
| Sorel - - - - -                       | 6,800       | 272,000    | 0.35             | 40                |                                                |
| Sainte-Cunégonde - -                  | 10,000      | 551,000    | 1.00             | 55                |                                                |
| Saint-Hyacinthe - - -                 | 9,000       | 425,000    | 0.50             | 47                | 7½ p.c.<br>affaires et<br>6 p.c.<br>logements. |
| Saint-Jean - - - - -                  | 5,000       | 95,000     | 0.75             | 19                |                                                |
| Sherbrooke - - - - -                  | 10,000      | 273,000    | 1.20             | 27                |                                                |
| Trois-Rivières - - -                  | 9,000       | 498,000    | 0.85             | 55                |                                                |
| Valleyfield - - - - -                 | 6,500       | 57,000     | 1.00             | 9                 |                                                |
| Westmount (Côte<br>Saint-Antoine) - - | 3,700       | 600,000    | 0.50             | 162               |                                                |

La dette par tête ne dit pas toujours de quel poids elle pèse sur l'individu. Tout dépend de la richesse du pays, de son commerce et de son industrie. Laissant de côté les municipalités, nous voyons que les Etats-Unis, avec une dette de un milliard deux cent millions de dollars ou vingt dollars par tête; l'Allemagne, avec quatre cent millions ou huit dollars par tête; l'Angleterre, avec trois milliards sept cent mille ou cent dollars par tête, portent assez allègrement leur fardeau. Il est lourd et pénible pour la France avec sept milliards ou cent soixante-onze dollars par tête; l'Autriche-Hongrie, dont la dette est de cinq milliards ou soixante-quinze dollars par tête; tandis que l'Italie, avec deux milliards trois cents mille ou quatre-vingts dollars par tête; l'Espagne, avec un milliard quatre cent mille ou quatre-vingts dollars par tête, gémissent sous le leur, et le Portugal, qui doit cent millions ou cent vingt-trois dollars par tête, est littéralement anéanti sous le sien.



On dirait que le monde civilisé s'achemine avec persistance à la banqueroute. Là, il lui faudra bien revenir à l'épargne sacrifiée à la dilapidation ; le luxe et l'orgueil feraient alors place à la modestie et la folie à la sagesse.

L'histoire des dettes des gouvernements est un peu celle des municipalités, sauf les guerres qui ont énormément contribué à grossir celles des premiers. Une différence bien grande cependant les distingue. Les gouvernements ne sont pas limités. Ils accumulent emprunt sur emprunt et ne s'arrêtent que lorsque leur crédit est épuisé, tandis que les municipalités ne peuvent dépasser le tantième de l'estimation des biens imposables fixé par la loi. Même dans ces conditions, on a su donner à l'estimation une élasticité dangereuse. Elle est quelquefois tellement arbitraire qu'il est difficile d'en tenir compte. Généralement elle est au-dessous de la valeur réelle, mais dans quelques cas, pour donner l'apparence d'une taxe diminuée, on attribue à la propriété deux ou même trois fois plus qu'elle ne rapporterait dans les ventes les plus favorables. C'est par ce moyen qu'on parvient à grossir la dette. On n'a qu'à surfaire les valeurs et la difficulté est tournée.

On peut dire que ces dettes, considérables pour les unes, énormes pour les autres, ont été créées depuis une vingtaine d'années. Nombre de nos petites villes se sont endettées pour subventionner des chemins de fer, lesquels, dans bien des cas, ne leur ont pas apporté les avantages qu'elles en attendaient. Espérons qu'elles sauront s'arrêter. En allant trop loin, elles compromettraient sans retour leur prospérité, qui ne s'accommoderait guère de charges trop lourdes.

Cette question de dette municipale n'intéresse pas seulement les contribuables. Elle est un sujet de préoccupation pour le capitaliste qui ne sait jamais la position qu'il occupera plus tard. Il fait une avance de fonds sur une situation qu'il a jugée bonne, mais il sait qu'au-delà du montant que la municipalité ne doit pas dépasser la loi ne lui donne aucun privilège. S'il est le premier, sa situation ne sera pas meilleure que celle des prêteurs qui viendront après lui. Il sera toujours *pari passu* avec tous les créanciers, quels que soient leur nombre et l'importance de leurs créances. Son salut est dans une administration honnête et intelligente des affaires de la corporation. Son intérêt est intimement lié avec celui du contribuable, et c'est à celui-ci qu'il fait appel quand il veut corriger les abus qui se commettent, car tous deux en souffrent également, lui-même dans la diminution de sa garantie et l'autre dans le surplus de taxes qu'on lui demande.

Mais cet appel est-il entendu ? Est-il même possible qu'il le soit ? C'est ce que nous allons examiner. Le contribuable à consulter est celui qui a droit de vote. Il lui faudrait des connaissances suffisantes pour décider intelligemment des questions qui lui sont soumises. Sans

doute qu'il s'en trouve, même parmi ceux privés d'instruction, qui peuvent bien opiner sur les besoins du quartier où ils résident et il convient de les consulter ; mais quand il s'agit de grands travaux, de percement et d'élargissement de rues, de création ou de conversion de dettes, il est permis de douter de l'utilité de leur avis. Pour le donner utilement, il leur faut des connaissances et de l'expérience. Ont-ils qualité pour choisir les hommes qui doivent traiter les questions compliquées qui surgissent dans l'administration d'une grande ville ? Nous ne le pensons pas. Les embarras qui affligent tant d'édilités viennent des conseillers élus par eux. Selon nous, le suffrage est trop étendu. Il n'y a pas seulement Montréal qui en souffre. Les principales villes des États-Unis et de l'Europe s'en plaignent.

Le mal va grandissant jusqu'à ce que l'opinion publique, soulevée par son excès, se raidit, et on voit les Tweed détrônés comme à New York. A Chicago et à Madrid on s'insurge contre la déplorable administration de la chose municipale. Il y aura toujours un Hercule pour vider les écuries d'Augias.

A-t-on réfléchi sur les moyens employés par les hommes hardis et sans scrupule pour amener à leurs vues cette masse d'électeurs inconséquents ? Ce n'est pas le langage de la logique et de la raison qu'on leur tient. Il s'agit de les exploiter et c'est ce qui se fait surtout par l'achat d'un vote qui déshonore plus celui qui le paie que celui qui le vend. Le premier sait ce qu'il fait, tandis que l'autre n'a souvent que le besoin pour mobile.

Ce n'est pas à dire que tous les conseillers sont incompetents ou malhonnêtes. Beaucoup d'entre eux ont donné des preuves d'aptitudes remarquables et ont rendu de grands services, mais s'il en faut juger par les résultats et la triste situation des affaires de notre édilité, ils sont en minorité. Il est de mode de voir la malversation un peu partout. Les révélations de ces derniers temps ont fait voir que les gouvernements et les municipalités sont particulièrement affligés de ce mal. On le pratique avec tant d'habileté qu'il échappe à tout contrôle, et il faut un enchaînement de circonstances tout à fait exceptionnelles pour amener à justice les coupables. Toute grande cependant que soit cette plaie, elle est loin, selon nous, d'être aussi redoutable que celle qui nous est faite par l'incompétence. Il est possible de se garantir contre la malhonnêteté. On en souffre quelquefois, mais on arrive par un contrôle intelligent, sinon à la faire disparaître complètement, du moins à la museler assez effectivement. Mais que faire avec des incompetents — même honnêtes ? L'inexpérience et le manque de connaissances suffisantes leur font commettre des fautes sans nombre qu'ils tentent de corriger par des fautes encore plus grandes. L'histoire des désastres dans les institutions monétaires ou dans les municipalités, ici comme

ailleurs, nous dit qu'ils sont plutôt dus à l'incompétence qu'à la malhonnêteté.

Rappelons-nous ceux qu'on a eu le malheur de subir et nous verrons que, pour un cas dû à un acte de malhonnêteté, il y en a dix qui sont œuvres de gens incapables, et que la ruine des intérêts confiés à leur garde a laissés dans la disgrâce et la pénurie.

Prenons pour exemple les sommes demandées par les divers comités de notre conseil de ville. C'est à qui demandera le plus. Les



M. EDMOND J. BARBEAU

préposés à la caisse, qui montrent certainement l'intelligence de leurs devoirs, font bien leur possible pour limiter ces demandes, mais ils ne sont guère écoutés, et le conseil vote l'emploi de fonds sans se soucier des conséquences. C'est ici que nous aurions grand besoin d'un pouvoir contrôleur pour ramener à l'ordre ceux qui s'en écartent, au plus grand détriment de la chose publique. Mais où le trouver? Le maire, si intelligent, si honnête qu'il soit, n'a aucun pouvoir, et eût-il le droit

de veto que nous ne serions pas rassurés. L'ambition de chaque comité pour obtenir ce qu'il demande n'est souvent satisfaite qu'en secondant les efforts des autres dans la leur. Cela conduit à l'extravagance et souvent au gaspillage, et c'est ainsi que sont créés les déficits qui ne peuvent être effacés que par de nouveaux emprunts ou des taxes supplémentaires.

Qu'y a-t-il là, si ce n'est de l'incompétence? et quel est le conseiller qui serait assez téméraire pour conduire ses propres affaires comme le sont celles de la municipalité qu'il dirige?

En vérité, il faut que le crédit de la ville de Montréal soit bon pour résister à cet état de choses. Les esprits sérieux s'en préoccupent. Tâchons d'enrayer le mal avant qu'il n'aille trop loin. La situation est presque alarmante. Nous croyons avoir indiqué le mal et ses causes. Il est possible que notre opinion ne soit pas partagée par tous, mais tous, du moins, devront reconnaître qu'il y a un mal quelque part. Ce qui vient de se passer à la Législature nous le dit assez. Nous devons chercher le remède. Nous ne saurions nous employer à plus utile tâche, et nous aurons bien mérité de la patrie et de nos concitoyens si nous parvenons, sinon à guérir, du moins à mitiger le mal en donnant une meilleure direction à nos affaires municipales. Ce sera un travail long et pénible. Corriger des abus enracinés n'est pas un travail d'enfant. La persévérance et l'aide d'hommes honnêtes et expérimentés sont les seuls moyens à notre disposition. Espérons que ni l'une ni l'autre ne nous manqueront.

EDMOND J. BARBEAU.



# SOUVENIRS D'ÉCOLE MILITAIRE

## A L'AMPHITHEATRE

---

**C'**EST un lieu où généralement tous dorment, pendant qu'un seul parle.

Ce n'est certainement pas le résultat que le règlement prétend recueillir, mais la machine humaine a des exigences avec lesquelles on ne peut transiger.

L'énorme quantité de nourriture physique qu'elle absorbe la prédispose assez mal à recevoir la pâture morale. Le corps, harassé, s'affaïsse lentement et s'oublie dans une somnolence lourde, au son monotone d'une voix qui nous apprend la nécessité de la fortification.

Ce n'est pas que les conférenciers ne soient éloquents.

Quelques-uns ont même un entrain, un brio dans la parole, qui charmerait à tout autre moment; mais c'est plus fort que nous : il faut dormir.

Levés depuis cinq heures du matin, soixante-quinze kilomètres dans les jambes, quatre heures de manœuvres mouvementées : voilà le bilan avec lequel on se prépare à une conférence.

Certains de nos professeurs n'étaient pas commodes.

\*  
\* \*

En premier lieu, venait l'art militaire, dont le titulaire, un officier érudit, ne badinait pas avec le sommeil.

Ses yeux brillants faisaient souvent des tours d'horizon fructueux, chassant de la salle, avec de la consigne, le malheureux qui osait fermer les yeux.

Il faut dire aussi que son débit était très animé, sa diction parfaite, et que les mots, bien martelés, arrivaient, nets et clairs, dans tous les recoins de l'amphithéâtre.

Et puis le sujet qu'il traitait était si intéressant.

Comment ne pas s'émouvoir d'orgueil quand il nous parlait de la supériorité de l'infanterie sur toutes les autres armes ! Comment ne pas oublier notre torpeur quand il nous faisait de ces peintures si vives de certains épisodes, hélas ! trop peu nombreux de la guerre de 1870 ! N'était-il pas indécent de voir un futur officier s'accouder lourdement sur sa table quand il nous démontrait la supériorité de la mobilisation en masses sur la mobilisation en cordons ?

Il avait bien raison de nous mettre à la porte quand nous ne pouvions pas l'écouter. Et au respect que nous lui devons tous, nous avons ajouté notre estime, qu'il a su conquérir par sa fermeté.

\*  
\* \* \*

Le professeur de législation et d'administration était moins bien outillé pour lutter contre nous.

Quand les mots : circulaire ministérielle en date du... s'étaient fait entendre pour la troisième fois, c'était réel, une souris pouvait courir tranquille.

Par ci, par là, une loi favorable aux officiers nous stimulait bien quelque peu, mais comme ces lois-là ne sont pas ce qu'il y a de plus commun dans la législation, nous partions bientôt pour l'inconscience avec une dissertation sur les lits militaires.

Ce professeur était un philosophe débonnaire.

Toujours mis avec la plus grande recherche, toutes ses décorations sur la poitrine, rasé de frais avec une moustache bien cirée, il débitait tranquillement et méthodiquement son cours, sans paraître se soucier beaucoup de l'effet de sa harangue.

Il y allait comme un homme convaincu que l'administration est une chose indispensable, mais peu récréative en elle-même.

Il nous faisait l'effet d'un médecin qui force son malade à s'ingurgiter un médicament désastreux, tout en lui permettant de faire la grimace.

En voilà un qui ne nous faisait pas languir quand l'heure annonçait la fin de la conférence. Il n'achevait même pas le mot commencé.

Prenant sa serviette sous le bras, toujours souriant, il nous regardait défilier allègrement, ayant l'air de penser : "Pauvres jeunes gens, comme ils ont dû s'ennuyer."

Et il avait raison, mais nous nous gardions bien de le lui dire.

\*  
\* \* \*

Pour la géographie, c'était un autre genre.

Quand la série entrait au cours, on voyait le professeur déjà à son poste. Derrière lui, une immense carte murale attirait l'attention et nous renseignait sur le sujet de la conférence. A côté, une longue baguette pour indiquer les points de la carte.

Toujours botté, bien sanglé, le capitaine jetait sur nous, à notre passage, un regard froid, qui, dans le temps, nous semblait un peu dédaigneux.

Tout le monde en place, l'orateur annonçait le sujet en quelques mots brefs.

Mais, bientôt, le débit languissait légèrement, l'articulation des mots devenait de plus en plus hésitante, les termes, difficiles à trouver, n'arrivaient pas toujours à point.

De là, une certaine difficulté dans l'élocution, un tâtonnement quelconque, peu propice à l'émotion.

La baguette, indécise, se promenait aussi sans but sur la carte, semblait chercher avec effort le point précis, s'en approchait, s'en éloignait, et, finalement, s'y arrêtait, encore incertaine.

Ce manège nous fatiguait un peu, mais le conférencier était calme et n'avait pas l'air de s'en préoccuper outre mesure.

Ce cours, d'après nous, n'était pas une besogne que notre professeur semblait préférer. Mais les jeunes gens sont toujours enclins à porter des jugements téméraires, et il n'en est pas moins vrai que cette branche de notre instruction militaire était traitée à l'École d'une manière supérieure.

\*  
\* \* \*

Le tir était enseigné par un capitaine dont l'accent apprenait l'origine.

Quoique très instruit et parfaitement pénétré de son sujet, il avait toujours l'air de quelqu'un qui aurait désiré échanger sa chaire contre autre chose.

Les chiffres s'amalgamaient avec effort, les indices — l'indice *un* surtout — arrivaient à contre-cœur, ne s'imposant qu'à la suite d'une résistance soutenue. La poudre à canon, dont la composition et les vertus n'entraient pas très nettes dans notre esprit, amenait également une lutte de mauvais ton. Les armes étrangères offraient aussi une certaine difficulté d'explication.

Toujours est-il que nous croyions que notre professeur de tir avait une éloquence ingrate.

Chose extraordinaire cependant : le cours de tir, dont les résultats étaient médiocres sous un règne précédent, obtenait un grand succès pendant notre année. Doit-on attribuer cela à la bonté du titulaire, ou à son langage difficile, qui nous faisait faire de grands efforts pour en saisir les explications — il ne faut pas toujours avoir trop clairement raison, — ou bien encore à une tendance particulière de notre promotion pour cette branche de l'instruction ?

\* \*

Car, c'est un phénomène à noter, chaque promotion a une spécialité. Nos anciens avaient une antipathie toute particulière pour la législation et l'administration — ce qui s'explique assez en soi-même — et nous, nous étions très ferrés sur ces deux branches.

Le tir fut également assez mal coté par nos prédécesseurs, et très bien vu par nous.

Nos cadets ont dû également faire leur choix de matières, pour les mêmes raisons qui ont guidé nos goûts et nos préférences.

Explique la chose qui pourra.

Au début de chaque année, un vent souffle sur la promotion. Tournera-t-il vers l'art militaire, le tir, l'histoire ou toute autre chose ? C'est un problème.

Il suffit de quelques meneurs influents, habileurs audacieux, pour discréditer une partie de l'instruction ou la prôner outre mesure, pour que de suite le plus grand nombre — nous sommes tous un peu moutons de Parnurge — emboitent le pas et chantent dans le ton.

On délaissera toute l'année le cours condamné, conspué, pour se livrer entièrement au favori du moment.

Somme toute, la chose n'est pas un si grand mal. Le programme annuel est tellement chargé que, serions-nous chauffés à blanc, il nous serait impossible de le parcourir convenablement.

Avec le système que chaque promotion adopte instinctivement — car il n'y a jamais de parti-pris — la chose est équilibrée, et l'armée



reçoit chaque année une série d'officiers quelque peu spécialistes qui comblent les vides d'une année précédente.

Il est préférable, à notre avis, d'avoir, dans une aussi vaste organisation que la machine militaire, des spécialistes capables plutôt que des membres égaux en médiocrité.

Le professeur est certes pour beaucoup dans l'attrait qui attire vers la matière qu'il enseigne. Témoin, notre docteur.

\*  
\* \*

Il nous faisait un cours d'hygiène.

N'en déplaise, l'hygiène n'est pas très folâtre, surtout l'hygiène militaire. Les écorchures, les ampoules et leur traitement sont loin, généralement, de soulever l'enthousiasme d'un auditoire attentif.

Eh bien ! ce satané docteur avait une petite manière à lui de nous intéresser quand même.

Voilà une fracture. Il en faisait la description avec une conviction sincère. Il nous en développait le traitement, les précautions à prendre, le système de pansement, l'inconvénient de tel procédé, le tout sur un ton de bonhomie inconsciente, tout à fait aimable.

Jamais plus charmant causeur n'a traité avec autant de grâce un sujet qui s'y prêtât si peu.

Nerveux sur sa chaise, ses jambes et ses bras toujours en mouvement, sa voix, bonne, douce et un peu goguenarde, arrivait jusqu'à nous avec des intonations comiques qui nous réjouissaient sans cesse.

Ce qui en faisait surtout le charme, c'est l'absence de toute pose. Il paraissait même un peu étonné de l'effet magique de ses paroles.

Nous avons toujours soupçonné cet aimable homme d'être un habile profond.

\*  
\* \*

A propos d'ambulances pendant la dernière guerre, il nous raconte, un jour, un souvenir personnel. Il rend justice à la bonté des dames vis-à-vis des blessés. C'était beau de voir le dévouement de ces nobles femmes, qui venaient dans les hôpitaux encombrés chercher des blessés pour les guérir chez elles.

Le conférencier mettait dans son récit une certaine coquetterie d'éloquence pathétique qui nous remuait. Nous étions profondément émus.

Mais ça ne pouvait durer longtemps comme cela.

— N'oubliez pas, dit-il, qu'une famille qui soignait un blessé était exempte d'impositions. Je ne voudrais pas dire par là que ces dames avaient un but intéressé dans leurs actes, mais n'en était-il pas moins vrai que les plus riches et les plus titrées avaient le premier choix dans les blessés. Elles prenaient toujours de beaux jeunes gens, pas trop éclopés, assez faciles à manier et à guérir, et elles s'en allaient, avec leur malade, très dignes, indemnes vis-à-vis de l'autorité. Aux plus pauvres familles étaient donnés les démolis à fond, qui, souvent, s'entassaient, nombreux, dans une misérable bicoque. A chacun sa manière de payer sa dette.

Nous sourions tous à cette répartie, et le docteur, avec sa bonhomie douce, comme étonné de son succès, reprenait le fil de son discours.

Entre nous, nous ne croyions pas un mot de ce que notre docteur nous disait à propos des dames de France.

\*  
\* \*

La fortification était enseignée par un véritable savant.

Nous n'avons jamais compris pourquoi ce cours a toujours été partout, dans toutes les écoles, traité avec un certain dédain poseur. On applique même aux professeurs des noms quelque peu irrévérencieux : le professeur est la *grande barbette*, ou la *perche*, et l'adjoint, *l'angle-mort*.

Quoique la moquerie soit dans le tempérament de tout écolier, nous ne voyons pas pourquoi elle s'aiguise surtout contre la fortification.

Nous avons rarement vu un cours mieux préparé et mieux enseigné que la fortification à notre Ecole.

Quand nous entrons à l'amphithéâtre, le professeur est en chaire depuis longtemps.

Une série de figures bien dessinées au tableau annonce qu'il a déjà préparé avec soin les éléments de sa conférence.

Calme et modeste, ses deux mains appuyées sur la tribune, il attend, l'œil vague et réfléchi, que le dernier élève soit arrivé à sa place.

On s'assied.

\* \* \*

Alors commence un discours savant, doux, monotone.

Les arguments et les développements, bien amenés, sont clairs et rendent bien la pensée. Une atmosphère sereine et lourde tombe peu

à peu sur la salle et plonge tous les auditeurs dans une léthargie profonde, et le professeur cause toujours.

L'heure sonne sur un dortoir, et les élèves, réveillés instinctivement à la fin du cours, ouvrent les yeux et les dirigent vers le tableau, où le conférencier complète une dernière explication, en indiquant la dernière figure.

C'est fini, nous sortons, et avec le remords de n'avoir pas été consciencieux.

Le capitaine, l'œil toujours calme et voilé, nous regarde partir avec indifférence.

\*  
\* \*

Tous jouissaient de leurs droits à l'amphithéâtre : les conférenciers, en parlant ; les élèves, en dormant.

CH. DES ECORRES.



# QUAND J'ÉTAIS PETIT

SOUVENIRS

---

A MA MERE

Puissent ces lignes bien insuffisantes être agréables à la meilleure des mères.

Il y a quelques jours, à l'heure où les étoiles miroitent comme des diamants suspendus au plafond d'azur des cieux, par d'invisibles fils, mon ami Arthur écrivait, à la lueur de sa lampe, les souvenirs dont fourmille sa mémoire, quand il songe aux choses déjà lointaines de son heureux passé.

Quelques-uns de ces souvenirs passaient sur son front comme une sombre trainée -- semblable à celle que font les nuages lorsqu'ils glissent, incertains, dans le firmament.

Parfois aussi, c'étaient d'heureuses réminiscences lui rappelant les vives joies de son enfance.

Emporté dans le grand tourbillon, il avait pu oublier bien des choses, mais pas celles jadis inspirées ou senties par le cœur qui est, à chacun, un admirable historien dont le livre est toujours ouvert à la pensée.

Je me suis souvent surpris à réunir une gerbe de tout cela et à raisonner les choses de l'existence. -- Je regardais avec attendrissement les douces années passées, et, avec terreur, cette inévitable fatalité qui nous guette tous, cet éternel et sombre abîme des vies humaines où tout ce qui respire va se perdre.

Mais Arthur ne philosophait pas, il laissait son cœur se souvenir. Et les pensées nombreuses venaient, arrivaient de bien loin, avec un parfum exotique, comme si elles eussent longtemps voyagé ; il les accueillait tendrement, ainsi que l'on reçoit quelqu'un qui nous est cher et dont le retour nous émeut de joie.

Il écrivait donc, attendri, ces lignes qui éclaireront, peut-être, quelques bribes du passé de ceux qui les liront.

\* \* \*

— “ Nous avons tous un coffret de bijoux précieux qui sont les inoubliables souvenirs que nous voyons à certaines heures.

— En foule -- et les premiers -- viennent les joyeux jours d'antan, écoulés au foyer paternel et qui ne se peuvent rappeler sans une bien sincère émotion.

— C'est maintenant, ô heureuse enfance ! que nous voudrions bien te revivre et goûter, de nouveau, ton charme si doux ! — Mais l'heure est passée, ces jours sont finis, tout s'en est allé, en mettant un abîme de plus entre ce qui fut et ce qui est.

— Cependant la destinée, impitoyable marcheuse, veut bien, de temps en temps, nous permettre une promenade dans le champ de récréation de bonnes et joyeuses années qui bercèrent nos joies d'autrefois.

— Ainsi, en ce moment, je songe à la pieuse affection qui entourait mon jeune âge, et je me rappelle les lignes admirables de Lamartine, de cet homme de cœur qui se souvint immortellement de celle dont la tendresse et l'amour ne font jamais défaut, de sa mère.

— Je pense à des feuillets inoubliés de mon enfance et j'en veux retracer quelques-uns de ceux où il y a des fleurs pressées entre les pages, depuis le temps où j'étais petit.

— “ Te souviens-tu, mère, quand j'étais petit et qu'une vilaine mi-graine s'emparait douloureusement de moi, que je ne pouvais dormir ni sur le canapé de la salle de lecture, ni dans ma couchette, te souviens-tu, mère, comment tu me consolais ?

— “ Près de toi, j'allais me blottir, et, inspirée par ton cœur si bon, tu me prenais sur tes genoux. En me parlant câlinement, tu savais bien vite trouver le remède au mal de ton fils chéri.”

— Comme les soins si doux de sa maternelle bonté m'étaient une bienfaisante caresse !

— Ah ! naïve et belle confiance de l'enfant qui, dans les bras consolateurs d'une mère, se croit à l'abri de tout.

— Et la maman souriante de bonté, dont les yeux inquiets disaient qu'elle voudrait souffrir à la place du petit, la maman restait longtemps immobile afin d'inviter le capricieux sommeil à envelopper le fils de son cœur.

— Je grandis, et alors, elle me parla de l'avenir, me demandant :  
" Plus tard, que feras-tu ? "

— " Je ne sais pas, mère, " disais-je, ou bien je lui racontais mes chimères superposées, et ce, avec une confiance qui la faisait sourire.

— Une mère est indulgente pour son fils.

\* \* \*

— Vint un jour où l'on se décida de nous envoyer, mon frère et moi, dans un collège assis sur la pente d'une montagne où, pendant sept long mois, la neige étale sa grande robe blanche.

— Cependant, en septembre et en octobre, nos professeurs nous faisaient gravir le sommet du Mont-Royal. Cette promenade nous procurait de multiples émotions, dont le panorama splendide de l'Observatoire dominant les bruits, la ville, le Saint-Laurent et ses méandres, les îles de verdure enchâssées entre les deux rives, les florissantes campagnes à perte de vue, n'était pas la moindre.

— Ce spectacle grandiose, observé debout sur des feuilles mortes, dans le silence de la montagne, distrait seulement par le doux chant des oiseaux, empoigne l'âme, et les yeux sont ravis des beautés de la nature.

— Je trouvais tout cela sublime, certes, mais au lieu d'admirer cette grandeur magnifique qu'une main divine a seule pu jeter dans notre vallée du Saint-Laurent, moi, je cherchais, du regard, le clocher de notre église paroissiale, notre rue et la maison paternelle.

— " Que font-ils en ce moment ? — A quoi pense ma mère ? — A nous, peut-être ! — me disais-je. "

— Et, — ô folle enfance ! — je me sentais triste d'une envahissante tristesse, à mesure que mes yeux perçaient l'espace et la brume légère nous séparant.

— Quand nous revenions au collège, en foulant aux pieds les amas de dépouilles des arbres maintenant tout nus comme des spectres du cimetière grisant au bas de la montagne, les yeux baissés afin d'écarter

les petites pierres de la route, je revois, en moi-même, la gaieté du paysage qui encadrait l'église paroissiale, notre rue et la demeure, nid de toutes mes joies d'enfant.

— Ma seule distraction consistait à admirer des petites fleurs qui, derniers vestiges de l'été, restaient belles lors même que les brins d'herbe les entourant avaient jauni au souffle de la froide bise.

— Amant de toutes les libertés, je jalousais ces modestes bleuets soumis à aucune autre loi qu'à celle de la nature élémentaire.

— Mon camarade me parlait-il que je lui répondais à peine, tant toutes mes chères et intimes pensées me préoccupaient ; pourtant j'ai toujours été bavard !

— C'est que j'avais le *spleen*, même à deux pas de mon "chez nous" ; j'étais d'une désespérante tristesse de poète, quoique ni alors ni maintenant vous ne me trouveriez sur la liste des favoris de la divine Muse.

— J'arrivais donc alerte et souriant sur le sommet où Cartier, un jour, planta le drapeau de la France, et je m'en retournais — moins joyeux que lui — avec quelques-unes des noires pensées qu'on emporte toujours d'un cimetière.

— Est-ce le voisinage de ce dernier, que nous longions sur notre chemin, qui endeuillait le petit monde se ballottant dans ma tête ?

— Lorsque, l'hiver, la neige couvrait tout, jusque par-dessus les clôtures, nous allions faire une marche en raquettes, à travers la campagne toute blanche, dans le vent froid qui passait, sans s'arrêter entre les branches décharnées et chargées de glaçons des arbres, en hurlant une profonde rafale.

— Nous revenions au collège avec de belles joues roses et couvertes d'un fard plus naturel et plus appétissant que celui qui fait la joie de celles qui veulent absolument être jolies.

— Alors une vivifiante chaleur s'allumait dans nos veines, et, joyeusement, nous attendions avec un peu d'impatience le désiré souper, juste complément d'une journée dont notre santé retirait un si grand bénéfice.

— Deux fois par semaine, hiver comme été, malgré la neige ou la pluie, le frère portier venait nous dire : "On vous attend au parloir."

— Nous ne nous le faisons pas répéter, et, prestement, nous volions au parloir.

— Le dimanche, quatre bons yeux souriants nous attendaient : mon père et ma mère embrassaient les petits collégiens, heureux d'être aux côtés de leurs parents.

— Le jeudi, ma mère venait seule avec une petite sœur et un petit frère qui trottaient tous deux sur le tapis du parloir, dès qu'ils reconnaissaient nos pas dans le corridor. Ils nous sautaient au cou en nous donnant des bécots à pleine bouche.

— Non moins impatiente de nous embrasser, ma chère mère se tenait debout près de la chaise où étaient déposés les friandises et les bonbons à nous destinés et par nous toujours désirés !

— Oh ! belles journées que nous méconnaissions, où êtes-vous maintenant ? . . .

— Le temps a tout emporté comme le vent froid et implacable faisait pour les feuilles sous lesquelles nous passions durant nos promenades d'automne, et que nous voyions fuir en sarabande quand nous montions sur la montagne dénudée dont la vue superbe nous portait à rêver.

— Plus tard, je l'ai revue, cette montagne, je suis retourné m'asseoir sur les mêmes roches qui la bordent en multiples falaises ; j'ai passé au-dessous des mêmes arbres, mais alors l'été chantait son concert et la verdure riait dans son décor charmant.

— Un jour, j'y allai avec mon père, et, toute une après midi, nous parlâmes de l'autrefois, du présent et de l'avenir.

— Puis, je fus là, deux ans après ; le soleil nous caressait de ses rayons d'or qui se perdaient délicieusement dans la verdure. — Cette fois, j'étais avec celle que je croyais être un ange de bonheur, parce qu'elle était, pour moi, la vivante incarnation des voluptueuses amours.

— Longtemps nous restâmes à voir fuir, dans le bleu clair du ciel, des buées de nuages roses et blancs souriant à la terre, heureux de contempler le si lumineux et si exquis paysage de là-haut.

— En voyant s'échelonner radieusement ces collines aériennes, nous pensions aux joies futures d'une existence que nous rêvions paradisiaque.

— Ah ! funestes amours, pourquoi nous leurrez-vous de vains mensonges et de folles chimères ?

— Vous seuls, vous restez, précieux, chers souvenirs de la pure et dévouée affection des parents, car leur cœur ne change point, quand tout varie, s'effondre et disparaît.

— Bien souvent je pense à ces choses d'antan, et alors je voudrais la voir cette montagne où je connus les premières pensées profondes ; mais, peut-être, me reverra-t-elle un jour, car c'est à son ombrage, dans un charnier qu'elle abrite, que je voudrais dormir du dernier des sommeils, troublé ni par les clameurs sourdes et terribles des vents



d'hiver, ni par le chant suave des messagers divins, ni par la brise estivale qui met, au cœur des vivants, la joie et le bonheur de vivre.

— Enfance ! Collège ! Montagne ! vous êtes dans ma pensée, les statues élevées dans le monde de mes souvenirs, parmi les plus belles fleurs de la plus sainte affection ! Vous me rappelez les plus grandes joies du temps où j'étais petit, et de celui où mon cœur voguait sur l'immense mer de l'espérance dont j'ai déjà, hélas ! entrevu les cruels abîmes.

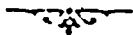
— Vous avez tourné, pour moi, les premiers feuillets du grand livre de la nature contenant les images de l'âme des choses qui se meuvent en cette vie.

— Que l'éternelle beauté d'un paysage où j'appris à penser et à aimer, m'accorde, plus tard, un petit abri pour entendre, à jamais, passer en sifflant les rafales de neige, et en été, chanter les oiseaux de la montagne, par un soleil riant et quand les fleurs toujours belles, embaument le *champ du repos* de leur subtil parfum . . . . .”

\* \*

Là finissaient ces notes de mon ami, confiant à des pages volantes quelques souvenirs du carnet de son cœur.

RODOLPHE LEBRUN.



# LES ARMÉES EUROPÉENNES

## ARMEMENT

---

Il n'est pas sans intérêt de donner, à nos lecteurs, un aperçu de l'armement des armées européennes, en vue des graves conflits que font présager les événements du jour.

Tous les pays de l'Europe en ce moment possèdent des fusils à répétition et à petit calibre, avec une poudre sans fumée de valeur diverse.

Vous savez qu'une arme à répétition est un fusil à magasin, dans lequel on introduit un certain nombre de cartouches, qui, à l'aide d'un mécanisme spécial, entrent ensuite d'elles-mêmes dans la boîte de culasse, prêtes à être tirées.

Les Américains furent les premiers à se servir des armes à répétition, en 1862, avec les carabines *Spencer* et *Winchester* et les revolvers *Colt*.

Depuis, tous les autres pays les ont adoptées, à la suite surtout des résultats constatés pendant la guerre turco-russe, en 1877-78, où les Turcs firent un usage si meurtrier, contre les Russes, de fusils à répétition de provenance américaine.

Mais ces armes étaient à gros calibre et, depuis, on l'a diminué pour arriver maintenant à tirer une balle allongée à peine du diamètre d'un pois ordinaire.

L'avantage principal du petit calibre est de réduire considérablement le poids de la cartouche et de permettre ainsi aux soldats

d'en porter un bien plus grand nombre qu'autrefois. Avec l'ancien fusil français, l'homme avait soixante-dix-huit cartouches sur lui, maintenant il en porte cent vingt, ce qui est une différence notable.

\*  
\* \*

Tous les pays de l'Europe ont également une poudre sans fumée d'une valeur diverse, qui change la tactique en ne dévoilant pas le tireur et donne une plus grande vitesse à la balle sans encrasser l'arme.

Les armées européennes ont aussi toutes des canons se chargeant par la culasse et d'une force balistique sensiblement égale, avec une certaine supériorité cependant en faveur du canon *Bange-français*, dont la précision, la justesse et la portée dépassent celles des autres pièces en usage en Europe. Et cela a été constaté dans divers concours où le *Bange* dépassa de beaucoup le *Krupp allemand*, qui vient immédiatement après.

\*  
\* \*

Il serait trop long de vous décrire minutieusement l'armement de l'infanterie européenne. Comme cet armement est à peu de choses près de même valeur, je me contenterai de vous donner la simple nomenclature des fusils en service partout. Dans un sujet comme celui-là je suis forcé de redire ce que j'ai déjà exposé ailleurs, mais malgré cet inconvénient certains détails pourront cependant paraître encore dignes d'être répétés.

L'Allemagne possède le fusil *Mauser*, 7 mm, calibre un peu plus petit que celui du fusil français, qui a 8 mm, soit à peu près un tiers de pouce. Son système à répétition se compose d'un chargeur contenant 5 cartouches, qui s'adapte au-dessous de la boîte de culasse.

L'Autriche est armée du *Mannlicher* de 8mm, avec un chargeur comme celui des Allemands.

La Russie a le fusil *Berdan*, à petit calibre 7mm 5, à répétition également.

L'Italie a aussi une arme à petit calibre 7mm 5, à répétition, le fusil *Vetterli-Vitalis*.

Mais tous ces pays n'ont pas encore leur armement au complet, tandis que la France était la première, dès 1886, à adopter le petit calibre et une poudre sans fumée.

En 1890, toute l'armée française, réserves comprises, en était armée, et elle aurait eu en ce sens une supériorité écrasante sur les

autres armées européennes si la guerre avait été déclarée à cette époque.

Si je vous donne maintenant quelques détails sur le fusil français, l'armement de l'infanterie, c'est-à-dire du plus grand nombre ou de la *Reine des batailles*, comme les écrivains militaires appellent l'infanterie, vous aurez une idée de l'armement actuel de toutes les armées de l'Europe.

La France possède le fusil Lebel, dit modèle 1886, à petit calibre et à magasin de huit cartouches dans le fût, c'est-à-dire sous le canon, ce qui, avec une cartouche dans l'auget et une dans la chambre de l'arme, met à la disposition du tireur une provision rapide de dix coups de fusil, qu'il peut donner en moins de trente secondes.

Son système à répétition est des plus usités.

Je ne puis guère donner une description complète de cette arme, mais j'essaierai cependant d'être assez clair pour me faire comprendre aisément.

Ainsi l'arme est chargée, la culasse mobile est fermée — la culasse mobile est un verrou qui ferme le fusil quand la cartouche est introduite — l'auget, au-dessous, est rabattu et contient une cartouche que le ressort du magasin y a poussée. Le soldat fait partir le coup, ouvre la chambre en retirant la culasse mobile en arrière, mouvement qui jette au dehors l'étui de la balle tirée et soulève en même temps l'auget avec sa cartouche qui se présente ainsi face à l'ouverture du canon ; l'homme pousse ensuite la culasse mobile en avant, ferme la chambre et l'arme est de nouveau prête à tirer.

Ce mouvement unique de pousser la culasse mobile en avant pour fermer l'entrée de la chambre entraîne en même temps les trois opérations suivantes :

1. La cartouche est introduite :
2. L'auget est rabattu pour recevoir une nouvelle cartouche :
3. Le chien est armé et le fusil prêt à faire feu.

Le soldat n'a plus qu'à mettre en joue, viser et presser la détente. On arrive ainsi avec cette arme à tirer dix coups en trente secondes, comme je l'ai dit plus haut.

Il est assez facile de se figurer la pluie de balles qui inondera les champs de batailles, quand les troupes des deux camps feront des feux à répétition.

La cartouche est un vrai bijou. Elle est fine, allongée et enveloppée d'une feuille brillante de maillechort.

La baïonnette est mignonne et flutte. Elle est à quatre faces évidées pour permettre de la retirer plus facilement des chairs percées. Puis elle est si brillante, si délicate et si pointue, qu'on se surprend un

peu malgré soi avec le désir de se laisser piquer par elle pour voir l'effet que ça produit.

La balle, toute petite qu'elle est, a une force de pénétration extraordinaire.

Quelques chiffres vous le démontreront.

Elle s'enfonce de trois pieds dans le pin, de plus de deux pieds et demi dans le chêne, à deux cents verges. A cent cinquante verges, elle traverse cinq hommes d'épaisseur et un cheval dans sa plus grande longueur.

L'endroit du corps où le projectile pénètre ne présente qu'une toute petite tache bleuâtre ; mais, à sa sortie, elle laisse un trou où l'on peut presque mettre le poing ; et cela est dû à la rotation vertigineuse dont est animée la balle à sa sortie du canon, la faisant agir comme une vrille dans les chairs et les os, qu'elle met en bouillie.

Ce mouvement de rotation est causé par les rayures des armes actuelles. Car si une balle allongée était tirée dans un canon à âme lisse, comme les fusils de chasse, elle culbuterait de suite dans son trajet dans l'air et perdrait toute sa justesse et sa portée.

Alors, pour parer à ce grave inconvénient, on a creusé à l'intérieur du canon de petites rainures en spirales appelées rayures, et le projectile, aussitôt mis en mouvement, s'engage dans ces rayures et file en roulant sur lui-même, la pointe en avant, en vertu de la force centrifuge, qui maintient une toupie en équilibre, quand elle est lancée.

Le nombre de tours que fait la balle dans son trajet est phénoménal. Ainsi elle pivote sur elle-même exactement deux mille cinq cents fois, dans l'espace d'une seconde.

Vous me direz peut-être :

— Comment a-t-on fait pour trouver ce chiffre ?

Un tout petit calcul vous démontrera que c'est d'une simplicité élémentaire. Je vous ai dit plus haut que la rayure en spirale tourne sur elle-même dans l'intérieur du canon. Or, le pas de cette rayure, c'est-à-dire la longueur sur laquelle elle fait un tour complet, est exactement de 0.24 m., soit à peu près huit pouces. Et comme les expériences pratiques ont démontré que la balle parcourt six cents mètres, soit près de sept cents verges dans une seconde, elle fait donc autant de tours sur elle-même que la longueur de 0.24 m. est contenue de fois dans 600 mètres.

Faites cette petite division et vous obtiendrez le résultat que je viens de vous exposer.

\*  
\* \*

Maintenant, en terminant ce léger aperçu de l'armement européen, permettez-moi de m'élever contre certaines idées, ayant cours géné-

ralement, qui consistent à affirmer qu'il n'est pas nécessaire d'être soldat bien longtemps pour savoir tirer.

C'est une grave erreur, car l'homme, pour être utile sur le champ de bataille, a besoin de manier son fusil très souvent, matin et soir, pendant une année au moins, et même davantage. Plus il maniera son arme, plus il sera habile.

Ainsi, le musicien, au début, tâtonne, cherche ses notes sur le clavier, avec une gaucherie, des hésitations qui l'empêchent de comprendre la musique qu'il a devant lui. Puis, peu à peu, avec la pratique de chaque jour, ses doigts deviennent habiles, agissent d'eux-mêmes, par instinct, laissant ainsi à sa pensée le soin et la liberté de donner, à la musique qu'il exécute, toute l'expression voulue.

Il en est de même pour le soldat.

Au début, il est maladroit, lourd et gauche de ses mains et de ses yeux. Il ne connaît pas encore son instrument. Mais, petit à petit, il lui devient familier, presque adhérent aux doigts sans effort, et bientôt il le manie en virtuose.

Ainsi quand il entrera en danse, et qu'il lui faudra jouer de la musique — car sa musique à lui, son grand concert, c'est la fusillade du champ de bataille — il sera ahuri par un charivari infernal tout à fait assourdissant.

Un soldat non exercé laisserait tomber son arme, mais le nôtre, notre virtuose, s'abandonnera à ses doigts, bien dressés, qui feront inconsciemment leur besogne, et le pauvre soldat tuera ainsi beaucoup d'ennemis de la France sans bien se rendre compte pourquoi ni comment.

UN ANCIEN OFFICIER FRANÇAIS.



# LE "ROYAL VICTORIA HOSPITAL"

HOPITAL DE MONTRÉAL (\*)

---

Si une part de l'œuvre humaine avait droit au respect du temps et pouvait arrêter ses lents mais sûrs ravages, c'était bien celle qui témoignait des efforts tentés par les générations précédentes pour le soulagement de l'infortune et de la misère. Les asiles créés par la bienfaisance publique ou privée, dans le but de recueillir les malades et les infirmes indigents, paraissaient devoir profiter du privilège de ne jamais vieillir et de perpétuellement servir à leur destination première. Le sentiment qui avait présidé à leur installation étant immuable, éternel, on croyait que, comme lui, ils traverseraient les siècles, sans secousse, sans redouter l'usure et la vétusté.

Hélas ! les lois physiques qui régissent les mondes n'ont rien voulu perdre de leur empire et se sont constamment refusées à la moindre exception en faveur de ces abris, pourtant sacrés, du pauvre et de l'abandonné. Leurs toits affaissés, leurs murs lézardés, leurs parquets disjoints, leurs enduits qui s'effritent et suintent les miasmes et la pourriture, disent assez qu'ils ont vainement lutté, que leur fin est proche.

---

(\*) Cet article était destiné à un journal de France, et, à la demande de notre collaborateur, nous le publions sans aucune modification.

NOTE DE LA DIRECTION.

D'autre part, les découvertes de la science, les progrès de l'hygiène et l'accroissement de la population ont démontré que la plupart des établissements hospitaliers, de fondation ancienne, ne suffisaient plus aux besoins actuels, qu'ils pouvaient même devenir plus nuisibles que profitables, en suite des défauts de leur conception peu en rapport avec les exigences de services chaque jour plus étendus, plus compliqués.

Et la mort a été votée de ces vieux édifices qui entendirent les gémissements, les cris de douleur de nombreuses victimes de la destinée, mais qui pieusement gardaient le souvenir des actes de courage et de dévouement qu'y accomplirent tous ceux qui s'y étaient rendus pour le profit des malheureux, du docteur en renom à l'humble sœur de charité, au plus obscur des auxiliaires.

La connaissance maintenant acquise des procédés à suivre, des mesures à garder, des précautions indispensables et les recherches savantes des spécialistes permettent de donner aux condamnés ou aux disparus des successeurs de tous points irréprochables. Sécurité, utilité, commodité, confort, élégance, aspect riant, rien n'y manque, et c'est sans hésitation, sans répugnance, qu'à cette heure, on en voit franchir le seuil par quiconque réclame leurs bons offices.

Néanmoins, le mouvement n'est pas aussi général qu'on pourrait le souhaiter, et plus d'une ville de premier rang, en Europe surtout, ne songe point encore à raser les antiques murailles de ses hôpitaux, de ses hospices, démodés, ruinés par l'âge. Mieux avisés, les nouveaux continents ont, depuis longtemps, entrepris la transformation de leurs maisons de refuge, et leurs principaux centres sont tous remarquablement pourvus à cet égard. La bourse de leurs millionnaires se délie aisément quand la charité lance ses appels, et, s'affranchissant du concours des administrations et des gouvernements, l'initiative particulière obtient bien des fois à ce sujet des résultats véritablement merveilleux. Entre une foule d'autres, on en trouve une preuve dans le somptueux monument récemment élevé pour des fins d'hospitalisation, en un point de cette partie de l'Amérique du Nord qui fut la Nouvelle-France, aux abords mêmes de la ville de Montréal que fonda Paul de Chomedey, sieur de Misonneuve, il y a deux cent cinquante ans.

Adossé, tout en bas, à la montagne portant le nom de Mont Royal, le "Royal Victoria Hospital" est très heureusement emplaced. Dominant, de haut, toute la populeuse cité, dont il est isolé, sans que l'éloignement, résultant simplement de l'altitude du sol, nuise au rapide transport des malades, il permet au regard d'embrasser, dans toute son étendue, l'imposante vallée du Saint-Laurent. De leur lit, et sans aucun effort, les patients profitent du plus varié des panoramas, d'un horizon réellement enchanteur. Le grand fleuve y coupe la plaine et roule lentement ses



eaux limpides vers l'Océan qui mène en France. C'est la route du pays que gardent l'espoir de reprendre un jour, bientôt peut-être, ceux que les revers ont conduits en exil et qu'une gêne momentanée a poussés dans la salle commune de la secourable institution.

Le terrain affecté à celle-ci et à ses dépendances représente une superficie de neuf hectares environ (24 arpents), sur lesquels 8,000 mètres (2 arpents) sont occupés par les constructions, tout le restant s'appliquant à des jardins soigneusement entretenus où abondent les belles fleurs et dont les pensionnaires ont le libre accès. Quelques hectares de forêt en pente douce, sillonnés de sentiers et d'avenues, ferment ces jardins du côté des vents froids et prêtent, sans compter, aux convalescents, leurs ombrages et la tranquillité de leurs retraites. En façade à la voie publique, une mignonne grille de fer ouvragé, formant guirlande sur les lourdes assises de pierre qui surmontent les murs de soutènement, se borne à indiquer la réserve sans imposer aucune entrave au dehors comme au dedans. On sait du reste que, chez les Anglais, si le foyer, le *home* est impénétrable, tout ce qui a une destination publique ne connaît pas les barrières et tient larges ouvertes ses portes aux passants.

Les bâtiments se forment d'un corps central augmenté de deux ailes qui le surpassent en hauteur et en longueur et dessinent avec lui une cour d'entrée aux vastes proportions. Sans style bien précis, mais empruntant ses principaux motifs au moyen-âge et redisant les castels écossais, l'ensemble ne rappelle en rien les banales et massives constructions d'autrefois, reproduction trop fidèle de la manufacture, de la caserne, et même de la maison de détention aux fenêtres grillagées, évoquant comme elle la mélancolie et la tristesse. La façade principale, richement mais sobrement parée, avec son portique à colonnes surmonté d'un élégant balcon, ses ouvertures à amples croisillons, ses pignons à redents, ses clochetons ornés, ses tours d'angle, porte à l'idée d'une antique résidence seigneuriale superbement assise au revers d'un coteau.

Les deux parties latérales, plus modestes, destinées avant tout à abondamment fournir l'air et la lumière, sont percées de larges et hautes fenêtres, embrassant une part importante de leurs côtés et laissant peu d'espace à l'ornementation. Cependant les sveltes tourelles terminant leurs encoignures et les gracieuses verandas qui les rejoignent à chaque plancher, atténuent ce que cette disposition pourrait présenter de trop sévère. Il est à regretter que, pour lutter avec avantage contre le rigoureux climat du Canada, on ait dû recourir à la pierre de la contrée, teintée d'ardoise, perdant ainsi la possibilité d'égayer le tableau avec des matériaux d'une tonalité moins sombre.

Nonobstant ses dimensions fort considérables, le corps central ne

contient point de malades, et ses six étages sont uniquement affectés aux besoins de l'administration, aux services divers, au logement des médecins, des élèves et des infirmières en chef. Quand on en franchit l'entrée, on croit pénétrer dans la demeure de quelque opulent financier ou dans le plus aristocratique des clubs, la porte étant gardée par un personnel à la livrée de ces demi palais. Un hall, dallé de marbre, traversé par une colonnade, précède les bureaux, richement installés, et un salon de réception luxueusement meublé. De nombreuses pièces réservées aux membres du corps médical complètent le rez de chaussée. De ce hall s'élance un escalier à double développement avec rampe en fer forgé où courent les dorures.

Le premier étage montre des chambres fort coquettes à l'usage des élèves infirmières et généreusement pourvues d'un nécessaire atteignant le superflu. On y rencontre aussi un salon de réception pour les mêmes personnes, une papeterie, une bibliothèque. Le deuxième étage comprend un troisième salon de réception pour les internes, leur salle à manger remarquablement organisée, un dispensaire, la pharmacie, pimpante, avec ses vitrines, ses casiers, ses comptoirs de beau et reluisant merisier, un laboratoire, une salle d'attente pour les malades venant en simple consultation. Celle-ci, par suite des inégalités du sol, communique directement avec l'extérieur et interdit tout rapport avec l'intérieur.

Sur le même étage, des médecins spécialistes, attachés à l'établissement, ont à leur disposition des salles particulières où ne manque aucun des instruments, des appareils les plus nouveaux et les plus perfectionnés. Le docteur Buller, oculiste et auriculiste distingué, y donne gratuitement ses soins à tous ceux qui les réclament.

Les étages supérieurs servent à tous les détails de la vaste entreprise, tels que magasins d'approvisionnements, entrepôts, boulangerie, réfrigérateurs et nombre d'autres. La cuisine domine le tout et on n'en soupçonne ainsi nullement l'existence. Le téléphone, placé à tous les étages, et divers ascenseurs et monte-charge rendent les communications, d'un étage à l'autre, des plus faciles et le transport des denrées et marchandises en demeure fort simplifié.

La buanderie est séparée et un local spécial, ne touchant à aucun autre, lui a été réservé au large de tous les bâtiments.

La lumière électrique, distribuée à profusion, provient de dynamos installées dans les dépendances.

Deux passages couverts, qui ne se distinguent pas à l'intérieur, relient le corps central à ses deux ailes à hauteur du deuxième étage. Celles-ci, qui comptent cinq étages, sont uniquement affectées aux malades, et peuvent en contenir aisément trois cents. Douze salles reçoivent cette destination ; les plus grandes renferment trente lits et

les plus petites quatorze seulement. Leurs dimensions se prêteraient à des résultats très sensiblement supérieurs, si l'espace libre d'un lit à l'autre, et celui réservé à l'allée centrale étaient moins considérables, conformément à la pratique de la généralité des hôpitaux. En effet, la distance entre chaque couche est de cinq pieds, et le passage du milieu mesure approximativement quinze pieds. Les salles à trente malades représentent une longueur de cent vingt-six pieds et une largeur de vingt-sept pieds. Celles à quatorze malades donnent quarante-deux pieds par vingt-huit pieds. Les premières comptent seize grandes fenêtres, de vraies fenêtres de cathédrale, et les secondes usent de huit ouvertures de semblable importance.

Les plafonds très élevés (quatorze pieds et demi de hauteur), et les murs, d'une blancheur éblouissante, sont, les uns et les autres, enduits au ciment. Les parquets, de bois très dur, à lamettes étroites et solidement assemblées, passés au vernis et cirés, présentent une surface constamment claire et brillante, ayant le poli de la glace.

Les lits, admirables de simplicité et de propreté, se forment, quant à la couchette, de huit tiges ou boudins de fer d'un demi-pouce de diamètre, sur lesquels la moitié constitue les montants des quatre angles, servant à la fois de pieds et de chevet, et l'autre moitié crée le cadre supportant les objets de literie. Le tout est soudé ensemble, sans vide ni interstice pouvant recueillir quoi que ce soit. Une couche de peinture blanche dissimule le fer et lui donne la teinte de la porcelaine. Un treillis de fer, à larges mailles, dont les bords ont été enroulés sur le cadre pour les y fixer invariablement et procurer une tension toujours égale, remplace le sommier dit élastique. Un matelas de crin, un oreiller de crin, des draps de coton, des couvertures de laine et une courtpointe blanche complètent l'appareil. Très haut sur pattes, celui-ci laisse librement circuler l'air en ses dessous, et les ventilateurs, qui abondent, n'ont aucun embarras pour s'acquitter de leurs fonctions jusque dans les moindres recoins des lieux qu'ils ont charge d'assainir.

Chaque malade dispose d'une table de verre placée à la tête de son lit. Les allées séparant les deux rangées de couchettes, dans chaque salle, comportent toutes au moins trois tables ou guéridons dont la seule destination est de recevoir des fleurs en pots ou coupées, des arbustes verts, des plantes rares. Quelques-uns pourtant supportent des livres et des journaux.

Les enfants occupent des salles à part qui ne le cèdent en rien à celles des grands malades ; les attentions, les gâteries ne leur font pas défaut, et plus d'un parmi eux voit peut-être venir avec effroi le moment où il rentrera au logis paternel froid et manquant de tout.

Des chambres particulières sont à la disposition des malades

payants. Spacieuses, bien meublées, bien éclairées de nuit comme de jour, elles satisfont les plus exigeants.

Sur divers points sont installées des salles à manger propres pour les malades capables d'en profiter. Des baignoires, reposant sur quatre roues bandées de caoutchouc pour amortir le bruit et d'une mise en mouvement des plus faciles, permettent de donner des bains aux malades, à côté de leur lit, chaque fois qu'un plus grand déplacement pourrait leur être nuisible.

Un ascenseur spécial sert à transférer les morts à la chapelle des trépassés, ou dans les divers amphithéâtres, en épargnant à ceux qui restent la vue du funèbre voyage. La mise en corbillard s'effectuant ensuite par une porte dérobée, nul des survivants ne s'en trouve impressionné. Des phonographes reçoivent les rapports verbaux, les instructions des docteurs et les répètent quand on le leur demande.

Et maintenant, au point de vue des opérations chirurgicales, des moyens d'étude et de perfectionnement, de l'enseignement à donner aux élèves fréquentant les cours, le *Royal Victoria Hospital* peut se mesurer avec les établissements analogues du monde entier. Il est de date toute récente et ses fondateurs ont voulu et ont su faire grand. Ne s'arrêtant pas devant la dépense, ils ont expédié aux quatre coins du globe des hommes de haute compétence, pour étudier sur place les meilleurs systèmes connus, les inventions les plus utiles, les méthodes les plus efficaces, et c'est avec une connaissance profonde de l'expérience de leurs devanciers qu'ils se sont mis à l'œuvre. Aussi leur installation est-elle parfaite, comme est complète leur collection d'appareils et d'instruments de toutes sortes.

Plus d'une grande capitale, Paris lui-même, ce foyer de la science, ne saurait offrir les avantages rencontrés au *Royal Victoria* : Une salle d'opération, libre de toute autre affectation, absolument indépendante ; une salle à préparer les instruments et à les stériliser ; une salle de dissection ou d'anatomie avec son immense table de verre pivotante et ses gradins en amphithéâtre ; une salle d'échantillons ; trois salles pour les cours où les leçons, également avec gradins en amphithéâtre, le tout splendidement éclairé, aéré, peint, ciré, lustré et d'un luxe inouï. On s'y croirait plutôt dans des lieux de réunion pour concerts, dans des salles de spectacle, qu'au centre d'un hôpital.

Il n'est pas possible d'oublier les magnifiques—si le mot ne jure pas avec la chose—réfrigérateurs pour conserver les corps qui attendent le scalpel de l'anatomiste. Leur mécanisme est au plus haut point ingénieux, pratique, en même temps qu'il témoigne d'une grande décence vis-à-vis des dépouilles qu'on lui confie et dont il n'abuse jamais.

Le nombre des internes attachés à l'établissement est de huit docteurs ou élèves. Six médecins de la ville viennent chaque jour visiter

les malades. Quarante-cinq jeunes filles, logées dans l'hôpital, le desservent en qualité d'infirmières. Elles portent le costume adopté en France, la robe de percale blanche ou rose, selon le grade et la classe, et le grand tablier blanc. Le bonnet de lingerie tuyauté, avec bandeau formant diadème sur le devant, posé au sommet de la tête seulement, leur sert de coiffure. Elles n'ont rien des mercenaires employées d'ordinaire dans pareil service. Suivant des cours spéciaux et par conséquent instruites dans l'art de soigner les malades, elles font partie de l'administration qui les suit et les protège. Classées en trois catégories, elles sont soumises aux règles de la hiérarchie habituelle pour l'avancement.

Dans ces conditions, on ne saurait être surpris du cas qui est fait de leurs aptitudes, également appréciées des médecins et des malades. La femme est née pour habiter le chevet de ceux qui souffrent, et quelle que soit sa condition, à quelque rang qu'elle appartienne, elle n'est jamais déplacée quand il ne faut montrer que de l'abnégation et du dévouement. Son jeune âge la pousse au désintéressement, et c'est sans hésitation ni regret qu'elle accomplit les besognes les moins engageantes.

Quarante hommes ou femmes, chargés de l'entretien des salles et pièces diverses, complètent le personnel de l'établissement. Inutile de vanter l'ordre et la propreté qui règnent dans toutes ses parties, le calme et la tranquillité qu'on y remarque partout. Les services, admirablement organisés, ne provoquent jamais le moindre encombrement.

Bien que le *Royal Victoria Hospital* soit de fondation anglaise et que tout ce qui y tient appartienne à la religion réformée, les portes en sont ouvertes à quiconque vient y heurter, sans distinction de nationalité ou de race, sans préférence au profit d'un culte sur un autre. Le droit d'asile est consenti à qui le demande en ayant besoin et tant que dure le besoin. Des revenus irrévocablement assurés par avance permettent à l'administration de se montrer généreuse, et si onéreuse que devienne la prescription du médecin, au point de vue du traitement ou de l'alimentation, il y est toujours fait largement honneur et crédit.

La première pierre de l'accueillante demeure a été posée le 10 juin 1890, et les travaux entièrement terminés le 31 décembre 1893. Le fonctionnement complet date du 1 janvier 1894. Les fonds employés à cette œuvre, philanthropique entre toutes, représentent une somme de six millions de francs (\$1,200,000) fournis par deux donateurs seulement. Ces amis de l'humanité y ont ajouté les revenus nécessaires au bon entretien de l'institution à perpétuité. Son existence ne court donc aucun risque, et les soucis du lendemain, qui pèsent si lourdement sur nombre de ses semblables, lui seront pour toujours épargnés.

Nulla mention, aucun signe du don magnifique n'apparaissent aux

murailles du monument non plus que dans son enceinte. Ses auteurs se déclarent suffisamment rétribués par la satisfaction tout intime résultant de leur belle action. Les pauvres qui leur doivent tant sont donc privés de prononcer leurs noms dans leurs prières et d'invoquer en leur faveur celui qui dispose des récompenses éternelles. S'il faut pourtant s'arrêter aux indiscretions que la vigilance des bienfaiteurs n'a pu empêcher, les nécessiteux doivent cet inappréciable secours à Sir Donald Smith, président de la Banque de Montréal, et à Lord Mount Stephen, premier président du Pacifique Canadien.

J. GERMANO.



## EMBARRAS DE RICHESSES

---

La chose paraîtra sans doute extraordinaire à la foule de gens qui se lamentent de n'avoir point leur part des biens de ce monde, mais elle n'en existe pas moins. La richesse devient de plus en plus un embarras pour celui qui la possède. S'en défaire n'est que trop facile, et pour beaucoup elle fond comme la neige au soleil. Autre chose est de la conserver et de la faire fructifier. Que de soucis, que de craintes, que d'hésitations. Vous possédez une maison ; un matin vous apprenez qu'un de vos locataires est parti à la cloche de bois, ou bien un canal est obstrué, ou bien encore le toit coule. Vous avez une hypothèque sur une terre ; une année votre habitant vient vous annoncer qu'il a trop plu, l'année suivante il n'a pas assez plu, et il vous paie péniblement, quand il vous paie du tout. Avez-vous des actions de banque ? Ah ! parlons-en ! un bon matin, plus rien. Vous êtes intéressé dans une compagnie de navigation, deux ou trois accidents arrivent coup sur coup, il faut remplacer un bateau. Avez-vous des chemins de fer, des câbles, etc. ? La moindre commotion à New-York vous donne des angoisses. Et c'est ainsi tous les jours de l'année, si bien qu'à la fin, impatienté, vous vous écriez : Heureux les pauvres ! Ce qui ne vous empêche pas de continuer à placer votre argent comme auparavant et de vous tourmenter tout autant. Le cas n'est pas nouveau du reste, et nous nous souvenons tous de cette fable où le bon La Fontaine nous présente ce savetier qui

..... Chantait du matin jusqu'au soir.

.....  
Plus content qu'aucun des sept sages

et son voisin, l'homme de finance qui,

..... Etant tout cousu d'or  
Chantait peu, dormait moins encor.

Le fabuliste était naturellement de son temps.

Pour lui, cet homme de finance, tout cousu d'or mais dyspeptique, représentait la richesse ; et ce joyeux savetier, au bon estomac et dormant dur, caractérisait bien la pauvreté inconsciente et satisfaite de son sort. S'il vivait en cette fin de XIX<sup>me</sup> siècle, La Fontaine arriverait à la même morale, en cherchant sans doute ailleurs ses personnages.

L'homme de finance en effet, de nos jours, n'est plus tout cousu d'or, et, s'il peut encore distribuer au gré de son jugement des masses énormes du précieux métal, le soin de sa garde ne trouble guère son sommeil. C'est dans les caveaux d'une banque qu'il les dépose, derrière de massives portes de fer garnies d'avertisseurs électriques.

Ce n'est pas lui qui possède, ou du moins, il ne possède pas plus qu'un autre, mais plus que tout autre il sait, ou doit savoir donner une valeur à l'argent, que ce soit le sien ou celui des autres.

Un des collaborateurs les plus autorisés de la REVUE nous disait récemment, ici même, quel rôle devait jouer le bon financier et nous donnait à entendre que n'étaient pas financiers tous ceux qui s'appelaient ainsi. Combien vrai ! Quel monceau de ruines ont accumulé des financiers improvisés, de combien d'exécutions n'ont-ils pas été couverts ! Aussi n'est-il pas surprenant que le public les juge mal. On confond trop souvent financier avec agioteur, sans songer que celui-là seul est financier qui sait conserver et faire fructifier l'argent qu'on lui confie, alors que le talent de l'agioteur consiste à faire passer dans sa caisse l'argent qui se trouve dans la caisse des autres.

En somme, le financier de nos jours ne représente pas plus la richesse qu'un capitaine ne représente son navire, et son sort, à tout prendre, n'est ni meilleur ni pire que celui du capitaliste ordinaire. Leurs préoccupations sont les mêmes, avec cette différence, cependant, que, comme le capitaine de navire, le financier sait où il va, connaît les dangers auxquels il est exposé, tandis que le capitaliste, simple passager, s'effraiera des petites bourrasques tapageuses mais inoffensives, et dormira paisiblement, sans se douter du danger, quand pendant un temps de brume le navire se jettera à la côte.

Par une singulière bizarrerie, le public s'est créé du capitaliste un type imposant et faux, sans vouloir se rendre compte que des capitalistes il y en a de toutes sortes, des gros et des petits, que c'est vous, moi, lui, tout le monde, en un mot, quelque forte ou quelque faible que soit la somme que chacun a pu distraire des besoins de chaque jour pour en former un capital disponible.

Mentionnez le nom d'une société par actions devant une réunion de personnes même instruites et généralement bien renseignées, aussitôt vous constatez chez elles le sentiment que l'on éprouverait pour un personnage tyrannique et puissant. Ce sentiment semble toujours do-



miner les législateurs lorsqu'il s'agit de modifier ou de perfectionner une loi. Rarement un tribunal donnera à une société le bénéfice du doute dans un différend. Devant un jury elle aura généralement tort. Et pourquoi ? Parce que dès l'enfance chacun a été habitué à voir dans une institution financière une sorte d'octopus dont les tentacules happent au passage toutes les parcelles de richesses qui se trouvent à leur portée. La presse entretient avec soin cette idée. Cependant il se publie des listes d'actionnaires. Chacun peut y constater que les gros porteurs d'actions sont en somme en très petit nombre, et que la majorité se compose de gens aussi modestes qu'intéressants, qui ont placé dans l'entreprise soit une partie de leur petit avoir, soit des économies durement acquises. On ne se rend pas assez compte, dans le public, qu'une administration sage tire de ce fait un surcroît de responsabilité ; aussi, au lieu de parler aux sociétés de leur puissance, on devrait leur rappeler plus souvent ce qu'elles doivent à la confiance de leurs actionnaires.

Les capitalistes petits et grands peuvent se subdiviser en plusieurs catégories. Chez les uns, négociants et industriels, le capital se compose de gains ; chez les autres, employés de toute sorte et ouvriers à salaire, d'économies ; chez d'autres enfin, gens de loisirs, il provient d'héritage.

Pour les premiers, hommes rompus aux affaires et possédant plus ou moins d'expérience, la recherche du placement est chose relativement aisée, et, s'il en résulte une perte, si douloureuse qu'elle puisse être, le mal n'est pas irréparable, puisqu'ils sont encore maîtres de la source d'où sortit leur premier pécule.

Pour les seconds le placement est déjà chose plus grave. C'est lentement, sou par sou, que les économies se sont entassées ; ils comptent sur elles pour s'assurer une vieillesse tranquille et leur perte est un malheur presque irréparable, parce que, pour beaucoup, il est déjà trop tard pour recommencer.

Pour les troisièmes, la qualité du placement est d'une énorme importance, car pour eux la perte du capital est un désastre. Cette dernière catégorie comprend en effet des êtres absolument incapables de le reconstituer. Ce sont ou des veuves, ou des enfants, ou des héritiers élevés sans but défini et sans occupation lucrative pour objectif. Il est incontestable que la possession de la fortune émousse chez l'homme certaines facultés. L'homme intelligent qui possède, débarrassé des soucis des affaires, peut se livrer à des occupations, à des études qui élèvent son niveau moral et intellectuel. Il a le temps de penser, prend une tournure d'esprit bienveillante, philosophique, mais presque toujours perd cette énergie que la lutte seule peut entretenir. Aussi, n'est-ce pas un des spectacles les plus pénibles de notre civilisation, que d'assister à la chute financière d'un homme de loisirs ? Abasourdi, découragé, tout

en conservant un reste de tenue, il fait peine à voir. Il est bien plus à plaindre que le pauvre diable qui a trimé toute sa vie, et qui ne s'est pas raffiné au contact du luxe. Sur ce continent, en général, ce type d'homme de loisirs n'a qu'un nombre très réduit d'exemplaires. Et s'ils sont rares il faut avouer que c'est parce que peu de fortunes, ici, parviennent à une deuxième génération. Aussitôt l'originateur de la fortune disparu, les mauvais placements, des administrateurs sans scrupule, commencent l'œuvre de dissipation. Malheureusement on trouve difficilement dans notre pays de valeurs vraiment de tout repos, les marchés d'Europe, Londres principalement, nous enlevant ce qu'il y a de meilleur comme sûreté, sinon comme revenu. Aussi en sommes-nous réduits à la propriété foncière, à l'hypothèque, aux valeurs industrielles qui toutes, comme je l'indiquais en commençant, offrent leurs inconvénients et leurs dangers.

MARTIAL CHEVALIER.



M. MARTIAL CHEVALIER.

# LE VIEUX CHATEAU

— ou —

## LE CHATEAU DE RAMEZAY

(Suite)

Si j'allais oublier de dire que j'avais des intelligences dans la place lorsque je forçai la porte du bureau assez solidement barricadée de préjugés, que parmi ces intelligences je comptais au premier rang feu M. le docteur Giard, je ne me le pardonnerais pas. M. Giard avait été le secrétaire du Bureau, sous Monsieur le docteur Meilleur — qui portait bien son nom de *Meilleur*, car nous comptons peu de Canadiens-français aussi patriotes qu'il l'a été; le collège de l'Assomption vaut plus que dix statues pour glorifier sa mémoire, — il avait traversé d'un front serein les multiples ennuis de la préparation et de l'application de la loi scolaire; il en connaissait tous les rouages, les frottements, les avantages et les faiblesses. Aussi, tout le contentieux lui passait par les mains, et des écheveaux les plus embrouillés il vous tirait des pelotons de laine déliée, qu'il distribuait aux parties contestantes qui s'en retournaient ravies. Son expérience lui faisait trouver vite le bout du fil dans l'emmêlement, et sa bonté faisait le reste. Il tombait dans la cinquantaine lorsque je l'ai connu, en 1862, je crois. A le voir seulement, sans causer, on lui eût donné plus d'âge, mais dès qu'il ouvrait la bouche, il en sortait une chaleur de jeunesse s'exhalant sensiblement

d'un cœur inépuisable. Il avait la barbe grise, le dos légèrement courbé, le pli du travail au bureau, la pommette rose, l'œil inquisiteur et fin, faisant enquête indulgente sur nos agissements, enquête toujours terminée comme verdict, par un sourire. Le pardon de nos peccadilles, après la réprimande paternelle, apparaissait incessamment sur ses lèvres. Il avait hâte de finir son rôle de père pour devenir notre compagnon, notre ami. Et le plus souvent c'est lui qui lançait le mot pour rire, dont nous faisons balle, croyez-le bien. Et qui la prenait au bond ? Mais c'étaient Chapleau, Sicotte, Cayley, Moreau, Lemire, Lavallé, Bourgoing, Marchand (Médéric), qui ne la laissaient plus retomber.

Par un dimanche matin, au sortir de la messe basse, à Notre-Dame, un joli jeune homme imberbe, portant vivement ses vingt ans, avance sa main vers moi, en me disant : " Vous êtes M. Montpetit, je crois ? "

— Pour vous servir, monsieur.

— Pardon, pour me servir sans doute, mais pour me servir en m'amusant.

— A votre aise.

— Mon nom est Arthur Giard, fils du docteur Giard, de l'Instruction publique, dont M. Chapleau, votre ami, a dû vous parler. Nous avons, ce soir, une petite fête de famille, à la maison, un anniversaire heureux. M. Chapleau et plusieurs de vos amis s'y trouveront, voulez-vous nous joindre ?

— Bien obligé, merci de votre invitation, heureux de vous avoir connu ; mais je ne saurais accepter.

— Comment cela ?

— Je puis avoir des compagnons, des amis de bureau dans votre monde, mais je n'ai pas l'honneur de connaître Mme Giard non plus qu'aucune des personnes qui devront se trouver dans votre salon. Lors, acceptez mes remerciements, s'il vous plaît.

— C'est votre dernier mot ?

— Pour le moment, oui ; en d'autres temps, je serai heureux de vous presser la main.

— On m'avait dit que vous aviez du *sang sauvage*, on ne m'a pas trompé ; mais à sauvage, sauvage et demi, vous me reverrez bientôt.

— Au revoir, monsieur.

— Pardon, à bientôt, vous dis-je.

Nous nous étions séparés, là-dessus, sur le seuil de l'église Notre-Dame ; et le soir, je me trouvais dans le salon de Monsieur Giard, enlevé par Chapleau, Cayley, Giard lui-même, sous le plus faux des plus faux prétextes.

C'était le jour des Rois ; on m'invite à faire le tour de la montagne. J'y consens volontiers.

— Mets-toi sur ton plus fin, me dit Chapleau.

— Mon plus fin, je le porte sur moi : Cayley a les pantalons noirs, tu as les gris, moi, j'ai les bruns, après cela nous voyons le fond de notre garde-robe.

— Ça peut faire comme cela, dit Chapleau, après avoir inspecté ma toilette, et en éclatant de rire.

Nous partons sur l'air des fêtes, et la première halte que nous faisons, c'est à la porte de M. Giard, rue Saint-Hubert.

On m'invite à descendre : je refuse, en alléguant que je ne connais personne en cette demeure.

— C'est un hôtel, descends prendre au moins une consommation quelconque.

Je descends de voiture, j'arrive dans un salon délicieusement décoré de jolies femmes, en face d'un vieillard charmant et charmeur, qui me dit : " On vous a enlevé, n'est-ce pas ? Je suis responsable de l'enlèvement, vous êtes trop sérieux, venez apprendre à rire. Je suis Monsieur Giard, de l'Instruction publique. Voici Madame Giard, ma femme, mes filles, mes fils, autant de conspirateurs contre votre saugerie."

Ce que j'ai pu dire à ce brave homme, me cueillant sur la rue sombre, pour me faire entrer dans un salon plein de lumières et de surprises éblouissantes, lorsque j'étais étranger à sa vie, à son monde, à sa société, je ne m'en rappelle pas. J'ai dû lui dire " *merci*," et c'était une reconnaissance méritée ; mais suis-je bien sûr de l'avoir dit, dans l'effluve colérique qui jaillissait de mon âme contre mes enleveurs ? Si jamais un " *merci* " a été bien mérité, c'est celui-là, je vous le jure sur la tombe des cœurs généreux qui l'ont provoqué, mais l'ai-je prononcé ? De la connaissance de la famille Giard, une lumière s'est faite dans ma jeunesse sombre, isolée, qui éclaire aujourd'hui mon vieil âge de rayons de calme, de résignation. Cette famille a prolongé pour moi les affections de ma famille éloignée. A partir du jour où j'ai pénétré si étrangement dans cette maison, la table s'est agrandie et trois couverts y ont été ajoutés, pour Sicotte (Wilfrid), pour Chapleau et pour moi. Tous les jours, nous étions reçus, mais tous les dimanches on nous attendait. Si l'un de nous manquait, c'était un ennui pour la famille ; le couvert restait renversé, en signe de deuil, et il nous fallait rendre compte de notre absence. Que de mensonges ingénieux se prononçaient qu'accueillaient des regards incrédules ! En vérité, la famille Giard, au jour du dimanche, ne paraissait au complet que lorsque Sicotte, Chapleau et moi, nous nous trouvions au foyer.

Sicotte a épousé une demoiselle Giard, la fine fleur des pois de notre jeunesse, qui nous ont valu, à eux deux, une famille nombreuse et pleine de promesses ; Chapleau est lieutenant-gouverneur de notre province, distribuant largement son esprit à des œuvres généreuses, prêtant un talent exceptionnel au service de la patrie, honorant les Canadiens-français d'un verbe rare inspiré par une âme réellement poétique ; et moi, je suis ici, simplement pour vous dire : "*Je me souviens.*"

Ah ! si je me souviens !

La neige étant fondante, j'avais relevé le bas de mon précieux pantalon brun, et j'entamai la première danse, sous cette forme, de genre *cockney*, admise aujourd'hui, mais simplement ridicule alors. Mes amis riaient à s'en tordre les côtes de me voir ainsi remonté du bas de mon pantalon. Le plus joli de la chose, c'est que je ne m'en doutais pas le moins du monde. Autant qu'il m'en souvient, c'était un lancier que nous dansions, et j'avais à mon bras une jeune fille pâle, d'un teint mat, aux traits admirablement réguliers, aux dents perlées et volontiers croquantes de cœurs, ayant dans les yeux des avenues profondes, ombrées, vers des régions troublantes, une jeune fille que l'on venait de me présenter. C'est presque la nommer en vous disant que *Françoise* a fait le portrait de sa fille, d'une pointe de son crayon éclectique, dans le dernier numéro de la REVUE, et que ce portrait-là répond de bien près, pour moi, aux traits de sa mère qui accepta ma main, pour la danse, à mon premier bal, il y a plus de trente ans.

Certes, elle avait bien vu le défaut de ma toilette ; elle avait également observé mon embarras, mes maladresses, mes inquiétudes ; elle avait compris qu'on voulait dompter en moi *le cheval sauvage*, et vraiment, au cours des croisements de la danse, plongeant mes yeux aigus dans ses yeux profonds, il me semblait y rencontrer des sympathies, de la curiosité, avec certaines vibrations physiques, comme un battement d'ailes, le brassement d'un germe.

Et sous l'effet de cette émotion, je passai l'admirable jeune fille, dont le regard souligné d'un segment bronzé m'attirait comme attire l'abîme, à un beau jeune homme, admirablement mis, dont le pantalon tombant en tromblon sur une botte vernie, suivant la mode du temps, jurait avec le mien relevé d'un pli traître à ma vanité, et pendant qu'ils se perdaient enlacés dans les girations de la danse, mes amis chantaient autour de moi :

Rabattez donc  
Ce pantalon,...

puis m'entraînaient dans une pièce voisine pour jouir à souhait de ma honte. La fureur du paon regardant ses pieds hideux est à peine comparable à la mienne quand je me vis ainsi étriqué, ridicule aux yeux

de si jolies femmes, salué des rires et des quolibets à mon premier pas dans le monde ou j'avais été poussé malgré moi. J'allais quitter la maison en jurant de ne jamais y remettre les pieds, lorsque Madame Giard, souriante, vint nous prier d'accompagner ces dames au réveil-  
lon, pour le tirage du gâteau des Rois. Ma colère se rabattit sur ma vanité, comme je venais de rabattre mon pantalon sur ma botte. A une heure de là, j'avais noyé ma mésaventure, et je voyais tout en beau, en perles, diamants, rubis, topazes, à travers une coupe remplie d'un vin généreux.

Madame Giard dépassait de quelques années la quarantaine. Sous un embonpoint trop prononcé, on distinguait des traits réguliers et fins, une bouche si petite qu'une cerise pouvait à peine y trouver place, des yeux chatoyants de tendresse et de bonté, qui l'avaient fait briller parmi les belles de son temps. Elle était née à Saint-Charles, dans cette vallée de la rivière Chambly, réputée le parterre du Canada, dont les femmes, par leur beauté, méritaient d'être les fleurs. Son père, M. Drolet, riche marchand de l'endroit, frayait avec les seigneurs et la haute bourgeoisie. La vie grasse qu'ils menaient! Que de fêtes, de pique-niques, de nocces, de festins, de bals! Que de fortunes ont fondu dans cet affolement de plaisirs! Tout cela a passé comme un rêve. Où sont-ils les de Rouville, les Debartch, les de Saint-Ours, les Cartier, les Monk, les Drummond, les Lafontaine, les Daigle, les Giard, les Drolet, les Larocque, les de Grobois, les Aillard, les Ménard, les Campbell et tant d'autres dont les noms m'échappent, dont les équipages faisaient procession d'un village à l'autre, dont le passage jetait comme un éclair aux yeux des habitants éblouis? Passés, disparus comme un nuage, comme un ouragan, comme une chasse-galerie. Il en reste quelques-uns, dispersés çà et là, qui font honneur aux beaux noms qu'ils portent, mais que de tombes autour de rares berceaux!

Madame Giard se plaisait à rappeler ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Elle avait une voix douce et lente, mais son langage était si clair, si pur, qu'on ne se lassait pas de l'entendre. Elle se rappelait vivement la tourmente de 1837 qui a ravagé si profondément la vallée du Richelieu. Tous les chefs patriotes étaient de ses connaissances. Elle avait connu Cartier sur les bancs de l'école, ce qui ne l'empêchait pas de ne mentionner son nom qu'en le faisant précéder du qualificatif *monsieur*. C'était Monsieur Cartier, et il est resté monsieur pour elle, nonobstant son titre d'honorable, nonobstant son titre de Sir.

C'était du même ton de voix qu'elle nous racontait la mort foudroyante du colonel de Salaberry arrivée à Chambly, au milieu d'un bal, à ses côtés, lorsqu'elle était en place et dansait avec lui. Un courrier est expédié de suite à Montréal pour y chercher le docteur Robert Nelson. Quand le docteur arriva, sur le jour, le vainqueur de Chateauguay

avait succombé, était vaincu à son tour. D'autres familles, en grand nombre même, ouvraient leurs portes hospitalières à notre groupe de jeunes gens, et nous nous rendions avec plaisir à leur invitation. Car les lieux d'amusement étaient rares alors à Montréal. Nous avions pour boulevard la double équerre formée de la rue Notre-Dame Est, de la Place d'Armes et de la grande rue Saint-Jacques, rendez-vous quotidien de la jeunesse des deux sexes, où les yeux assassins tiraient à brûle-pourpoint sur les cœurs. Pas de squares, pas de parcs, pas de clubs, de bazars, pas de théâtres. Quelques soirées littéraires avaient lieu d'ici de là au Cabinet de Lecture à l'Institut Canadien-français; on fuyait l'Institut Canadien sous le coup des foudres de l'Eglise.

De ces petites réunions dansantes sont sortis plus d'un mariage heureux.

Nonobstant la suspension d'hostilités entre les partis politiques occupés à élaborer le projet de notre confédération, la division des guelfes et des gibelins persistait quand même, non seulement en public, dans la presse, en société, mais jusqu'au salon, jusqu'au foyer. Rarement une famille bleue invitait un jeune homme rouge, et rarement aussi une famille rouge invitait un jeune homme bleu. Il se rencontrait bien parfois un Roméo et une Juliette, mais ils n'apparaissaient que comme un rayon dans l'orbis uniforme du tableau, ou simplement comme trompe-l'œil. Pour préciser ce fait, il suffit de citer quelques noms des familles chez qui notre groupe conservateur fréquentait généralement. C'étaient les familles Ouimet, Renaud, Beaudry, Hudon, Benoit, Marchand, Sancerres, Giroux, Leclère (Mlles Poirier et Frenière), Daigle, McNaughton, Drolet, Giroux, Fournier, Munroe (Dr), Papineau, Giobensky, Labelle, Smith, Rolland, Parent, toutes passées à l'indigo le plus pur. Et presque invariablement nous restions dans ce cercle partisan sans même songer à en sortir, pendant que, de leur côté, les familles libérales en faisaient autant. Je fais ces observations, en passant, dans un temps où il reste beaucoup de gens qui pourraient en contester l'exactitude, car autrement, du train que prennent les événements, on ne voudrait plus y croire, dans trente ans, lorsque tous les témoins de ces divisions intimes auront disparu.

Au reçu de ma nomination, je me rendis d'un pied leste au Château, où, en l'absence du surintendant, M. Giard me fit le plus chaud accueil et s'empressa de me présenter à mes nouveaux compagnons de travail. Le personnel était assez restreint. Outre M. Chauveau et M. Giard, il se composait de Monsieur J. Phelan, assistant rédacteur du *Journal of Education*; de Monsieur Lusignan, comptable; J. B. Lenoir, archiviste; J. B. Marcoux, commis préposé aux écritures; Monsieur Lappare, garde-magasin; Monsieur Paul Blouin, concierge, et M. D. Forget, messenger, tous gens de bonne figure, quelques-uns même fort



distingués, que je n'avais cependant pas rencontrés auparavant, quoique je fusse un habitué assidu de la rue Notre-Dame et de la rue Saint-Jacques, les plus fréquentées de la ville, surtout après quatre heures. La connaissance faite, M. Giard me conduisit à la bibliothèque, m'installa à mon bureau, m'en donna les clefs en me disant : " Vous êtes chez vous, vous trouverez tout dans l'ordre où votre prédécesseur a laissé les affaires que vous aurez à continuer d'après les instructions de M. Chauveau, bien entendu. Que la tâche vous soit légère ; au revoir." Et il s'éloigna en se frottant les mains d'un air vraiment satisfait.

Mon premier soin fut de reluquer la bibliothèque qui recouvrait les deux murs de côté et celui du fond de la vaste pièce, désignée particulièrement sous le nom de bibliothèque, quoiqu'il y eut des armoires vitrées remplies de livres dans la chambre voisine, dite salle du conseil. et trois étagères bien garnies d'auteurs favoris, dans le bureau de M. Chauveau. Cette pièce était divisée en trois, par deux immenses étagères fixées à fer et à clou, à double face, entre parquet et plafond, prenant lumière par deux fenêtres ouvertes au sud-ouest, et y formant trois subdivisions occupées la première par M. Lenoir, la seconde par M. Marcoux, et la troisième par moi. Ces massives étagères donnaient asile aux revues solidement reliées, sur leurs tablettes d'en haut, pendant que les journaux, aux large flancs, logeaient dans leur soubassement. Les rayons d'une bibliothèque attirent et éblouissent comme les rayons du soleil. M'étant approché de cette superbe collection, je fus bientôt ébloui par la finesse du choix des auteurs dans les branches des sciences, des études sociales et de la littérature, le tout dans un ordre catégoriquement raisonné, d'une étonnante perfection. En faisant cette inspection, à la volée, je demandai à M. Lenoir s'il existait un catalogue de la bibliothèque.

— Non, monsieur, il n'en existe pas. A diverses reprises, mon cousin, Joseph Levoir, le poète, le premier titulaire de l'emploi que vous occupez, essaya d'en préparer un, mais il y renonça autant de fois, les méthodes suivies dans nos bibliothèques publiques n'étant pas de son goût, et désespérant d'en trouver une meilleure. Après lui, M. Béchard y travailla à son tour, mais il était peu entreprenant, et le classement de sept à huit mille volumes lui paraissait une tentative gigantesque, au-dessus de ses forces et de son courage. Arrivé au pied de la masse d'ouvrage qu'il lui fallait abattre, il mit sa plume et son crayon en croix, les recouvrit d'attermoiemens, de moyens évasifs, de fins prétextes, et s'endormit dessus.

— Vous avez des abonnés, n'est-ce pas ?

— Un nombre assez restreint : des amis, des parents de M. Chau-

veau, du Dr Giard, des employés, par accident des écrivains, des auteurs, des chercheurs des *vieux pays* ou des Etats-Unis.

— Vous répondez à tout le monde ?

— Autant que nous le pouvons : si nous sommes à *quia*, nous allons consulter M. Chauveau, et, d'après le titre du livre, il nous indique, de son bureau, la rangée qu'il occupe, sa distance d'un support, la qualité et la couleur de sa reliure, et sur ces indications, nous sommes toujours assurés d. mettre la main dessus.

— Alors, M. Chauveau est le catalogue vivant de cette bibliothèque ?

— C'est à peu près cela, et vous en aurez l'expérience avant qu'il soit longtemps.

— De sorte que s'il s'absentait, s'il avait une longue maladie, s'il disparaissait, l'ombre et la nuit descendraient sur ces auteurs destinés à répandre la lumière autour d'eux. Et c'est la seule bibliothèque ainsi rayonnante que nous ayons à Montréal ?

— Cela m'est étranger, me répondit le brave homme — en ayant l'air d'ajouter dans un bon regard — ne m'en demandez pas tant, une fois mes dossiers faits et portés aux registres, je ne me mêle de rien, ici.

M. Marcoux, qui s'était avancé vers nous, en nous entendant causer d'affaires de bureau auxquelles il était naturellement participant, vida la question en disant : "D'après les essais que j'ai vus tenter, il faut renoncer au catalogue imprimé, et le remplacer tout droit par une seconde édition du catalogue vivant. En l'absence de l'un, il restera l'autre."

De ce moment, mon programme fut aussi vivement tracé que simple : au lieu d'imprimer le catalogue sur papier, je devais l'imprimer dans ma mémoire, et c'est ce que je fis.

— Vous fumez, M. Montpetit, me demanda M. Lenoir, en me laissant voir des dents ébréchées par l'usage de la pipe et noircies par la nicotine.

— Je suis fumeur à ce point que je fume même la pipe.

— Nous le sommes davantage puisque nous ne fumons que la pipe.

Et sur leur invitation, je passai avec eux dans le pavillon en brique, dont la démolition m'a donné, l'autre jour, l'idée de publier ces articles, dont je poursuis la rédaction sans souci des tuiles arrachées à notre édifice politique, que l'ouragan fait tournoyer comme un vol de corbeaux sinistres au-dessus de nos têtes.

Auriez-vous observé que le petit nuage ouaté ou la spirale bleuâtre qui s'échappe du fourneau d'une pipe, à notre souffle, délie les langues engourdies, enhardit l'esprit, pousse aux confidences, comme la fumée

du canon donne du courage au soldat sur le champ de bataille, comme la voilette rend plus terrible le regard assassin des belles ?

A peine avions-nous tiré trois ou quatre *touches* que nos deux interlocuteurs me firent part du nombre des concurrents — soixante-deux, je crois — contre lesquels j'avais eu à lutter, des obstacles qu'on avait jetés sur mes pas, des préventions suscitées dans l'esprit de M. Chauveau, des préventions dont on avait surpris sa bonne foi, de leur étonnement à mon arrivée ; puis, passant du même souffle à leur propre position, ils exposèrent longuement leurs misères, l'insuffisance de leur salaire, pour Marcoux surtout, père d'une famille nombreuse et qui ne touchait que cinq cents piastres par année. M. Lenoir avait une maison à lui entourée d'un jardin potager qui lui donnait ses légumes, il n'avait qu'un enfant, son traitement était plus élevé, et, toutefois, il se plaignait, lui aussi, de se trouver dans la gêne, de ce que les employés des autres bureaux du gouvernement avaient des augmentations de traitement de temps à autre, pendant qu'eux restaient au même point, immobiles comme des statues sur le chemin de la fortune. "Nos besoins augmentent, nos ressources restent les mêmes," disait M. Lenoir, "ce n'est pas raisonnable."

— Mais vos autres collègues sont-ils plus convenablement partagés ?

— Ils sont traités absolument comme nous. M. Chauveau lui-même ne songe pas à améliorer sa position pécuniaire, quoiqu'il mette difficilement les deux bouts ensemble, chaque année. M. Gard a des goûts modérés, une famille plus brillante par l'esprit que par le luxe des toilettes, ce qui lui permet de vivre comme un coq en pâte, avec son modeste traitement. M. de Lusignan, notre comptable, a des biens de famille, il travaille ici en amateur, l'argent qu'il reçoit du gouvernement passe à la banque le même jour. Un seul parmi nous a su faire des économies, grâce à une position exceptionnelle, c'est M. Paul Blouin, le concierge. Sa femme est matrone à l'École normale, où la famille, mari, femme et deux petits enfants ont *gratis* le logement, la nourriture, le service domestique et ce qui s'en suit. "Quant à nous, M. Phelan, M. Lappare, M. Lenoir et moi," disait M. Marcoux, "nous représentons la misère en habit noir : depuis plus de deux ans je n'ai pu donner une robe neuve à ma femme ; cet habit que vous voyez date de sept ans, j'ai soin de l'ôter en entrant à la maison, de crainte de l'user. C'est un bonheur que je n'engraisse pas, grâce à une frugalité forcée, car je n'aurais pas les moyens de m'en acheter un autre. J'ôte même mon pantalon pour descendre scier mon bois à la cave, car si j'allais le déchirer il me faudrait m'offrir pour scier du bois sur la place afin de gagner de quoi le remplacer. M. Béchard, votre prédécesseur, est parti chargé de dettes et désespérant d'avoir jamais

d'avancement, soit pécuniaire, soit de position. Si la vie est douce, ici, elle est loin d'être dorée."

En écoutant les doléances de mes deux compagnons, je les examinai à la sourdine. Lenoir n'était rien moins que bel homme : des rhumatismes l'avaient courbé, il marchait péniblement appuyé sur sa canne, la picotte avait bouchardé ses traits, en y respectant, toutefois, la bonté dans le regard, la tendresse dans le sourire, qu'il retrempe tous les jours sur les lèvres de son enfant, la franchise dans la physionomie, qui le faisaient aimer de tous les braves gens du milieu où il vivait. Il pouvait toucher à la quarantaine. Il s'était marié vieux garçon avec une toute jeune fille, que la consommation emporta de bonne heure, le laissant entre une tombe et un berceau, le berceau de sa fille Marguerite, qui a ainsi fleuri sous ses pleurs.

Au physique, Marcoux présentait un contraste frappant avec Lenoir, au premier aspect, tant ses traits étaient réguliers, sa taille svelte, ses formes justement proportionnées, ses manières aisées, son geste expressif. Pour ce qui est des qualités de l'âme et du cœur, elles étaient égales chez les deux, à l'envi meilleures chez l'un que chez l'autre.

M. J.-B. Marcoux était le fils d'un cultivateur à l'aise, de Saint-Charles de Bellechasse. Au sortir de ses études classiques, il mit le nez à la fenêtre donnant sur le monde, et ne trouvant pas la branche désirée au proche, pour s'y laisser choir et y poser sa griffe, avant de se risquer dans l'immensité des airs, il revint au collège, il se blottit dans le nid. Il prit la soutane, mais il la quitta bientôt.

Le malheureux ! Lorsque je l'ai connu, il était déjà penché sur un abîme de quatre enfants creusé par six années de mariage à peine. Et quand on regardait la femme et l'homme — à qui le plus beau des deux — on ne songeait plus qu'à prier pour eux sur le bord de l'abîme même. Dire que je n'ai pas su profiter de la leçon ! mais la miséricorde de Dieu est grande ; qu'il ait pitié de moi !

A.-N. MONTPETIT.

(A suivre)

# ROSE

NOUVELLE

---

Jean venait de terminer, pour la dixième fois peut-être, la lecture qu'il faisait à Rose, son amie d'enfance, de *La Case de l'Oncle Tom*, cette histoire émouvante qui eut dans son temps un retentissement universel, une influence considérable sur les événements d'Amérique.

Ce tableau fidèle d'un état social abominable arrachait aux deux jeunes gens, avec un soupir de compassion, ce cri naïf de cœurs généreux : " Pauvre Tom ! "

Les yeux fixes, dans le vague, partis en esprit vers ces pays du Sud, où des lois féroces soumettaient de malheureux esclaves au brutal caprice de maîtres cruels, Rose et Jean erraient à travers ces plantations meurtrières, où un soleil de feu brûlait la peau, desséchait les chairs des pauvres noirs, déjà meurtries et lacérées par le fouet sanglant du tyran.

On était en 1861 et l'écho affaibli des premiers coups de canon tirés pour la délivrance des esclaves d'Amérique, était parvenu jusqu'au paisible village de H..., où nous trouvons Rose et Jean, assis, par un beau soir d'été, au seuil d'une pauvre ferme qui mirait sa riante façade, blanchie à la chaux, dans les flots azurés d'un de ces lacs si pittoresques dont sont parsemés les Cantons de l'Est de la province de Québec.

La guerre fratricide servait alors de sujet banal aux conversations, et, comme toujours, les opinions étaient partagées.

Les plus zélés Sudistes, cependant, n'osaient guère dépasser une certaine limite et avouaient, avec empressement même, l'existence

d'abus criants qui devaient disparaître ; mais il fallait procéder à l'affranchissement des esclaves progressivement, lentement.

Il y avait, disaient-ils, danger pour la société à donner subitement la liberté à près de quatre millions de nègres ignorants, stupides, pervers et vicieux.

Il y avait injustice à spolier les planteurs, d'un trait de plume, sans compensation, d'ouvriers achetés fort cher, sans accorder un délai suffisant pour faire face aux besoins que créerait inévitablement le nouvel état de choses.

Les Nordistes, au contraire, puisant dans *La case de l'Oncle Tom* leur unique argument, proclamaient bien haut que rien ne devait empêcher la suppression d'un régime aussi abominable, d'une institution aussi honteuse, qui était comme un hideux ulcère aux flancs de la libre Amérique.

Ils affirmaient que mieux valait la ruine des plantations de l'univers entier que la continuation, ne fut-ce qu'un seul jour, qu'une seule heure, de cette atrocité qui criait vengeance au ciel.

Jean, abolitionniste convaincu, enthousiaste, avait embrassé la cause des esclaves nègres avec toute l'ardeur d'un grand cœur, à vingt ans.

Le livre de Mme Beecher Stowe était la lecture favorite des deux jeunes gens, et l'Angoisse serrait la gorge de Jean, son cœur battait plus vite, sa voix râlait d'indignation contenue, quand il arrivait aux poignantes descriptions des mauvais traitements infligés aux misérables noirs.

Rose, de son côté, adorait ces heures émouvantes et douloureusement délicieuses où son ami lui faisait la lecture de l'histoire favorite, qui ne fatiguait jamais.

Il lui eut, cependant, été difficile de dire qui elle aimait mieux, du livre ou du lecteur.

La voix du jeune homme résonnait à son oreille comme une suave mélodie, qui lui remuait l'âme jusque dans ses plus intimes replis. Elle se surprenait alors à oublier l'Oncle Tom, Eva, Legree, les pauvres nègres du dramatique récit, pour ne songer qu'à Jean, qu'elle aimait et dont au fond du cœur elle désirait ardemment être aimée.

Soit indifférence, soit timidité, son compagnon restait pour elle l'ami d'enfance, ami bon, attentif, dévoué, dont les sentiments allaient jusqu'à l'adoration, mais dont les lèvres n'avaient pas encore laissé échapper le moindre mot d'amour.

Ce soir-là, donc, les deux jeunes gens songeaient, muets et immobiles, comme en extase.

Rose, la première, rompit le silence :

— A quoi pensez-vous si sérieusement, Jean, mon ami ?

— Je pense, Rose... Je pense à ces malheureux frères noirs qui souffrent le martyre là-bas, dans les plantations du Sud... Je pense qu'il faut détruire cette institution infernale qui s'appelle *esclavage*... Je pense que tout homme de cœur devrait prendre les armes et courir sus à ces bêtes féroces qui amassent des fortunes dans le sang des nègres et torturent ces infortunés avec mille fois moins de scrupule que s'il s'agissait d'un cheval, d'un âne ou d'un stupide bœuf ! Je pense... Je pense... que je suis un lâche, presque aussi coupable que les bourreaux d'esclaves eux-mêmes, de rester ici indifférent, impassible, comme si quatre millions de frères ne hurlaient pas sous le fouet de maîtres sanguinaires ! Enfin, Rose, je pense... que je voudrais... que je devrais partir, m'enrôler parmi les volontaires, dont les légions se forment à la voix de Lincoln !... Mais... je rougis presque en l'avouant... je ne puis me décider à vous quitter !... J'ai vécu près de vous depuis l'enfance ! Je suis si habitué à vous rencontrer tous les jours, mon cœur est si occupé de vous, qu'il me manquerait quelque chose de moi-même si je vous perdais, et, cependant, il y a une voix en moi qui me crie : Partez ! Partez !

— Vous voulez partir, Jean ! affronter les privations de la vie des camps, la mort peut-être sur le champ de bataille ! Notre séparation sera pour moi horriblement cruelle, mais je suis si fière de vous, de la noblesse, de l'élévation de vos sentiments, je vous aime tant ainsi : intrépide, chevaleresque, vraiment français, que je n'ai pas le courage de vous dire : Restez !

— Rose, mon amie, vous m'aimez et vous me le dites ! Serait-il possible que vous, la plus belle, la meilleure entre toutes, donniez votre cœur à un pauvre garçon comme moi ? Ah ! Rose, ne dites pas que je vous ai mal comprise ! Répétez encore ce mot si doux, échappé à vos lèvres, qui me donne le courage d'avouer que depuis longtemps, moi aussi je vous aime, je vous adore en silence, de toutes les forces de mon âme, sans espoir, sans oser articuler un mot de tendresse ! Vous m'aimez, Rose, et vous m'encouragez à partir ! Nos idées du devoir se rencontrent ! Je ne faillirai pas au mien !

Et Rose, rougissant de plaisir et de fierté, simplement, en héroïque fille qu'elle était, tendait la main à son camarade d'enfance en disant :

— Non, Jean, tu n'as pas mal compris ! Mes lèvres ont trahi le secret de mon cœur : je t'aime, je t'admire, et jamais je n'aimerais que toi ! Pars, Jean, que Dieu te protège dans les dangers, te ramène sain et sauf près de moi, et ce jour-là je serai ta femme. Adieu, mon fiancé ! Combats vaillamment pour le triomphe de la cause sacrée de l'humanité, et dans les dangers, dans les souffrances, songe que ma pensée, mon cœur, mon âme sont toujours près de toi !

Jean, ému jusqu'aux larmes, restait muet. Sa bouche manquait de paroles pour exprimer les sentiments dont son cœur débordait. Cet immense bonheur lui venait si inopinément qu'il se croyait transporté en rêve dans ce monde meilleur, où les anges causent avec les âmes des humains et les consolent des souffrances de la misérable vie d'ici-bas.

Puis, comme se réveillant de cette ineffable extase :

— Rose, s'écriait-il ! Ma Rose adorée ! Merci, mille fois merci de cette délicieuse, de cette céleste parole ! Permits que je te serre sur mon cœur, que je te donne le baiser des fiançailles, et je partirai emportant le paradis dans mon âme, pour revenir après la victoire, digne de ton amour, réclamer cette main que tu viens de me promettre.

Et les deux jeunes gens tombaient dans les bras l'un de l'autre où ils restaient se contemplant, échangeant vingt fois le baiser des fiançailles, heureux, se disant adieu, au revoir, et ne pouvant se quitter.

Enfin, Rose, d'un brusque mouvement, s'échappait à l'étreinte de son fiancé et avec une dernière poignée de main, un baiser jeté du bout des doigts, un adieu ému, se sauvait dans la maison.

\* \* \*

Le lendemain, Jean partait, non sans avoir d'abord rôdé longtemps autour de la demeure de sa jolie fiancée, dans l'espoir de l'apercevoir, de lui dire un dernier adieu, de lui serrer une dernière fois la main. Mais Rose savait que cette entrevue serait au-dessus de ses forces, et quoiqu'elle devinât son fiancé à deux pas d'elle, qu'elle sentit son cœur battre plus vite et plus fort sous l'effet magique de cette présence, elle était restée cachée, évitant la tristesse du moment de la séparation.

Le bruit des pas de Jean s'étant lentement éteint, prosternée à genoux devant son crucifix, elle avait ardemment prié le Dieu des armées de protéger son fiancé et de le lui ramener sain et sauf après la victoire, car, dans sa foi robuste, la victoire ne pouvait manquer à la bonne cause.

\* \* \*

Jean et Rose étaient nés au village de H..., où leurs parents pauvres ouvriers, habitaient de misérables cabanes de bois rond, voisines l'une de l'autre.

Jean était resté orphelin à un âge où il n'avait encore pu apprendre à aimer, ni même à connaître ses père et mère.



Pierre Grégoire, son père, était mort accidentellement, tandis qu'il bûchait dans la forêt voisine, écrasé par la chute d'un arbre qui avait réduit son corps en une hideuse bouillie.

Marthe, sa femme, mal préparée à la fatale nouvelle, soudainement frappée de folie à la vue du cadavre horriblement défiguré, mourait bientôt après, et la terre sur la tombe de Pierre était à peine sèche quand la cloche paroissiale sonnait le glas funèbre qui laissait Jean seul au monde.

Les pauvres ont des trésors inépuisables de générosité, et Jeanne Simonet, la voisine, avait pris petit Jean sous son toit, disant avec une sublime simplicité que là où il y avait à manger pour deux il y en aurait bien aussi pour trois. — On ferait les bouchées plus petites! — Et puis il était si beau ce petit Jean avec ses grands yeux bleus, rêveurs déjà, et si profonds qu'on y puisait comme une attraction irrésistible.

Jacques Simonet était un de ces ouvriers que, jeune encore, des mécomptes et des échecs successifs avaient aigri, irrité et finalement poussé dans la voie du découragement.

Laborieux d'abord et intelligent, Jacques avait vaillamment lutté pour rompre le charme malfaisant qui le poursuivait, mais le noir guignon s'acharnait sur lui et rien de ce qu'il entreprenait ne réussissant, il avait pris son recours vers la boisson, cette consolatrice qui ne console personne, cette amie fallacieuse qui précipite la ruine. Sans être un ivrogne de profession, il lui arrivait fréquemment, sous prétexte de noyer son chagrin, de laisser au fond du verre sa raison et son cœur et d'oublier ce qu'il devait à Jeanne, la bonne et courageuse compagne de sa vie. Jamais il ne l'avait maltraitée, mais souvent il la privait du nécessaire. Ces privations, jointes à un travail trop dur, que la pauvre âme s'imposait pour nouer les deux bouts, avait prématurément ruiné une constitution débile de nature.

Jeanne, quoique mariée depuis plusieurs années, n'avait pas d'enfants quand elle adoptait petit Jean. Il lui tiendrait lieu de l'enfant tant désiré, de cet enfant que, même manquant, elle aimait de cet amour passionné de mère fait d'un insatiable besoin de donner des caresses, de se dévouer.

Jacques n'avait rien trouvé à redire à la fantaisie d'adoption de sa femme, il traitait même petit Jean avec une certaine tendresse compatissante et tout allait assez bien dans le ménage Simonet, quand Jeanne ressentit les premiers avertissements de la maternité.

Une immense joie inonda son âme. Elle espérait que le petit être auquel elle allait donner le jour ramènerait Jacques dans la bonne voie, lui rendrait le courage, en ferait un homme nouveau. Mais sa santé périlait et les voisins s' alarmaient en constatant le dépérissement qui frappait la pauvre chère femme.

Enfin, le terme de la délivrance arrivé, Jeanna achetait au prix de sa propre mort la vie de Rose, et le dernier souffle s'échappait de sa poitrine dans le premier baiser qu'elle déposait sur le front de la chétive petite créature.

Dans cet effondrement de tout, Jacques perdit complètement la tête et abandonna les deux orphelins à leur triste sort.

Le curé, un saint prêtre, se chargea de Jean et le cousin Jérôme Simonet adopta la petite Rose.

Jean grandit au presbytère, s'y préparant au sacerdoce par l'étude du latin et du grec, non sans faire des visites quotidiennes à la ferme de Jérôme, où il voyait sa petite sœur Rose qui, en croissant, devenait un miracle de sagesse, de douceur et de beauté.

Au moment où commence notre histoire, le jeune homme venait de terminer ses études et était indécis sur le parti à prendre.

L'admiration pour les grandes choses, le besoin de sacrifice et de dévouement, dont son précepteur lui avait donné de nombreux exemples, le poussaient vers la prêtrise. L'affection pour Rose, qui, lentement, avait pris dans son cœur des proportions telles qu'elle le dominait tout entier, l'éloignait au contraire de l'état ecclésiastique et sa vocation se déclarait subitement dans un instinctif élan d'enthousiasme.

Rose, de son côté, s'était développée en une des plus gracieuses, des plus jolies filles qu'on put imaginer. Quoique vivant dans l'abject milieu de Jérôme Simonet, type accompli de ladre campagnard, elle avait grandi pour être aussi admirable par ses qualités morales que captivante de beauté.

Jérôme ne manquait pas une occasion de faire sonner bien haut le sacrifice qu'il s'était imposé en adoptant Rose, mais ce qu'il ne disait pas, le vilain gueux, c'est que chaque fois qu'il rencontrait Jacques, sous l'influence du *whiskey*, il en profitait pour lui arracher quelques sous, et le plus possible, sous prétexte que Rose manquait de chaussures, de linge ou d'autres choses indispensables. Invariablement, Jacques, qui au fond avait bon cœur, vidait sa bourse dans la main de Jérôme et parfois le pécule s'élevait à plusieurs dollars, qui tout aussi invariablement prenaient le chemin du gousset de Jérôme, d'où ils ne sortaient plus. Rentré chez lui, il ne manquait pas de raconter sa rencontre dans des termes à inspirer à la pauvre fille des sentiments de répugnance pour son père.

— Oui, je l'ai rencontré, ton ivrogne de père. Il avait les jambes molles. Il *tricotait*, il était *en fête* que c'en était dégoûtant! Puisqu'il buvait c'est qu'il avait de l'argent, je lui ai demandé quelques sous pour t'acheter du *butin*! Ah! bien oui! Il y a du danger qu'il songe à l'entretien de sa fille, le misérable ivrogne! Il aime mieux boire son

argent, le sale égoïste ! C'est le père Jérôme qui doit élever, habiller, nourrir et instruire les enfants de ce grand lâche-là ! Ce n'est pas pour te reprocher, ma petite Rose, que je dis cela. Il t'aime mieux que ton papa, le père Jérôme, et tant qu'il y aura un morceau de pain, il y en aura la grosse part pour ma Rosinette chérie ! Viens m'embrasser, ma mignonne, viens, on t'aime bien dans cette maison !

Et Rose, qui semblait comprendre d'instinct que l'astucieux Harpagon mentait et jouait une infâme comédie, s'approchait avec répugnance, subissait ses odieuses embrassades, comme à regret, puis se sauvait à toutes jambes.

La femme Jérôme, digne de son époux et jalouse de la supériorité éclatante de sa fille d'adoption, profitait de ces petites scènes pour imposer de nouvelles corvées à la pauvre Rose, redoubler de dureté à son égard et jouir de la peine et de la souffrance de l'orpheline.

Bref, la fille d'adoption était réduite au rôle de servante qu'on ne paye qu'en reproches, qu'on n'habille que de la détroque des divers membres de la famille, qu'on ne nourrit que des reliefs de la table et à qui, dès un âge fort tendre, incombait la charge de soigner les enfants Jérôme, traire les vaches, raccommoder les hardes, rentrer le bois, faire les lavages et tous autres travaux durs du ménage.

Dire les souffrances de Rose, dont la nature délicate et aimante se révoltait à toute heure, dans ce milieu, serait impossible.

Son cœur avait un immense besoin d'affection et c'était de l'envie, du mépris, presque de l'aversion, qui lui tombait en partage.

Elle se sentait un attrait inné pour les occupations délicates, les travaux de l'esprit, et c'étaient les besognes grossières, répugnantes qu'on lui imposait.

Aussi voyait-elle venir avec bonheur les charmantes soirées qui lui ramenaient régulièrement son ami Jean, le seul être au monde qui eût une bonne parole pour elle, qui l'aimât sincèrement et la comprit.

Et Rose avait aimé Jean avec toute la fougue d'un grand cœur qui possédait d'inépuisables trésors d'affection et n'avait que lui à qui les dispenser.

\*  
\* ❖

Le départ de Jean avait été très diversement commenté.

Les uns disaient que, violemment épris de Rose et dédaigné par elle, le dépit amoureux l'avait poussé à cette sotte extrémité. D'autres, tout en admettant sa flamme pour Rose, pensaient que l'opposition à leur union venait de Jérôme seul. D'autres encore, prêtant au jeune homme des vues basses et viles, affirmaient qu'il s'était enrôlé pour toucher la prime d'engagement et désertier ensuite ; qu'on le verrait

revenir sous peu avec son or et épouser Rose. Enfin, quelques-uns disaient que le pauvre garçon était fou, mais, à part Rose, personne ne soupçonnait même ses sentiments chevaleresques.

\*  
\*  
\*

Dans les premiers temps de l'absence tout alla bien. Rose recevait régulièrement des nouvelles de son fiancé. C'étaient des lettres écrites au crayon, à la hâte, le revers de la giberne posée sur les genoux servant de pupitre. Elles n'étaient pas toujours longues, ces chères épîtres, mais elles portaient l'empreinte de l'âme de l'absent. C'était un enthousiasme que ni les privations, ni les dangers, ni les revers ne refroidissaient. Jean y parlait de la rude vie du soldat, des marches de jour, tantôt sous un soleil ardent et aveuglant qui rissolait les chairs, dans des nuages de poussière qui étranglaient hommes et bêtes : tantôt sous la pluie battante, dans des chemins impraticables, où hommes et chevaux se débattaient dans d'effrayantes fondrières ; des étapes dans la nuit noire, où les ténèbres augmentaient encore le poids des armes et du sac, rendaient la marche incertaine et dix fois plus fatigante.

Mais du milieu de ce sombre tableau, qui attristait l'âme de Rose, s'élevait comme un rayon lumineux, un radieux soleil : l'amour de Jean, son fiancé.

Quand la jeune fille recevait une de ces précieuses missives, elle se retirait à l'écart, le soir, à l'ombre des érables séculaires qui entouraient de leur vert feuillage, comme d'une ceinture d'émeraudes, les ondes azurées du lac, et là, elle lisait et relisait ces chères lignes où Jean avait mis tout son cœur, toute son âme. Puis, assise, les mains sur les genoux, tenant l'écrit si ardemment attendu, les yeux au ciel, elle partait en esprit vers le pays où l'on se battait. Dans les nuages courant dans le ciel, elle voyait les bataillons tumultueux se ruant les uns sur les autres la baïonnette basse ; les batteries d'artillerie dans d'épaisses nuées d'une fumée sanglante vomissaient, avec le fer et le feu, la mutilation et la mort, puis accouraient, dans des tourbillons de poussière, les escadrons de cavalerie, hommes et chevaux emportés comme dans une ronde satanique. Et de ce chaotique entrechoquement semblaient s'élever les clameurs furieuses des soldats s'abordant dans la mêlée ; les cris et les hurlements des blessés ; le sinistre craquement d'os foulés et brisés sous les pieds des chevaux, sous les roues des canons ; les longues et navrantes lamentations des mourants. Un nuage rougé de feu et de sang, passant alors sur cette horrible scène, glaçait les veines de Rose, secouait tout son corps d'un pénible tremblement, et la pauvre fille fermait les yeux comme pour échapper à cette terrifiante vision.

Mais alors le bruit du vent dans les arbres, le clapotement de la vague battant la grève à petits coups secs, devenaient tantôt le bruit sourd et lointain des détonations d'artillerie, tantôt le crépitement de la fusillade, tantôt le cliquetis des sabres frappant les sabres, et un cri d'angoisse s'échappait de la poitrine de Rose.

— Oh ! mon Dieu ! Qu'ai-je fait ? Pourquoi ai-je laissé partir mon fiancé ? Pourquoi ? Pourquoi ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! Protégez mon Jean !

Et le nom du fiancé bien-aimé revenait sans cesse du cœur aux lèvres dans une aspiration pleine de suffocante angoisse.

\* \* \*

Cependant, au bout de dix mois, une semaine se passa, puis une autre, puis une autre encore et Jean ne donnait plus signe de vie.

Rose pâlisait, maigrissait. L'angoisse était peinte sur son beau visage et cette expression douloureuse ajoutait encore au charme pénétrant de sa personne.

La courageuse jeune fille ne désespérait pas, cependant. Elle était sûre de l'affection de son ami d'enfance, il reviendrait, il serait le compagnon de sa vie, et, forte de cette conviction, fidèle à son propre cœur, elle avait catégoriquement refusé d'écouter les déclarations amoureuses du notaire et éconduit le médecin de l'endroit, jeunes gens d'avenir tous deux et qui, sérieusement épris de sa beauté, la demandaient en mariage.

Vers cette même époque un troisième prétendant se présenta en la personne d'Antoine Belleau, le marchand du village.

Ce nouvel amoureux n'était plus de la première jeunesse et jouissait d'une réputation détestable que ne rachetait nullement un physique peu favorable d'ailleurs.

On racontait de lui de nombreuses fredaines scandaleuses, on citait des jeunes filles qu'il avait séduites, on montrait du doigt des femmes qui étaient ses maîtresses ou avaient cessé de l'être.

Mais il était riche et tout le monde était devant lui chapeau bas. Il avait voulu être maire du village et malgré son indignité et son ignorance, égalées seulement par son incommensurable orgueil, il était devenu maire, juge de paix, l'homme important de l'endroit.

Parti du plus infime échelon de l'échelle sociale, il était arrivé à la richesse et à la considération.

Il est vrai qu'on citait des vingtaines de malheureux dont la dépouille, légalement mais malhonnêtement gagnée, avait servi à fonder sa fortune.

On se disait en parlant d'infortunés disparus : "En voilà encore un que Toine Belleau envoie aux États!" ou : "Il a échangé la terre paternelle contre la besace de quêteux de Toine Belleau."

Les larmes et les lamentations d'un nombre considérable de veuves et d'orphelins, spoliés par lui, souillaient cette fortune qui faisait du méprisable, de l'infâme parvenu, un parti des plus enviables.

Aussi fut-ce avec un étonnement général qu'on apprit que Rose avait catégoriquement repoussé la demande en mariage du riche *Monsieur Belleau*.

C'était à n'y pas croire!

Que s'imaginait-elle donc, cette fille de rien, aussi pauvre que prétentieuse?

Prétendait-elle, la pimbêche, se faire épouser par le fils de la reine Victoria, ou par quelque prince régnant, venu tout exprès d'Europe à cet effet?

On n'avait pas d'idée d'une telle aberration! Devoir tout à la charité, jusqu'au pain quotidien, avoir pour père un ivrogne et s'imaginer qu'on pourrait choisir son mari, refuser un homme que les filles les plus huppées auraient accueilli à bras ouverts! Vrai, c'était le renversement de toutes les idées, de toutes les traditions. C'était honteux!

\*  
\* \*

Mais Rose n'entendait pas ces critiques et ne s'en serait, du reste, guère souciée, les eût-elle entendues, ne pouvant croire qu'une femme put sacrifier son cœur à de viles considérations d'argent.

Jean était pauvre, mais vertueux et noble d'esprit et de cœur.

Monsieur Belleau était riche, mais dépravé et de sentiments bas et cupides.

Le choix ne pouvait être douteux un instant, Jean triomphait.

Cependant, le riche marchand n'avait pas renoncé à son projet.

— Elle sera ma femme légitime, avait-il dit, ou j'en ferai ma maîtresse avant six mois. Rose est légèrement rêveuse, poétique, cela ne me déplaît pas, mais cette soif d'idéal, ce sentimentalisme ne résiste pas à certains arguments dont l'omnipotent dollar est la base.

Repoussé par Rose avec persistance, il s'était entêté mais avait changé ses batteries.

Au lieu de mettre le siège devant la place, il allait ruser, la faire tomber par surprise et pour cela il mettrait Jérôme Simonet dans ses intérêts.

Connaissant les instincts cupides du bonhomme, il avait marché droit au but et lui avait dit sans détour :

— J'ai cent dollars pour toi, père Jérôme, si tu décides Rose à m'épouser.

— Cent dollars sont une belle somme, sans doute, monsieur le maire, mais notre Rose est la plus belle fille de vingt lieues à la ronde et aussi la plus sage, la plus vaillante femme de ménage des deux Canadas et des États !

— Prétendrais-tu, vilain avare, la vendre comme un veau ou un mouton ?

— Parlon, monsieur Belleau, mais je voulais dire... que..., sans vous offenser..., il est assez difficile de recommander... à une fille sage... comme notre Rose... un homme qui... que..., vous me comprenez.

— Oui ! oui ! Un mauvais sujet, un suppôt de Satan comme tu veux dire ! Je comprends.

— Si cet insensé de Jean cessait seulement de lui écrire... Je ne dis pas... Peut-être bien...

— Qu'à cela ne tienne, on supprime ses lettres.

— C'est cela qui sera malaisé à faire ! C'est Rose qui prend nos lettres au Bureau des Postes et nous les lit... Vous savez, monsieur le maire, on n'est pas beaucoup instruit chez nous !

— Tu lui diras que tu iras prendre les lettres toi-même, tu me les apporteras et nous supprimerons la correspondance amoureuse de cet idiot de Jean.

— C'est bien mal, ce que vous me proposez là, monsieur Belleau ! Ma conscience se révolte ! Non, malgré mon grand désir de vous être utile, de vous rendre heureux, je ne pourrais commettre une aussi vilaine action.

— Voyons, père Jérôme, trêve d'enfantillage ! Cent autres dollars, payés comptant, calmeraient ils les alarmes de ta petite conscience ?

Malgré la violente envie de dire : oui, qui lui brûlait la langue, Jérôme restait muet, arrêté non par l'horreur de la mauvaise action proposée, mais par un nouvel accès de cupidité qui lui faisait entrevoir la possibilité d'arracher une somme plus forte à ce sensuel de Belleau.

Enfin, dans un long soupir et avec une hésitation bien jouée, il consentait :

— Il m'en coûte bien, monsieur Belleau... Vrai, comme je vous le dis ! Mais on est si pauvre, la famille est si nombreuse, que ce serait péché de refuser une si belle occasion de gagner quelqu'argent ! Je prêcherai Rose et je vous livrerai les lettres de Jean.

Le lendemain, Jérôme allait au Bureau des Postes, et, de là, chez Antoine Belleau recevoir l'argent maudit.

De ce jour Rose n'eut plus un instant de repos.

Simonet, sa femme et tous les petits Simonet s'acharnaient contre elle.

Jérôme conseillait d'épouser Belleau. — Du diable ! Quand on est pauvre on ne se montre pas si difficile ! Et, après tout, que lui reproche-t-on à M. Belleau ? D'avoir jeté ses gourmes ! D'avoir fait la noce ! Eh ! bonté de sort ! Qui ne l'avait pas fait la noce ? C'étaient précisément ces joyeux compagnons qui faisaient les meilleurs maris ! Puis il insinuait que Rose était une lourde charge !

— Non, je ne te chasserai jamais de ma maison, ma Rosinette chérie, mais te voilà d'âge à te marier. Tant qu'il y aura du pain dans la huche ta part y sera, mais une jeune fille doit songer à son avenir. Les temps sont durs ! On est pauvre ! Bien pauvre ! Cela coûte cher de garder une grande fille, comme toi, à rien faire !

Le misérable semblait oublier que Rose seule travaillait dans la maison et, quoique péniblement affectée de cette injustice, elle ne répondait rien.

Jérôme étant sorti, sa femme interpellait sa fille d'adoption :

— Tu sais, ma fille, Jérôme a beau faire le généreux, il a trop bon cœur, mais moi qui vois mieux combien tu nous coûtes, je te le dis franchement : *tu es en conscience* si tu ne maries pas Monsieur Belleau et ne nous délivres pas du fardeau de ton entretien. Je n'irai pas à l'encontre des idées de Jérôme, ni n'essaierai-je de te faire renvoyer, mais si tu veux rester avec nous, il faut travailler davantage, cesser d'aller le soir rêver sous les arbres.

Rose recevait ces insultantes et injustes apostrophes le cœur serré par l'angoisse, et se soumettait à toutes les nouvelles et pénibles corvées.

Puis venait le tour des jeunes Simonet qui ne gardaient aucune mesure dans leurs attaques.

— Bonjour, Mademoiselle la Princesse ! Avez-vous des nouvelles de votre prince ? Quand donc vous envoie-t-il de l'argent, votre prince, pour vous acheter des chemises et des bas ? Maman est *tannée* de vous en acheter ! Et mille autres grossièretés du même genre.

Bref, pour Rose cette maison était devenue un enfer.

Et Jean qui n'écrivait toujours pas !

Elle se prenait parfois à craindre que son bien-aimé ne fut mort sur le champ de bataille. L'idée lui venait alors que peut-être elle était réellement coupable en repoussant Belleau. Avait-elle seulement le droit d'avoir du cœur ? Ne devait-elle pas tout au cousin Simonet ? Elle avait travaillé comme une servante ! Mais le cousin l'avait envoyée à l'école, l'avait nourrie, l'avait traitée comme sa propre fille ! Puis, il était si pauvre, le père Jérôme, que tous ces sacrifices de saient lui peser lourdement.



Mais non ! Son cœur était son seul bien ! Elle travaillerait, jeûnerait, veillerait, s'épuiserait à la tâche, s'il le fallait, mais elle serait fidèle à Jean !

\* \* \*

Jérôme Simonet retirait les lettres de Jean et les communiquait à Belleau, suivant leur odieuse convention. Mais, après avoir reçu les premiers cent dollars, prix de son infamie, il s'était dit qu'il serait bien naïf de servir ce sale lovelace à si bon marché, d'autant plus qu'il devenait peu probable qu'il gagnerait les cent autres dollars et déciderait Rose à épouser jamais le riche marchand.

Dès la seconde épître il jouait le remords.

— Ce n'était pas bien ce qu'ils faisaient ! Dieu les punirait ! Non, il ne livrerait plus les écrits de Jean !

Et Belleau, piqué au jeu, achetait la correspondance du soldat à des prix qui augmentaient à chaque nouvelle réception de lettre.

En possession des épanchements du fiancé de Rose, Monsieur le maire allait trouver une femme, ancienne compagne de ses plaisirs, et moyennant quelques billets de banque arrosés de quelques verres de liqueur, se les faisait lire et faisait écrire des réponses où la jeune fille paraissait désespérée et disposée à oublier son fiancé.

Les réponses de Jean arrivaient ensuite empreintes d'une profonde tristesse, mais disant clairement qu'il ne croyait guère à ces dispositions de sa fiancée. Il l'exhortait au courage, à la persévérance. La guerre allait finir, il reviendrait bientôt.

Les événements marchèrent ainsi pendant près de trois ans et tout-à-coup les lettres de Jean cessèrent réellement d'arriver.

Jérôme et Belleau en concluaient que Jean était mort sur quelque champ de bataille ou dans quelque ambulance et qu'il était temps de redoubler d'instances auprès de Rose.

Cette communauté de vues réunit un jour les deux scélérats pour arrêter un nouveau plan d'opérations.

— Je renonce à vous obtenir Rose, Monsieur le Maire, son entêtement est invincible, larmoyait Simonet.

— Tu jettes facilement le manche après la cognée, mon pauvre Jérôme ! Voyons, vieux coquin, trouve quelque chose, j'y mettrai le prix.

— Elle m'aime beaucoup, Rose, et pour me rendre service il n'est chose qu'elle ne fasse. Là se trouve peut-être le seul moyen de vaincre son obstination : mais cela coûtera le prix.

— Parle ! parle ! Je payerai ce qu'il faudra, vilain voleur !

— Oh ! si vous me traitez ainsi, je me retire ! Faudrait voir à respecter ceux qui vous aident, Monsieur Belleau !

— Je plaisantais, mon cher Jérôme, mais enfin, parle ! Tu me tiens sur des charbons ardents.

Puis d'un ton décidé Jérôme posait catégoriquement ses conditions.

— Mon moyen vous coûtera mille dollars pour moi, et les frais, que vous payerez, Monsieur le Maire.

— Diable ! Comme tu y vas !

— Vous refusez ? A votre aise ! Je vous laisse ! Et Jérôme faisait mine de se retirer.

— Reste, mon bon Jérôme, je souscris à tout, mais que Rose devienne ma femme !

— Alors c'est convenu ! Vous me donnerez mille dollars. Nous simulons une dette que je vous dois, un procès que je perds, vous ordonnez de tout vendre et ne consentez à me donner quittance que si Rose vous épouse.

— Bien trouvé, maître Jérôme ! Ton plan est merveilleux de simplicité, absolument pratique et ne peut manquer de réussir.

\* \* \*

Rentré chez lui, Jérôme prenait des airs désolés, mais refusait obstinément de faire connaître les causes de sa tristesse. Il gémissait, soupirait, se frappait le front en désespéré, refusait toute nourriture, restait des heures entières assis, la tête entre les mains, les coudes sur les genoux, fumant avec rage, bref inspirait à Rose une immense pitié.

Cela durait depuis quelques semaines, quand un huissier se présentait à la ferme, saisissait le mobilier, et collait sur la porte une affiche annonçant la vente de la terre, par autorité de justice, à la demande d'Antoine Belleau :

Jérôme n'avait plus rien à cacher, tout le monde à la ferme et Rose la première comprenait sa désolation, se rendait compte de toute l'étendue du malheur qui frappait la famille.

— Ah ! disait la pauvre orpheline, si moi, qui depuis si longtemps suis un fardeau pour vous, je pouvais seulement faire quelque chose pour vous sauver ! Et elle éclatait en sanglots.

— Rose, ma Rosinette chérie, tu peux tout pour nous, répondait Jérôme sur un ton d'hypocrite hésitation, mais ce que je te conseillais jadis dans ton intérêt, par sollicitude pour toi, pour ton bonheur, je ne pourrais te le voir faire à contre-cœur, pour nous sauver !

— Parlez, Jérôme, je crois comprendre, mais quoiqu'il m'en coûte je saurai faire mon devoir.

— Pauvre Rose ! C'est ta main que veut Belleau, et si tu consens à l'épouser...

— Il vous donnera quittance... Ah ! le monstre !... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quelle épreuve !... Et la tête entre les mains, le corps violemment secoué par les sanglots, la pauvre Rose pleurait amèrement... Jean, mon pauvre cher Jean ! Dieu m'est témoin que c'est toi seul que j'aime, mais il le faut ! Tu ne voudrais pas que je sois ingrate !... Puis dans un effort suprême : — Si dans quinze jours Jean n'est pas revenu, je deviendrai la femme de Belleau ! Et comme si le sacrifice lui eût brisé le cœur, la pauvre orpheline abandonnée tombait évanouie sur le sol.

La tribu des Simonet tout entière jubilait, triomphait.

\* \* \*

Quinze jours plus tard, Belleau et Simonet se rendaient au presbytère pour les préliminaires du prochain mariage de Monsieur le Maire avec Mademoiselle Rose Simonet.

Quand les deux gredins eurent exposé l'objet de leur visite :

— Etes-vous bien assurés du consentement de Rose Simonet ? interrogeait le curé, d'un air narquois qui eut fait frissonner des interlocuteurs plus défiants.

— Oui, Monsieur le Curé, bien assurés, répondaient à l'unisson les deux coquins.

— Et moi, j'ai mes doutes ! Je crains que vous n'ayez exercé sur la jeune fille une pression indue ! Je veux la voir ! Amenez-la moi.

Jérôme, sur de son affaire, allait chercher sa victime, comptant sa résignation au sacrifice absolument complète.

Au presbytère, le curé interrogeait Rose et lui demandait si elle consentait à ce mariage.

— J'y consens, parce qu'il est nécessaire pour sauver de la ruine mes parents d'adoption, répondait la fiancée de Jean d'un ton d'héroïque décision.

— Vous n'aimez donc pas votre futur mari, Rose ?

— Non, Monsieur le Curé, je le hais, je le déteste, je lui vends mon corps, mais mon cœur appartient pour toujours à Jean, votre fils d'adoption, mon fiancé absent.

— Jean ! hélait alors le curé, Jean ! Entre, viens prendre possession de ton bien, de ta fiancée fidèle ! Vous êtes dignes l'un de l'autre, mes chers enfants !

Jean, portant l'uniforme de capitaine de l'armée fédérale, mais ayant perdu un bras à la bataille, sortait de la pièce voisine, tombait aux genoux de Rose, couvrait ses mains de larmes et de baisers.

— Jean ! Mon Jean adoré ! N'est-ce pas un rêve ? Dieu a-t-il réellement fait ce miracle ? Et comme si tant d'émotions l'eussent brisée, Rose tombait évanouie dans les bras de son fiancé, la tête contre sa tête.

— Quant à vous deux, infâmes scélérats ! reprenait le curé, s'adressant à Belleau et à Simonet, écoutez ! Votre complice, la femme qui faisait votre fausse correspondance, prise d'horreur pour votre turpitude, est venue me dénoncer vos abominables complots ! Grâce à Dieu, j'ai eu le temps de les déjouer et de faire revenir celui que vous croyiez mort. Maintenant, sortez, corrigez-vous, réparez le mal commis si vous ne voulez que la justice divine s'appesantisse sur vous !

\*  
\* \*

Peu de jours après, Jean épousait Rose rayonnante de bonheur et retournait aux États-Unis, où sa brillante conduite, pendant la guerre qui venait de se terminer par l'écrasement du Sud, lui avait valu un emploi honorable et bien rémunéré dans les bureaux du Ministère de la Guerre.

Et ils vivent heureux !

A. DE HAERNE.



M. A. DE HAERNE

# LES INSOMNIES

## FANTAISIE

---

Thème de causerie assez étrange, dira-t-on. C'est vrai, mais d'une actualité toujours vibrante, pour moi, dans tous les cas, car j'ai consommé une quantité remarquable d'insomnies dans ma vie remuante et vagabonde, et je continue à être assailli, chaque nuit, par toute une galopade de songes, de cauchemars, qui m'empoignent et m'arrachent au sommeil, avec des chocs plein les nerfs.

Et ensuite, les longues heures de réflexion, avec une lucidité limpide des choses, une acuité de perception presque malade et une netteté de conception et de résolutions que le jour efface invariablement.

Oui, si la REVUE NATIONALE avait autant d'abonnés que j'ai passé d'heures sans sommeil depuis nombre d'années, son propriétaire s'engraisserait de suite copieusement.

Il y a de grandes variétés d'insomnies, que chacun cultive selon son tempérament et ses moyens ; mais, comme je ne connais bien que les miennes, je me contenterai d'en dire ici quelques mots seulement.

\*  
\* \*  
\*

J'ai inauguré le système des insomnies, chez moi, vers la vingt-cinquième année. Jusqu'à cette époque, mon sommeil ne sortait jamais d'une honnête médiocrité.

À l'âge de vingt-cinq ans, j'étais en Afrique et je touchais, comme don de joyeux avènement à mon régiment, la somme respectable de

quinze jours de prison, pour avoir payé la goutte aux anciens à la cantine, en temps prohibé.

Ce début inattendu contribua grandement à m'initier aux nuits sans sommeil et les planches nues du lit de camp de la prison hâtèrent également l'éclosion de vigoureux cauchemars.

Ce furent là mes premiers pas dans le domaine des veilles et je dus bientôt m'aguerrir contre de plus sévères attaques.

Pendant ma modeste carrière de sous-officier, j'avais des insomnies ambitieuses, chaque fois que j'étais proposé pour le grade supérieur. Elles n'étaient pas dénuées de charmes cependant, car elles s'entre-coupaient de courts sommes, où des rêves aimables m'apportaient des galons et des épaulettes à foison. Le seul inconvénient notable de ce genre d'exercice était la fatigue que je ressentais à l'appel brusque du clairon nocturne, qui nous conviait à la manœuvre, bien avant la venue de cette bonne Aurore aux doigts de roses.

Plus tard j'étais dans le désert, que j'ai fréquenté assidûment pendant plusieurs années, notamment durant une période de onze mois d'une seule affilée.

Au désert, les lits sont d'une simplicité touchante : la terre, une poignée d'alfa, parfois, et quatre mètres de toile pour nous couvrir, mais pas toujours.

Avec trente à quarante kilomètres par jour dans les jambes, et soixante livres accrochées aux épaules et aux hanches, un homme ordinaire a acquis à l'étape une provision suffisante de fatigues, qui le sollicitent vivement au sommeil.

Oui, mais excès en tout nuit, et c'est là où j'ai commencé réellement à me lier avec toute une théorie d'insomnies des plus variées : insomnies de fatigue, insomnies de coups de fusil ennemis, insomnies de rhumatisme, insomnies d'avancement, etc.

Les fatigues amènent une qualité particulière de cauchemars. On se couche, avec des muscles épuisés et des nerfs en capitolade. Le sommeil arrive à grandes guides, mais, pan ! un coup de massue sur la tête vous rappelle à l'ordre, avec un saut de carpe sur la paille. On se secoue un peu, plein de frémissements dans tous les membres, et on recommence l'opération. Cette fois, le somme apporte une promenade, où l'on bute contre une pierre, un escalier dont le pied heurte une marche, ou encore une excursion sur un toit, avec chute terrible comme dénoûment. Le résultat est le même : réveil et frémissement général. Ces occupations spéciales se prolongent une grande partie de la nuit, avec une monotonie qui finit par être fort désagréable.

Les coups de fusil ennemis sont très gênants aussi pour le guerrier endormi. La détonation éclate, suivie sous peu par un projectile quelconque, qui brise un fusil aux faisceaux, perce une tente ou attrape

quelqu'un. Tout ça agace le factionnaire, qui crie : aux armes ! avec une voix enrouée de stentor ému.

Une culbute unanime des tentes et une charge aux faisceaux s'en suivait aussitôt. Généralement, c'est un coquin de maraudeur qui nous taquine, et la reconnaissance rentrée, on reprend sa tente, mais, on dort mal, et si ces diables d'Arabes noctambules continuent leur petite farce, nous en sommes pour une nuit sans repos. Cela nous cause généralement une forte mauvaise humeur.

\*  
\* \*

Les rhumatismes présentent un autre aspect de la question. Le siège principal de cette séduisante maladie pour un soldat nomade réside communément dans les articulations des genoux. Chacun sait qu'un genou rhumatisant trouve difficilement à se caser sur un sol dur ou sur une paille humide. C'est alors une gymnastique ridicule qui fait danser les jambes comme celles des marionnettes, et, par là même, exclut tout sommeil du programme.

L'avancement, sous un jour plus attrayant, n'est pas exempt d'embarras pour un futur officier, qui craint la concurrence. Les listes de propositions sautillent devant ses yeux alourdis et il n'y voit pas son nom. Les camarades défilent devant lui, avec de beaux galons tout neufs, et le malheureux dormeur ne figure pas dans le tas. De tristesse, il se réveille, mais bientôt il se rendort avec une résolution tenace d'être officier quand même, malgré les mauvais songes qui lui disent le contraire.

\*  
\* \*

Dans la suite de ma carrière militaire, j'ai été à une époque particulièrement attaché à une série de nuits sans sommeil, où, à travers l'épaisseur des ténèbres, je voyais, comme un phare, briller au loin la majestueuse croix de la Légion d'Honneur.

La fantaisie littéraire venait ensuite me saisir avec le projet de faire partie de la Société des gens de lettres de France.

J'avais quelques bons petits volumes en librairie et je les expédiais pour examen aux graves personnages influents du moment. Mes rêves et mes veilles me tenaient constamment en face d'une correspondance hostile où j'étais toujours refusé.

Mais, passons au présent.

En ce moment, mes nuits sont hantées par des tracas financiers et littéraires.

Parfois, des capitaux monstres s'entassent dans mon coffre-fort; parfois, des légions d'abonnés accourent dans mes bureaux, avec de flamboyants trois dollars crispés frénétiquement dans leurs doigts généreux qui ne demandent qu'à s'ouvrir pour nous.

Encore, c'est une vision gigantesque d'un titre : LA REVUE NATIONALE, qui couvre de ses lettres lumineuses tout le *Dominion du Canada*, depuis le Cap Breton jusqu'à Windsor.

Puis, bien d'autres choses que je vous cache précieusement, mais qui ne manqueraient pas d'intérêt si j'avais plus de temps pour vous les écrire.

Le jour arrive enfin, avec sa sérénité banale et le sentiment du devoir à accomplir quotidiennement.

On reprend sa besogne courageusement, l'âme remplie de la certitude que l'année 1896 sera une année d'or pour notre œuvre.

\* \* \*

Ce n'est pas très malin ce que je viens d'écrire, mais, vous tous qui me lisez, vous connaissez ça, les insomnies; eh bien! alors, je crois que les miennes valent bien les vôtres. J'ai dit.

R. DE LA PIGNIÈRE.





## LES TRAVAUX DE LA CHAMBRE DE COMMERCE

---

Au moment où la Chambre de Commerce du District de Montréal doit renouveler son bureau de direction, il n'est pas sans intérêt de résumer ici les travaux considérables qu'elle a accomplis depuis sa fondation. C'est le 15 décembre 1886 qu'avait lieu la réunion préliminaire du commerce canadien-français pour prendre en considération l'urgence de créer une Chambre de Commerce, chargée de défendre et de faire valoir les intérêts commerciaux et industriels de la ville de Montréal et de la Province de Québec. C'est le 2 février 1887 qu'eut lieu la première assemblée régulière de la Chambre, conformément à son acte d'incorporation. L'élection des premiers officiers donna le résultat qui suit :

Président, Pêchevin Grenier ; vice-président, M. J.-M. Dufresne. Membres du Conseil — Banque: MM. Grenier, président de la Banque du Peuple ; Hamelin, vice-président de la Banque Jacques-Cartier ; Vallée, caissier de la Banque Nationale. Nouveautés: MM. Thibaut, sénateur, Jérémie Perrault, Dupuis, Boisseau. Épiceries: MM. Telmosse, Quintal, Dufresne. Fer: MM. Hébert, Piché, Fabre. Faïence: M. Laviolette. Bois: M. Parizeau. Grains et provisions: M. St. Charles. Assurances: M. Bossé. Navigation fluviale: Capitaine Labelle. Navigation maritime: M. Boivin, de la Cie. Transatlantique. Finance: M. Forget. Ornaments d'église: M. Fréchon, secrétaire de la Chambre de Commerce Française. Industrie agricole: M. Perrault. Construction: M. Allard, président de l'Association des Entrepreneurs. Pharmacie: M. Contant. Presse: M. Shallow, du *Moniteur du Commerce*. Après avoir adopté les règlements il fut résolu unanimement: " Que des remerciements soient votés à M. J.-X. Perreault, pour " l'habileté, l'énergie et le zèle qu'il a déployés dans la création de cette

“Chambre et que le Président soit prié de les lui remettre avec l'expression de notre reconnaissance.”

Ainsi constituée, la Chambre s'est livrée depuis cette époque à l'étude de toutes les questions d'intérêt commercial qui se sont présentées avec un zèle et une activité qui lui ont justement mérité l'approbation de tous les citoyens de Montréal sans distinction d'origine. C'est grâce à son initiative qu'une foule de réformes ont été obtenues, ainsi qu'on le verra dans les pages qui suivent.

Une des premières questions traitées par la Chambre a été celle de la réforme des règlements de douane dont tout le commerce de Montréal a si cruellement souffert à cette époque; grâce à son initiative des réformes urgentes ont été réalisées, bien qu'il reste encore à créer un bureau général d'évaluateurs compétents pour contrôler les entrées en douane dans les ports de la Puissance, sur une base uniforme. Avant peu cette réforme sera obtenue comme les autres.

Une question très importante sur laquelle la Chambre s'est prononcée à cette époque est celle de la protection incidente à accorder aux industries naissantes. Depuis ces industries se sont solidement établies dans le pays et elles réclament plutôt maintenant des débouchés avantageux que la continuation d'une protection excessive.

La libre navigation du Saint-Laurent au moyen de l'abolition des droits de quaiage et de passage dans les canaux a été le sujet de démarches réitérées qui ont eu pour résultat l'abolition complète ou la diminution d'une partie importante des droits ainsi prélevés sur la navigation. Le creusement du chenal entre Montréal et Québec est aujourd'hui à la charge du gouvernement fédéral, ce qui a permis à la Commission du Havre de diminuer d'autant les droits prélevés sur les vaisseaux qui fréquentent notre port. Mais la Chambre ne sera satisfaite que le jour où Montréal deviendra port libre en ce qui regarde les frais de navigation de notre grand fleuve, de l'Atlantique au bout du lac Supérieur. Et c'est dans cette direction qu'ont tendu ses efforts couronnés jusqu'ici d'un demi-succès.

Depuis longtemps le commerce réclamait un tribunal de juridiction sommaire expédiant promptement les affaires et diminuant les frais de cour: la Chambre l'a obtenu.

La ville de Montréal, avec ses 250,000 âmes, exigeait une représentation plus équitable dans les parlements de Québec et d'Ottawa: la Chambre l'a obtenue.

L'administration de la Commission du Havre laissait bien à désirer. La baie d'Hochelega n'avait pas de rampe à pente douce pour faciliter le transport du charbon dont la Compagnie du Pacifique Canadien consume des quantités énormes. Les quais n'avaient ni lieux d'aisance pour les débardeurs, ni fontaines, ni auges en nombre suffisant pour

L'abreuvement des chevaux et de leurs conducteurs. Les quais n'étaient pas arrosés. Un océan de boue les couvrait les jours de pluie au grand détriment des voyageurs et des marchandises. La baie d'Hoche-laga n'était pas éclairée à l'électricité pour faciliter les opérations de nuit et prévenir les accidents.

Les produits agricoles débarqués sur les quais n'avaient pas d'abris contre les mauvais temps. La Chambre a demandé toutes ces améliorations et aujourd'hui les rampes, l'éclairage, les fontaines et les abreuvoirs, les lieux d'aisance, l'arrosage et le nettoyage des quais, les hangars ont été obtenus et rendent les plus grands services au commerce de Montréal. Il y a bien encore une passerelle, reliant la place Jacques-Cartier aux bateaux de la Compagnie Richelieu, en passant au-dessus des voies ferrées qui encombrant les quais, que la Chambre a demandée sans l'obtenir ; mais nous avons lieu de croire que cette amélioration si désirable sera réalisée dès cette année.

La construction de nos voies ferrées, l'éclairage et le chauffage des chars, la réduction des tarifs ont été le sujet des délibérations fréquentes de la Chambre. Dès 1887, elle a demandé le chauffage par la vapeur qu'elle a obtenu, l'éclairage par l'électricité et le posage de grosses pièces de bois sur tous les ponts de chemin de fer et à leur approche pour prévenir les déraillements. Cette dernière amélioration est aujourd'hui d'application générale.

Quant à la réduction des prix de transport à 2 cents du mille en première et 1 cent et demie en seconde classe, plus un dollar supplémentaire pour douze heures de voyage dans les chars-palais de jour ou de nuit, chaque voyageur ayant droit à un lit seul, cette demande n'a pas encore été prise en considération par le gouvernement fédéral, bien qu'elle ait été accordée par un certain nombre des Etats-Unis. C'est une amélioration des plus urgentes, car aujourd'hui les prix excessifs exigés par les chemins de fer sont un obstacle sérieux aux opérations de commerce.

C'est en 1887 que les voyages du dimanche reliant Montréal à New York ont été inaugurés, ainsi que les communications avec l'Ouest, toujours grâce aux démarches faites par la Chambre. A cette époque aussi elle s'est insurgée contre un mouvement très sérieux pour suspendre toutes espèces de transactions ou d'amusements dans la ville de Montréal le dimanche, qui aurait eu pour résultat de faire de notre ville une immense nécropole, le seul jour où les classes commerciales et industrielles peuvent se reposer des travaux de la semaine.

La Chambre a également obtenu des modifications du tarif de douane et l'exemption de droits sur les emballages. L'exemption de taxes municipales sur les transactions des voyageurs de commerce,

l'expédition plus facile des marchandises par l'administration des postes sont des réformes dont la Chambre a eu le mérite.

En 1887, la question des pêcheries ainsi que nos relations avec les États-Unis laissaient beaucoup à désirer. La Chambre prit l'initiative de la convention d'un congrès international des Chambres de Commerce du Canada et des États-Unis pour discuter à l'amiable les difficultés pendantes entre les deux pays et arriver, d'un commun accord, à une solution satisfaisante pour les intéressés. Ce projet de conférence eut pour résultat la nomination par le gouvernement impérial et par le gouvernement des États-Unis de commissaires qui siégèrent à Washington dans le même but, sans amener cependant un traité de réciprocité entre les deux pays.

Le 23 mars M. Beaugrand inaugurait une série de conférences organisées par la Chambre de Commerce dans les salons du Saint-Lawrence Hall et, devant un auditoire nombreux, traitait la question "de Montréal à Vancouver par le Transcontinental Canadien." Plus tard, M. Wiman, de New-York, traitait la question de l'union commerciale avec les États à l'hôtel Windsor en présence des hommes les plus distingués de Montréal.

La Chambre s'est aussi prononcée sur l'urgence d'être représentée dans la Commission du Havre et on sait qu'elle a obtenu ce privilège si important pour les intérêts qu'elle représente.

La Transatlantique Franco-Canadienne a reçu l'appui le plus cordial de la Chambre et dans ce but elle présentait au contre-amiral Vignes, commandant l'escadre de l'Atlantique du Nord, à son passage à Montréal, une adresse de bienvenue dans laquelle elle le priait de vouloir bien solliciter du gouvernement français une subvention en faveur de cette Compagnie de vapeurs portant le pavillon français et reliant la France à son ancienne colonie.

Au mois d'octobre de la même année, une excursion de la Chambre sur le chemin de fer des Basses Laurentides eut pour résultat une demande de subvention qui fut accordée, dans le but de relier Montréal à la vallée du Lac Saint-Jean.

A la même époque la Chambre prit l'initiative de l'organisation d'une association de citoyens chargée des expositions annuelles de la ville de Montréal, et un comité fut nommé pour faire auprès du gouvernement de Québec les démarches nécessaires. Plus tard la compagnie actuelle fut organisée.

La subvention de \$225,000 accordée par le gouvernement impérial à la Cie transpacifique canadienne a été l'occasion d'une résolution et d'une lettre de remerciement adressée à Lord Salisbury qui, dans sa réponse du 14 novembre, désire "exprimer à votre Chambre son appréciation sincère de sa bienveillance pour lui avoir communiqué

cette résolution." Il fut en même temps résolu d'envoyer un délégué au Japon pour faire rapport sur les relations de commerce à établir entre les deux pays. Depuis quelque temps une commission avait été nommée pour faire rapport sur les meilleurs moyens de combattre les inondations périodiques dont Montréal avait tant souffert, et sur les améliorations du havre. Comme cette commission nommée depuis un an n'avait rien proposé, la Chambre nomma un comité spécial composé du président, M. Dufresne; du vice-président, M. J.-X. Perrault; de l'échevin Hamelin et des ingénieurs E.-H. Parent et J.-B. Resther, pour étudier la question. Ce comité adopta le plan en relief préparé par M. J.-X. Perrault et qui avait déjà reçu l'approbation d'un très grand nombre de personnes compétentes. Ce projet fut soumis à l'approbation du Comité d'Inondation de la ville de Montréal à sa séance du 12 décembre 1887, et adopté plus tard en très grande partie avec la modification, cependant, de l'île aux Millions et de quais à angle droit au lieu des quais parallèles recommandés par la Chambre et qui viennent d'être reconnus par les ingénieurs du gouvernement fédéral comme les plus désirables. En sorte que, dans cette grave question des améliorations du Havre, la Chambre de Commerce a eu raison contrairement à l'opinion de la Commission du Havre, et son projet d'amélioration est définitivement reconnu le meilleur.

Saint-Jean du Nouveau-Brunswick a été recommandé par la Chambre comme port d'hiver de préférence à Portland ou Boston. Plusieurs lignes transatlantiques le fréquentent aujourd'hui.

L'éclairage de la ville de Montréal par l'électricité, recommandé par la Chambre au Conseil de Ville, est également un fait accompli. La Chambre a aussi obtenu que le poids des lettres soit élevé à une once au lieu d'une demi-once.

L'exposition universelle de Paris était une occasion exceptionnelle pour le Canada de montrer à quel degré de progrès et de développement nous étions arrivés. Malgré les démarches de la Chambre, les gouvernements d'Ottawa et de Québec ont cru devoir s'abstenir, au grand détriment de nos meilleurs intérêts. On conviendra que, pour sa première année d'opérations, la Chambre s'est largement acquittée des devoirs qui lui étaient imposés. Pendant l'année, le président, M. Grenier, ayant été obligé par ses trop nombreuses occupations, de donner sa démission, le vice-président, M. Dufresne, le remplaça et fut remplacé lui-même par M. J.-X. Perrault à la vice-présidence.

À l'assemblée annuelle, ces messieurs furent maintenus dans leurs fonctions et, comme nous allons le constater, la seconde année d'opérations n'a pas été moins fructueuse.

X.

(A suivre)

## CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

---

Les questions du Vénézuéla et du Transvaal, qui font en ce moment l'objet des conversations télégraphiques de l'univers entier, relèguent bien loin dans l'ombre les autres événements, au milieu desquels, sans cesse, s'agite notre pauvre monde. Le Vénézuéla et le Transvaal ont un point de ressemblance commun, quoique situés sur deux continents n'ayant aucun rapport entre eux et habités par des peuples de races bien différentes, avec des aspirations tout à fait opposées. Les Boërs sont pacifiques et industriels et les Vénézuéliens sont remuants et paresseux.

Le point de ressemblance, dis-je, qui, cependant, existe entre les deux pays, consiste en leur peu d'importance géographique et c'est à cause même de ce peu d'importance qu'ils ont failli entraîner tous les peuples du monde dans une guerre dont les conséquences désastreuses font frémir les hommes pacifiques.

C'est un fait de psychologie politique élémentaire que ce sont les petits peuples qui amènent les grosses querelles. Faibles, sans beaucoup de ressources, ils deviennent presque toujours la proie de riches voisins qui interviennent dans leurs affaires, et alors la chose se gâte souvent, sans autre remède que les coups.

Nous allons, aujourd'hui, essayer de débrouiller un peu la situation de ces deux pays en question, et notre tournée d'exploration prendra le Vénézuéla comme première étape pour y faire un court séjour d'étude.

\* \* \*

Je n'ai pas à vous exposer un historique allongé de la question vénézuélienne ; je la résume en quelques mots.

Il y a deux mois à peu près, un conflit de frontière s'élevait, ou plutôt se réveillait — car il existe à l'état latent depuis bien longtemps — entre le Vénézuéla et la Guyane Anglaise.

Le premier réclamait une certaine portion de territoire dont celle-ci, au contraire, se prétendait propriétaire. Lord Salisbury, ennuyé de ces querelles périodiques et sans issues, adressait au Vénézuéla un *ultimatum* vigoureux, le sommant de se soumettre immédiatement aux demandes de la Guyane.

La République espagnole fit une moue assez attristée à la réception de ce document, et elle se serait certainement inclinée si les États-Unis

n'étaient intervenus avec la fameuse doctrine Monroe, qu'on sort de sa boîte chaque fois que se présente un conflit sur n'importe quel point du continent américain.

Le président Cleveland, dans un message désormais célèbre, disait simplement à lord Salisbury que les Anglais n'avaient absolument rien à faire au Vénézuéla et que, s'ils persistaient dans leurs prétentions, les Américains considéreraient la chose comme un *casus belli*. Il terminait, cependant, en offrant à l'Angleterre les bons offices d'une commission d'arbitrage américaine, qui irait sur place étudier les éléments du conflit et le juger en dernier ressort.

Ce document tomba comme un coup de foudre dans le domaine de la diplomatie universelle.

Lord Salisbury, un peu ahuri de la colère de Cleveland, se contenta de dire au secrétaire Olney, des États-Unis, que l'Angleterre avait des droits qu'elle maintiendrait jusqu'au dernier.

Cette réponse et le message de Cleveland réveillèrent chez les Anglais et les Américains les idées les plus belliqueuses, et les commentateurs marchèrent bon train des deux côtés de l'Atlantique.

Les choses se sont un peu calmées depuis et Cleveland a nommé sa commission qui doit se rendre au Vénézuéla.

Le télégraphe nous annonce que M. Chamberlain, en apprenant cette nouvelle, fit mander au gouvernement des États-Unis qu'il se refusait à reconnaître ce tribunal d'arbitrage, mais que cependant il lui faciliterait ses moyens d'investigation sur place.

Voilà où en est la question au moment où j'écris ces lignes, et j'espère qu'on finira bien par s'entendre, comme cela arrive toujours d'ailleurs.

Il n'est pas inutile maintenant d'étudier un peu l'effet que le message Cleveland a produit en Europe.

Le premier mouvement fut celui d'une vive surprise, de la stupéfaction même, tellement le langage de Cleveland était agressif et,—le dirai-je?—en dehors des habitudes diplomatiques. A ce premier mouvement succédaient les réflexions plus ou moins hostiles, soit aux Anglais, soit aux Américains.

Je ne dirai rien de la presse anglaise, qui, naturellement, se montra unanimement opposée aux prétentions abritées derrière la doctrine Monroe.

En France, une sympathie générale éclatait en faveur des Américains, mais peu à peu, cependant, une inquiétude s'empara des esprits sérieux et des hommes du gouvernement.

Ils se dirent, avec raison, que si les Yankees prenaient l'habitude de contrecarrer ainsi toutes les nations européennes qui ont des intérêts en Amérique, le tour de la France arriverait fatalement un

jour, tôt ou tard, et qu'elle pourrait alors se trouver elle-même, comme l'Angleterre, en face des terribles griffes de la doctrine Monroe.

Et en vertu de ce principe bien simple, qui amène toujours le règlement des questions politiques sur le terrain des intérêts réciproques, il a été un instant rumeur d'une alliance franco-anglaise, pour résister aux prétentions des États-Unis.

Les autres nations européennes, moins intéressées que la France, se rangeaient de son côté, quand l'étonnante invasion du Transvaal vint jeter une diversion et fit oublier un instant le Vénézuéla.

\* \* \*

Le Transvaal est un petit pays du Sud de l'Afrique, enclavé dans des états qui tous sont des colonies anglaises, ou pour le moins sous le protectorat de l'Angleterre.

Il est habité depuis plusieurs siècles par les descendants de colons hollandais, qui vinrent s'y fixer pour fuir les persécutions que leur faisait alors subir le gouvernement de la Hollande. Ces colons sont divisés en deux classes : les *Burghers* (citadins ou bourgeois) et les *Boërs* (paysans.)

Ce sont des gens simples, ayant toujours eu des mœurs douces et patriarcales.

Il y a une dizaine d'années, on fit d'importantes découvertes de gisements aurifères sur le territoire du Transvaal, et de suite, d'innombrables aventuriers s'abattirent sur le pays pour le mettre en coupe réglée.

Les Boërs, très inquiets de cette invasion, se serrèrent les coudes et refusèrent obstinément toute naturalisation aux *Uitlanders* (hors du pays), c'est-à-dire aux intrus.

Ceux-ci, en majorité d'origine anglaise, se plaignirent amèrement de la chose à leur voisine, la fameuse *Chartered Co.* du Sud de l'Afrique, dont M. Cecil Rhodes, un homme à poigne, est le président.

M. Rhodes fit la sourde oreille, dit-on, mais son administrateur, M. le docteur Jameson, fut plus complaisant. A la tête d'une petite armée de 700 hommes, il envahissait tout simplement le Transvaal, pour aller au secours de ses compatriotes.

Comme il arrivait près de Johannesburg, la capitale du Transvaal, il reçut une admirable pile des Boërs, qui lui tuèrent une cinquantaine d'hommes et capturèrent les autres, Jameson en tête.

Le président du Transvaal, Krüger, se montrait ensuite très généreux, se contentant de reconduire honteusement à la frontière Jameson et ses malheureux guerriers.

Voilà une étonnante aventure, qui prête à la réflexion.



Il est bien difficile d'admettre que Jameson ait agi sans ordre ou sans être poussé par quelqu'un, qui désire rester dans l'ombre.

M. Chamberlain, le Secrétaire d'État anglais pour les colonies, en apprenant l'équipée du fameux docteur, semble avoir bondi de colère et il se précipitait au télégraphe pour dire à M. Cecil Rhodes de rap-peler *illico* son fougueux administrateur.

M. Rhodes répondait de suite que Jameson était parti à son insu et qu'il ne pouvait l'atteindre, vu qu'il avait pris la précaution de couper le fil télégraphique derrière lui.

M. Chamberlain devint menaçant, et promit à M. Rhodes de supprimer la charte de sa compagnie s'il ne prenait de suite des mesures pour faire revenir en arrière la petite armée de Jameson.

M. Rhodes se défendit comme un beau diable, et semble avoir fait tous ses efforts pour ramener son administrateur, mais sans succès, puisque, sur ces entrefaites, la colonne d'invasion recevait une magistrale raclée et était faite prisonnière.

Peut-on croire que Jameson ait vraiment agi à l'insu de l'autorité anglaise ou coloniale ? Oh ! très difficilement.

Pour qui connaît les méthodes employées par toutes les nations qui accaparent des colonies, il est certain que Jameson partait en guerre avec le consentement de M. Cecil Rhodes. Voilà un rude homme quand même, ce Jameson, qui s'en va ainsi guerroyer pour son propre compte, en assumant crânement, devant l'univers entier, la responsabilité de ses actes. C'est un simple fibustier, je l'avoue, mais c'est un énergique, et, à ce titre seulement, je suis tenté d'atténuer un peu l'illégalité de son coup de main raté.

Et les Boërs, ce sont des gaillards n'ayant pas froid aux yeux, qui ont le coup de fusil facile et la main preste.

Bravo, amis Boërs, défendez votre patrimoine hardiment et tous les hommes de cœur seront avec vous !

L'empereur Guillaume II, à cette occasion, est encore sorti de ses gonds d'une manière qui a fait sursauter les Anglais. Il a envoyé une dépêche au président Krüger, et ce document a souverainement déplu à la vieille Albion. Il était même un moment question de guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre.

Et le plus étrange en tout ceci, c'est de constater que l'acte de Guillaume a été considéré, en France, comme une concession faite aux sympathies ou antipathies françaises. Pour un rien, on aurait vu l'Empire allemand tomber dans les bras de la République française, sous l'œil bienveillant du colosse russe. Alliance franco-russe-allemande ! Quel touchant rapprochement ! Mon Dieu ! que la politique universelle nous réserve d'étranges surprises !

Enfin, tout est bien qui finit bien. Jameson n'est pas pendu, les Boërs sont encore libres chez eux, les Anglais détestent maintenant les Allemands, les Français sont moins aigris, les Allemands font des avances à leurs adversaires de 1870, et les Russes attendent.

Pendant ce temps, la terre continue à tourner, avec une sérénité immuable qui contraste avec la versatilité des hommes.

\* \* \*

Maintenant, un léger regard sur les autres pays.

Les Italiens ont subi une terrible défaite en Abyssinie : sept cents hommes se sont fait massacrer par vingt-cinq mille noirs. C'est inévitable dans les guerres coloniales. Il arrive toujours un moment où la surveillance se lasse et le massacre arrive. Les Italiens se sont vengés magistralement, mais les tués sont bien morts pour longtemps.

A Cuba, le maréchal Campos a abandonné le commandement de l'armée espagnole ; c'est le général Weyler qui lui succède. Cent cinquante mille hommes ont déjà été envoyés à Cuba, et voilà une petite révolte qui va coûter cher à l'Espagne.

Il n'y a rien de bien saillant en France. Elle est de plus en plus forte et elle arrive fatalement à être l'arbitre de toutes les nations.

La presse parisienne fait en ce moment grand tapage autour de la tombe du jeune Max Lebaudy, garçon qui vient de mourir pour avoir été trop riche. Une armée de maîtres-chanteurs l'ont exploité et tué. C'est une assez triste affaire, qui ne vaut guère la peine d'attirer notre attention.

Les Anglais ont conquis le pays des Achantis, au moyen de chandelles romaines et de feux d'artifice. Ils ont tellement inondé les forêts de fusées, qu'ils ont rendu fous de terreur les pauvres nègres de Coumassie qui, sans coup férir, se sont soumis à discrétion. Voilà une manière assez originale de faire la guerre, et les Anglais méritent ici un bon point pour avoir conquis un pays sans verser une seule goutte de sang.

\* \* \*

Je ne vois plus rien de saillant à l'horizon, et si vous voulez bien m'en croire nous allons cesser de causer jusqu'au prochain mois.

J.-D. CHARTRAND.

Dédiée à Mme J.-D.-C...

# LE SOUVENIR

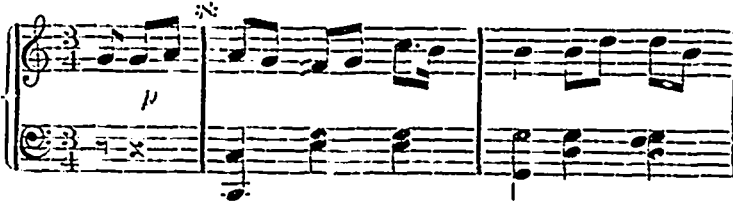
ROMANCE

Paroles de X...

Musique par X...

ALLEGRO MODERATO.

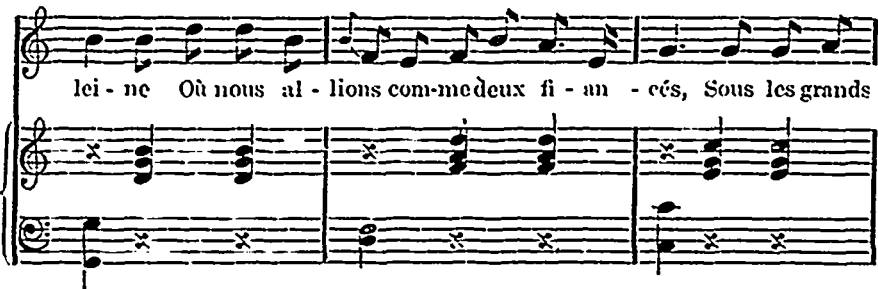
PIANO.



Musical notation for the piano introduction, consisting of two staves (treble and bass clef) with a piano (p) dynamic marking.



Vocal line and piano accompaniment for the first line of lyrics. The vocal line is on a treble clef staff, and the piano accompaniment is on a grand staff (treble and bass clefs). The lyrics are: "Te souviens - tu des beaux jours Made-". A *rall.* marking is present in the piano accompaniment.



Vocal line and piano accompaniment for the second line of lyrics. The vocal line is on a treble clef staff, and the piano accompaniment is on a grand staff. The lyrics are: "lei - ne Où nous al - lions com-me deux fi - an - cés, Sous les grands".



Vocal line and piano accompaniment for the third line of lyrics. The vocal line is on a treble clef staff, and the piano accompaniment is on a grand staff. The lyrics are: "bois sur l'é-cor-ce d'un ché - ne gra-ver nos noms l'un à l'autre en - la-". A *ten.* marking is present in the vocal line.

eés. Deux ros-si - gnols cachés sous le feuil - la - ge en gazouil-

lant volaient au-tour de nous, Et semblaient dire dans leur ten-dre ra-

ma - ge C'est le printemps mes enfants ai-mez - vous! L'arbre gran-

*ten.* *rall.* **REFRAIN**

*rall.* *Andante.*

dit..... la feuille pous - se Et l'é-cor - ce gar-de tou-

jours..... nos deux noms en la - cés de nous - se En souve-

mir..... En sou - ve - nir de nos a - mours.

## II

De ce beau jour t'en souvient-il, mignonne ?  
 Qu'il faisait bon à courir dans les prés ;  
 Comme il brillait ton front sous sa couronne  
 De gros bluets ramassés dans les blés.  
 Puis au retour, comme sur mon épaule  
 Ta tête aimait gaiement à se poser,  
 Du grand étang, nous comptions chaque saule,  
 En échangeant sous chacun un baiser.

*Refrain.*

## III

De ce grand jour, voici l'anniversaire  
 Et je reviens comme au dernier printemps  
 Revoir encore le chêne séculaire,  
 Où sont gravés nos noms et tes serments.  
 Rien n'a changé de l'aubépine blanche,  
 Je sens dans l'air les parfums les plus doux  
 Le rossignol lui-même est sur sa branche  
 Et moi je viens tout seul au rendez-vous.

*Refrain.*

## IV

Ah ! dans ton cœur qui sait, belle oublieuse,  
 Si le passé ne s'éveillera pas.  
 A l'arbre alors tu reviendras rêveuse  
 Et chercheras la trace de mes pas.  
 Mais tout sera de glace sur ton pass'ge.  
 Le rossignol en te voyant venir  
 Insouciant, cessera son ramage  
 Tout sera mort, tout jusqu'au souvenir.

*Refrain.*



## MODES ET MONDE

---

Parlons aujourd'hui un peu des petites filles que nous avons jusqu'ici trop négligées en faveur des grandes personnes.

Le costume pour l'école doit toujours être simple ; on choisira une étoffe de teinte neutre, dont la nuance ne jurera ni avec un beau soleil d'hiver, ni avec la pluie ou la neige.

Les lainages sont assurément les plus pratiques pour ces genres de costumes, mais il faudra encore les choisir parmi ceux qui ne rétrécissent pas à la pluie et font assez d'usage.

La cheviotte, la diagonale, la bure et toutes les étoffes de ce genre se prêtent à ces toilettes de tous les jours ; quant aux toilettes habillées, le gros crépon est charmant pour les fillettes et le velours noir pour les garçonnets.

Il faut éviter dans les formes des corsages les trop grosses manches, les revers excentriques, les épaulettes fantaisistes, pour se contenter de larges berthes, de volants très étroits, enfin d'ornements simples et élégants à la fois.

Pour les vêtements de dehors, les grands manteaux couvrant tout le vêtement sont encore ce qu'il y a de mieux. Ils n'entravent pas les mouvements pour jouer et tiennent chaud. On y fait de grosses manches, longues, plates dans le haut et bouffantes au-dessus d'un petit poignet de fourrure ou d'étoffe. Le dos est également vague, ce qui n'empêche pas, si on le préfère, de retenir les plis à la taille par une petite patte boutonnée.

Il y a encore des manteaux plissés à un empiècement de velours ou à godets à partir de l'encolure. Cette dernière façon donne aux bébés un petit air vieillot qui va à ravir avec leurs grands chapeaux et leurs fiers minois.

J'espère en avoir dit assez pour plaire aux jeunes mères dont tout l'orgueil consiste à parer leur petite famille.

\* \* \*

Défiiez-vous des manches. Elles sont en train de vous jouer un vilain tour.

Voilà maintenant que les bouffants ne se font plus à l'épaule, mais presque au milieu du bras, et que les épaulettes s'allongent indéfiniment.

Cela fait bien à quelques personnes grandes et élancées, mais cette mode raccourcit davantage les petites tailles, et élargit plus encore les bustes déjà assez développés sans cela.

Quant aux jupes, elles ont plus que jamais la forme cloche : aussi étroites et plates que possible du haut, tandis que le bas s'étale en largeur.

On obtient cet élargissement par une haute bande de crin, mise dans le bas, entre l'étoffe de la jupe et la doublure. Cela donne la rondeur voulue.

Les paillettes d'argent, d'acier ou d'or jouent à Paris un grand rôle dans la garniture des toilettes, mais, à mon humble avis, pas trop n'en faut de ce clinquant. Tout ce qui reluit...

Comme genre de garnitures, le plus apprécié par les personnes d'un goût sûr et discret, est certainement le jais.

Quelque brillant qu'il soit, il est toujours acceptable, n'ayant pas, comme les paillettes d'or et d'argent, la seule prétention d'attirer les regards.

C'est plus distingué, et celles qui s'en parent ne sont pas remarquées tout d'abord, car les regards sont plutôt attirés par un brillant plumage ; mais, lorsque par hasard on les a découvertes, les yeux se fixent sur elles pour les admirer.

" Il y a certaines femmes qui mettent plus d'art à avoir l'air de n'en apporter aucun, que certaines femmes se croyant très coquettes, n'en apportent en tout ce qui est visible pour tous."

\*  
\* \*

Je viens de lire sur un journal américain une description d'un fourneau électrique dans une cuisine, et je vous assure que ça mettrait l'eau à la bouche des ménagères bien entendues.

J'espère que ce système amélioré de préparer les aliments va bientôt être mis en vigueur au Canada. Les servantes se font maintenant si rares que la dame de la maison ne sait jamais, du jour au lendemain, s'il ne lui faudra pas laisser son boudoir ou son salon pour descendre à la cuisine.

Avec les fourneaux à l'électricité, la besogne deviendrait pour ainsi dire un jeu, car avec ce système de cuisine électrique, plus de cave à charbon, plus d'allumette, et, en été, plus de cette chaleur excessive qui se dégage toujours des fourneaux ordinaires.

Il est vrai que le poêle à gaz nous donne déjà la moitié de ces avantages, mais il semble que le poêle à l'électricité soit plus perfectionné encore.

On peut à volonté, le chauffer en totalité, ou en partie, en ouvrant et fermant les interrupteurs. Il est même possible de faire cuire dans le même fourneau, en même temps, des légumes et de la pâtisserie, sans que ces mets se ressentent en aucune façon de leur voisinage. L'absence de tout courant d'air permet de faire cuire les aliments sans crainte de les brûler à l'extérieur.

On a le même principe pour les fers à repasser. Et je n'ai pas besoin d'appuyer sur la commodité que présentent ces fers à repasser ainsi chauffés à l'électricité.

Enfin, *the last but not the least*, le très indispensable fer à friser est susceptible, lui aussi, de recevoir le courant électrique. Jugez un peu, chères lectrices, de quel secours utile il est alors pour la coiffure d'une femme.

\*  
\* \*

*Rép. à Edna.* — Vous vous mettez martel en tête pour peu de chose. Si vous avez tort, comme vous l'avouez, — et, puisque vous le dites, il faut que vous ayez archi-tort, en effet — pourquoi ne le reconnaissez-vous pas à qui de droit ? C'est le meilleur parti à prendre, croyez-moi ; ce n'est pas non plus un acte de bassesse comme vous semblez le croire. Au contraire, il y a beaucoup de noblesse à reconnaître une faute. D'ailleurs, il faut mettre quelques formes à son

aveu ; il y a moyen de faire une confession généreuse tout en gardant sa dignité, et si votre ami a toutes les qualités que vous vous plaisez à lui donner, il n'insistera pas sur vos torts passés. Surtout, ne risquez pas votre bonheur par un entêtement coupable, ma chère ; c'est trop précieux et trop difficile à refaire.

*A Wenceslas.* — Un remède pour le mal de dents ? Vous êtes amtsant, vous ! Faites la extraire, si vous n'êtes pas trop lâche.

C'est étonnant comme le sexe *fort* est faible dans la souffrance. Tous les dentistes vous diront que les hommes sont d'une lâcheté pitoyable ; il y en a même qui s'évanouissent à la vue du davier, et ceux qui se décident à subir l'extraction ont besoin, pour se donner du cœur, de se mettre gris comme des Polonais.

*A Xavier de Maistre.* — Vous avez perdu votre pari, et j'en suis marrie. La personne dont vous me parlez a les yeux gris-bleus. Il eut été facile de vous en assurer, car elle a le regard bien franc, je vous assure, et regarde droit en face. Allons, exécutez-vous et payez le champagne. Bavez-le à ma santé, si vous le voulez, mais n'en prenez pas trop ; autrement, j'aurai mal à vos cheveux.

*A Lillie.* — Vous êtes une gentille correspondante ; j'ai lu votre lettre avec plaisir et je vous remercie de toutes les belles choses que vous me dites. N'allez pas croire, au moins, que ce sont vos louanges seulement qui me font vous trouver si aimable. Vous aimez la vie ? C'est bien naturel et vous n'avez pas besoin de vous en faire un crime. La vie a du bon parfois, et il y a des moments heureux que toutes les souffrances ne peuvent faire oublier. Dante met à ce propos une jolie pensée dans la bouche de Françoise de Rimini. Je ne me rappelle plus de la citation au juste et je ne veux pas risquer de la gâter en n'en donnant pas le mot à mot. Vous la savez peut-être mieux que moi. Oui, j'ai lu *Pêcheurs d'Islande*, — qui n'a pas lu deux ou trois romans de Pierre Loti ? — et je l'ai beaucoup aimé. Si vous avez, comme moi, vécu en face de la mer grande, avec ses bronillards, ses tempêtes, ou ses surfaces tranquilles, *Pêcheurs d'Islande* fait à l'âme une impression inoubliable. Allons, sauvez-vous, charmeuse, je n'ai pas le temps de causer si longtemps et vous me faites oublier l'heure.

*A M. Gaston P. Labat.* — La REVUE NATIONALE devant, dites-vous, "passer à la postérité," nos descendants verront dans ce numéro que je rectifie bravement l'erreur commise dans ma dernière Galerie de portraits. J'ai écrit que le capitaine Oscar Pelletier avait été blessé à Batoche, c'est à Cat-Knife, (avec un seul f, monsieur Labat,) qu'il faudrait dire.

Mais ne me forcez pas de rétracter à chaque erreur que je commets, monsieur Labat, autrement, il faudrait agrandir le format de la REVUE.

\*  
\* \*

Chronique mondaine très variée durant le mois de janvier. Le carnaval est court, mais on en a profité et c'est bien fait. Le carême, lui, ne diminue



pas en longueur ; on aura donc tout le temps de faire pénitence dans le cilice et la cendre.

Les soirées se partagent en deux catégories : les réunions où l'on n'invite que les dames mariées et celle où la franche jeunesse seule est conviée. Ainsi, par exemple, tandis qu'on jouait aux cartes un certain soir chez madame Rainville, tout près, chez madame Mathieu, les flous-flons de l'orchestre conviaient jeunes filles et jeunes gens à une danse des plus animées.

Les fillettes se plaignent, dit-on, que leurs mamans sont mieux partagées qu'elles sous le rapport des amusements, mais il me semble que les divertissements sont assez bien partagés.

La nomenclature est longue et l'on me pardonnera bien, j'en suis sûre, les omissions que je pourrais faire. Le mois a d'abord débuté par une soirée donnée par Madame Juge Taschereau en l'honneur de M. et Madame Laurier. Remarqué parmi les invités : Sir Alexandre et Lady Lacoste, M. le juge et madame Mathieu, M. le juge et madame Jetté, M. et madame de Siéyès, M. et madame de Polinière, M. et madame St-Pierre, M. et madame J.-B. Casgrain, M. et madame Gérin-Lajoie, M. et madame de Martigny, M. et madame H. Archambault, M. et madame Dumont-Laviolette, M. et madame Pérodeau, M. et madame A. Dansereau, M. et madame Hecker, Dr. et madame Mount, madame Ls. Masson, etc., etc.

M. et madame T. Chase-Casgrain, qui sont venus passer quelques jours à Montréal, ont été fêtés par un grand nombre d'amis. Lady Lacoste a donné une jolie soirée en leur honneur. Madame Horace Archambault a aussi convié une quinzaine de dames à un déjeuner donné pour madame Casgrain. La table, décorée avec un goût exquis, présentait un joli aspect. Le rose et le vert étaient les couleurs dominantes et se mariaient d'une façon artistique.

Thé chez madame R. Thibaudeau en l'honneur de madame Henri La Mothe, d'Ottawa ; *surprise party* organisé par mesdames H. Archambault et Dumont-Laviolette pour fêter les noces de fer-blanc de M. et madame Evariste LeBlanc. La fête a été des mieux réussies. Thé chez madame Amos, *euchre party*, chez madame Rainville, déjeuner chez madame C. A. Geoffrion, bal chez madame Sicotte, en l'honneur de sa fille, madame Courtland Starnes, de Regina, *euchre party* chez madame H. Gérin-Lajoie, réception chez madame Taschereau, bals chez mesdames Sarveyer, Euclide Mathieu, Aimé Mathieu, Larocque, en l'honneur de jeunes débutantes, autres bals chez madame Gustave Rainville et R. Masson, thés chez mesdemoiselles Flora Hamilton, B. Lionais, etc., etc.

On admire beaucoup la foule de jolies débutantes qui paraissent cette année sur la scène du grand monde. On n'en compte pas moins de seize ou dix-sept. Elles mettent graduellement la vieille garde dans l'ombre et la plupart des amazones de cette dernière catégorie ont pris le parti de demeurer sagement dans leurs foyers. D'autres, plus intrépides, fourbissent leurs armes et continuent la lutte. Volontiers, on pourrait parodier pour ces vétérantes la parole immortelle de Cambronne : "La vieille garde meurt, mais ne se rend pas."

Chaque bal a ses danses bissextilles ; c'est le privilège des jeunes filles de choisir son cavalier. Combien de messieurs qui, craignant de faire tapisserie, se dissimulent subrepticement dans le sanctuaire d'un fumeur !

Le carnaval de Québec nous a pendant une semaine enlevé beaucoup de Montréalais. Au moment où j'écris ces lignes, ces oiseaux volages se disposent à revenir au nid pour acclamer une de nos gloires canadiennes, la célèbre Albani, qui doit chanter ici le premier février. Ce sera un des événements de la saison.

Enfin, le mois de janvier a été on ne peut plus mouvementé. Nous avons été témoins d'un mariage célébré avec beaucoup de solennité, le premier qui se soit fait avec autant de pompe depuis plusieurs années : celui de mademoiselle Blanche Ducharme avec M. J.-A. Stearns, de New York. Dame Rumeur nous en prédit un autre tout aussi grandiose pour le mois de février

\*  
\* \*

Allons, mes chers correspondants et correspondantes, encore une autre thèse pour le mois de février. J'accepte l'idée d'une jeune dame qui suggère celle-ci : *Qui a le plus de mérite ? la mère de f. mille ou la religieuse ?*

Encore une fois que les réponses soient courtes. J'ai dû couper, faute d'espace, un ou deux manuscrits, et ça me fait de la peine. N'écrivez que sur un côté du papier, s'il vous plaît.

FRANÇOISE

---

## RÉPONSES

A LA QUESTION POSÉE DANS LE NUMÉRO DE DÉCEMBRE :

*“ Dans le mariage, quand l'affection n'est pas réciproque, voudriez-vous être celui qui aime ou celui qui est aimé ? ”*

Il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir.

HERMINE.

Peut-il exister une situation moins enviable que celle qui est réservée à une personne découvrant qu'elle est seule à aimer, que cet amour, l'unique but de sa vie, ne lui est pas rendu ? Non... Et cependant, si lourd doit être à supporter le joug de vivre sous le même toit d'une personne que l'on n'aime pas, que je préférerais aimer de toutes les forces de mon âme sans être payée de retour, espérant (vaine présomption peut-être) par l'abnégation et le dévouement trouver le chemin de ce cœur qui me serait si cher !... Ne dit-on pas que l'amour est un aimant irrésistible ?...

BLANCHE.

Je préfère être celui qui aime. Dans le mariage avec ses devoirs, l'être aimé sans réciprocité, c'est l'idole rivée à son piédestal ; mieux vaut être l'adorateur, seul à respirer l'encens et les parfums qu'il destine à l'être invisible qu'il vénère... Mais

permettez-moi, Melle Françoise, de trouver l'hypothèse peu probable, car il est difficile de ne pas avoir de l'affection pour qui nous aime, quand ce ne serait que par galanterie pour le compliment, qu'en nous aimant, on fait à notre vanité. JEAN PRÉVENNE.

Aimez votre prochain comme vous-même, même s'il ne vous aime pas : c'est un devoir. Mieux vaut être malheureux soi-même que de faire un malheureux. Aimer sans être aimé, c'est de la noblesse. L'amour véritable est désintéressé. Il s'oublie en aimant. Le bonheur de l'être aimé occupe toute sa pensée. " Qu'il soit heureux, l'objet que j'aime, même au prix de ma tranquillité," c'est le cri du pur amour : considère l'amour maternel.

Si je pouvais aimer assez pour aimer sans espoir de retour, je voudrais être cet être de devoir, ce noble, ce grand type de l'amour.

Donc aimer sans être aimé est le choix — dans cette hypothèse douloureuse — d'une âme généreuse et élevée. LUCIEN.

Il est vrai que le bonheur donné est plus sublime que le bonheur reçu, mais l'homme possédant peu d'affection d'ordinaire dans le mariage, donc il doit aimer et la femme se laisser aimer.

L'amour — la femme — cette fleur tombée des lèvres d'un ange et ramassée par l'homme pour donner le parfum à la vie, embaumera et exaltera son entourage.

La vie de dévouement ainsi ne sera qu'un hymne du cœur, où le regret soupire, l'espérance chante et l'amour rêve, et cela pour parvenir aisément à la porte du ciel.

CLOTILDE.

Je regarde les deux côtés de la médaille... Aimer sans être aimé, c'est triste ! Mais de l'autre côté, être aimé quand la personne qui nous aime nous est presque indifférente, ne vaut guère mieux.

Mais je suis égoïste : entre les deux maux je choisis le moindre...

J'aimerais beaucoup !... Et j'espérerais (on peut vivre d'espérance) Le réciproque me serait peut-être rendu.

Mais si je prends mari, je veux que notre affection s'accorde. EMILIEINE.

Quand l'affection n'est pas réciproque dans le mariage, l'on doit bien souffrir.

Pour une femme, être aimée, c'est, il me semble, une garantie de bonheur conjugal. Je trouve que rien n'éveille, ne provoque l'amour comme l'amour. Moi, j'aime qui m'aime.

Si ce sentiment n'a pas d'écho dans le cœur de cet époux aimé, l'on n'aurait jamais en vue ma grande désillusion ; je dissimulerais ma tendresse, j'amortirerais la flamme.

Malgré tout, le cœur ne doit jamais être soulé aux pieds. BRUN D'HERNE.

Quel vaste champ pour la touchante abnégation, le profond dévouement de la femme qui se contente d'aimer et qui trouve son bonheur dans ce désintéressement du cœur !... Pourquoi chercherait elle l'amour réciproque chez l'homme, cette plume que le vent de l'inconstance promène de-ci de-là, laissant dans les yeux qui suivent son vol capricieux à l'horizon, plus souvent une larme qu'un sourire.

Les hommes !... Ils aiment à être aimés, surtout ; c'est de l'égoïsme ou de l'amour propre... peut-être est-ce les deux... ARMIN-SKA-FLA.

En définitive, je préfère être celle qui est aimée.

L'homme est un être capricieux, insondable, incompréhensible. On ne veut rien faire qui lui déplaît, on ne sait quand on lui plaît ; et même sait on si on en est aimé ?

C'est ce qu'on peut se demander souvent.

L'expérience de mes dix-huit ans me démontre que, si l'affection n'est pas réciproque dans le mariage, il en est un qui souffre, puisque Lacordaire a dit " qu'il n'y a qu'une chose que l'amour ne peut pardonner, c'est de ne pas être aimé."

Je conseille donc à mes compagnes de captiver toutes les bonnes grâces de leurs futurs époux et de se laisser aimer aveuglément, avec un complet abandon. ALEXIS.

À votre dernière question je réponds : Celui qui aime, et bien volontiers. Outre la raison de conscience qui se présente ici, c'est-à-dire de ne pas tromper son prochain, et faire volontairement, pour de vils intérêts, le malheur d'une vie entière, j'en dirai une autre à l'appui de mon opinion.

Celui — ou celle — qui n'est pas aimé souffre beaucoup, il est vrai, c'est, de la douleur morale la victime la plus malheureuse. Mais, si son âme et son cœur sont torturés, sa conscience est en paix. Si son cœur est pur, juste et droit, si la religion lui laisse espérer une fin à ses maux et une récompense à ses souffrances, il peut jouir d'un calme relatif. De plus, comme on dit que l'amour produit l'amour, même ici-bas, il peut espérer un avenir meilleur, surtout si son amour est intelligent, dévoué et ne se dément en rien. Ce rôle est noble, ce martyre est sublime.

VICTORIA SPÆ.

L'homme a besoin d'aimer et la femme d'être aimée.

AMÉLIA.

Il faut se choisir une femme qui nous aime plus qu'on ne l'aime. Un ménage où le mari adore son épouse sans espoir de réciprocité, est un royaume où la femme règne ou gouverne ; si cette femme est une Victoria, elle règne et tout va bien ; si c'est une Pompadour, elle gouverne et tout va mal. Dans les deux cas, le mari n'a rien à y gagner.

LUCIEN DESCHAMPS.



IL NOUS RESTE ENCORE UN ASSORTIMENT  
ASSEZ CONSIDERABLE DE . . . . .

## PARFUMEUSES

*Parfums de choix, et Articles pour la Toilette que nous  
offrons a des prix déflant toute compétition.*

*Si vous avez besoin de quelque chose dans notre ligne  
vous pouvez epargner considerablement en achetant a*

**La Pharmacie Nationale**

Telephone 2628.      216, Rue St-Laurent, Montréal.



VIN  
**ST MICHEL**

Le plus efficace, le plus énergique des  
 Toniques-Stimulants : guérit infailliblement :

**ANEMIE, FAIBLESSE,  
 DYSPEPSIE.**

Trois petite verres par jour suffisent  
 pour rendre

**L'Appétit meilleur,  
 La Digestion facile,  
 Le Sommeil paisible.**

LE  
**VIN ST MICHEL**  
 donne.

**La Santé aux malades,  
 La Force aux faibles.**

**EN VENTE PARTOUT.**

Mongenaix, Boivin & Cie, Montreal,  
 Seuls Agents pour le Canada.

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner 'a *Revue Nationale*.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE  
**The Manufacturers'**

---

|                      |   |             |
|----------------------|---|-------------|
| Capital autorisé     | - | \$2,000,000 |
| Surplus au-dessus de |   | 671,000     |

---

*Président :*

G. GOODERHAM, Président de la Banque de Toronto.

*Gérant pour la Province de Québec :*

J.-F. JUNKIN, - - - - - Montréal

*Bureau de direction pour la Province de Québec :*

Président : ROBERT ARCHER - - - - - Montréal

*Directeurs :*

HON. J.-A. OUMET, M. P., Ministre des Travaux Publics.  
 R.-R. McLELLAN, M. P., pour Glengarry.  
 A.-G. McBEAN, Marchand de Grains, Montréal.  
 J.-D. ROLLAND, Fabricant de Papier, "  
 A.-F. GAUDET, Marchand en Gros, "  
 D.-D. MANN, Entrepreneur, "  
 WM. STRACHAN, Industriel, "

**Les Polices émises par cette Compagnie sont non confis-  
 cables et sans condition et la seule clause obligatoire est le  
 paiement des primes.**

*C'est une Compagnie Canadienne et c'est la compagnie d'assurance qui possède le plus  
 fort capital du continent.*

*Cette Compagnie fera des avances comme prêts sur la garantie de ses polices ;*

*L'immense somme d'affaire qui est déjà en voie prouve qu'elle a la confiance du  
 public ;*

*Le nombre considérable de ses riches actionnaires garantit amplement le règlement de  
 toutes les obligations de la Compagnie.*

*Dans chaque cas, les primes sont réduites aussi bas que le permet une sûreté absolue ;*

*Les taux sont les meilleurs et vous épargnez de l'argent en vous assurant dans cette  
 Compagnie ;*

*Quatre-vingt-dix pour cent de toute accumulation de profits échoit aux assurés.*

*On peut obtenir tous autres renseignements des Gérants du Département Français.*

**BELLEW & LEMOINE,**

*Gérants du Département Français.*

**Chambre 4a, No 162, rue St-Jacques,**

On demande de bons agents.

**MONTREAL.**

---

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la *Revue Nationale*.

## Claques Granby

Viennent d'apparaître, cette saison, sous toutes sortes de formes nouvelles, les dernières possibles, mais avec la même solidité, qui a toujours caractérisé ces produits, qui sont fabriqués avec du Caoutchouc de première qualité. Assurez-vous que vous achetez de réels Granbys, cette année.

... DEMANDEZ LE ...

## VIN DE PORT de WILSON A LA QUINA DU PEROU.

*Ce bienfaisant Tonique, import directement d'Oporto, se vend chez tous les Epiciers, a 75 cents la grande bouteille ou \$7.50 la caisse. C'est un vin riche, doux et délicieux.*

SEULS AGENTS POUR LE CANADA:

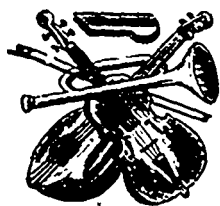
La Compagnie des Vins de Bordeaux  
BORDEAUX CLARET COY  
30, RUE HOPITAL, MONTREAL.

TELEPHONE 2434.

MAISON FONDÉE DEPUIS 1852

## CHARLES LAVALLÉE

Successeur de A. Lavallée



Importateur d'Instruments de Musique

DE TOUTE ESPECE

Réparations de toutes sortes, exécutées à très bref délai. Toujours en stock des Instruments pour Orchestre et Fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

33, COTE ST-LAMBERT, MONTREAL

W.-H.-D. YOUNG, L.D.S.D.C.

Chirurgien-Dentiste

1694, Rue Notre-Dame

Téléphone 2515

Procédés nouveaux pour conserver les dents.  
Travail de première qualité. Dents extraites de  
diverses manières.  
Rétailleur complet commandé le matin et livré le  
soir même.

EUDORE DUBEAU, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste

391, Rue St-Denis

CORIN ONTARIO

MONTREAL.

Tout travail de chirurgie ou de mécanique dentaire exécuté avec le plus grand soin.



# ALBERT GAUTHIER

IMPORTATEUR

## D'Ornements d'Eglise, Bronzes,

STATUES, VIN DE MESSE, Etc.

1677 rue Notre-Dame, Montréal

.... SEUL PROPRIÉTAIRE D'UN ....

### BREVET D'INVENTION

POUR LE CANADA ET LES ETATS-UNIS

*Pour un magnifique Candélabre en cuivre à sept lumières mobiles, donnant l'avantage de faire cent changements différents, d'un très joli modèle et beau fini.*

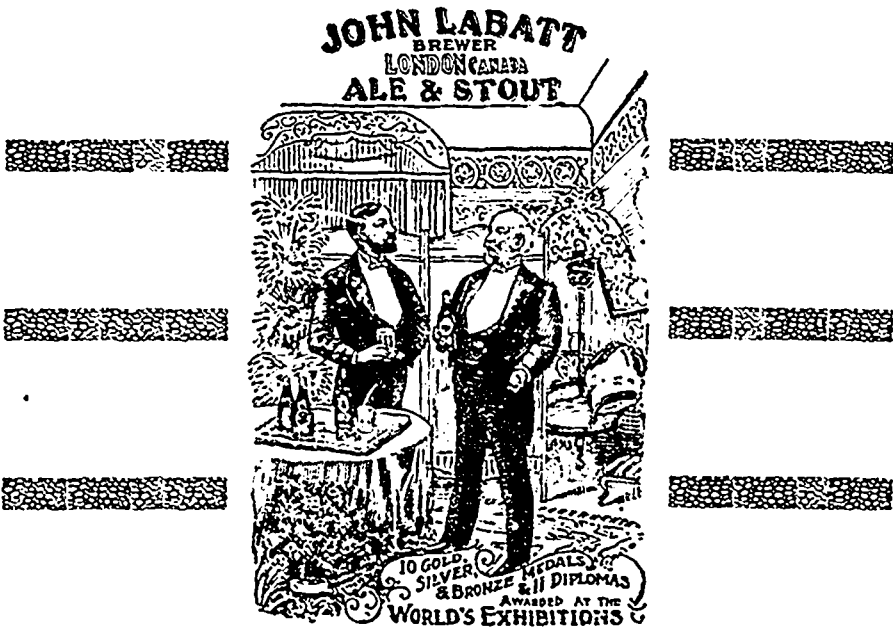
Dessins en seront adressés avec plaisir à tous clients en faisant la demande.

HAUTEUR : 24 pouces, avec EXTENSION à 42 pouces.

LARGEUR : 33 pouces.

**Prix, \$32.50 la Paire**

A toutes commandes, est réservée bonne attention et satisfaction garantie sous tous rapports.



**Montréal - 127 Avenue DeLorimier**

**Québec - 277 Rue St-Paul**

**Lévis - Cote du Passage**

STEINWAY....  
CHICKERING

PIANOS



.....PREMIERS PIANOS DE L'UNIVERS.....  
VENDUS A L'ELITE DES PEUPLES DE TOUTES LES NATIONS.

NOUS VENDONS EGALEMENT DES PIANOS  
D'AUTRES MANUFACTURES, DEPUIS.....

**\$300.00**  
Et au-dessus.

CONDITIONS DE PAIEMENT TRES LARGES A PARTIR DE \$10.00  
PAR MOIS.

*Nordheimers*

213, rue St-Jacques  
MONTREAL.

N. LEVEILLÉ

= =

Marchand-Tailleur

*Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt*

138½ RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL.



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds  
de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

1 n

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

# The Gurney-Massey Co'y

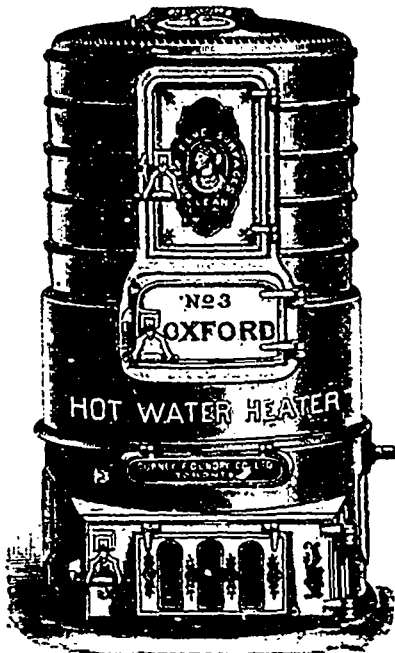
385 et 397, Rue ST-PAUL

MONTREAL

Fondeurs et Manufacturiers en Gros

— DE —

Poêles à Eau Chaud et Radiateurs



*RANGES de cuisine en acier,*

*RANGES en fer fondu,*

*REGISTERS,*

*Tuyaux en fer,*

*Fournitures pour Plombiers,*

*Fournaises à Air Chaud pour charbon  
et bois,*

*Balance et Machines à peser.*

CHARLES F. CLARKE, PRESIDENT.

EDW. F. RANDOLPH, TRESORIER.

~ ~ ETABLIE EN 1849 ~ ~

## L'Agence Commerciale 'Bradstreet'

LA CIE BRADSTREET, Propriétaires.

Bureaux Généraux : Nos 279, 281 et 283 Broadway, New-York

Bureaux dans les principales Villes des Etats-Unis, du Canada,  
de l'Europe, de l'Australie à Londres, en Angleterre.

L'Agence Commerciale Bradstreet est la plus ancienne et la plus puissante organisation dans son genre. Travaillant pour un intérêt unique et sous une seule direction, avec de plus nombreuses ramifications, et un plus fort capital que n'importe quelle autre institution analogue du monde entier. En outre, elle dépense annuellement, plus que toutes, de fortes sommes pour la recherche et la distribution des documents commerciaux.

Bureaux : — A Halifax : Edifice de la Cie d'Assurance Acadia, 58, Bedford, Row.

A Toronto : No 36, Front Est et No 77, Wellington Est.

A Victoria : No 6, Carré Bastion.

A Winnipeg : No 398, Rue Main.

A Québec : Edifice Richelieu, Rue Dalhousie.

Bureau de Montréal : No 1724, rue Notre-Dame.

JOHN A. FULTON, Surintendant.

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

ACHETEZ DIRECTEMENT

— DE —

# Simpson, Hall, Miller & Co.

1794, RUE NOTRE-DAME

— FABRICANTS —

**D'Articles en Argent Massif et en Argent Plaqué,  
Poterie Artistique, Riche Verrerie Polie,  
Lampes de Salon et de Banquet en grande variété.**

CHAMBRE D'ETALAGE :

1794, rue NOTRE-DAME, Montréal

A.-J. WHIMBEY,

*Gérant pour le Canada.*

In

## ULRIC DEMERS

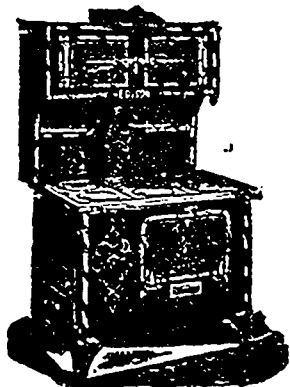
**DOREUR ET ENCADREUR.**

Réparations de Vieux Cadres.  
Vieux Miroirs argentés et remis a neuf.

380 Rue St-Laurent

MONTREAL.

In



In

## G. CHAPLEAU

~~~~~  
Coffres Forts et Poêles de Cuisine
~~~~~

EN ACIER

414, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

P

...LA...  
**SOCIÉTÉ de PROTECTION des MALADES**

ASSOCIATION DE BIENFAISANCE CATHOLIQUE ET NATIONALE

Fondée le 1er Octobre 1894

Par le Rév. M. Auclair, curé de la paroisse de St-Jean-Baptiste de  
 Montréal, et quelques philanthropes chrétiens.

Elle a organisé 31 Bureaux de Perception et a recruté CINQ CENTS  
 membres en quelques mois d'organisation active.

Moyennant une contribution mensuelle de cinquante centins, cette Société  
 paie à ses membres malades cinq piastres par semaine pendant quinze semaines  
 par année et cinquante dollars à la mort.

**CAISSE DE DOTATION FACULTATIVE DE**  
**\$250, \$500 ou \$1,000**

PRINCIPAUX AVANTAGES OFFERTS AUX MEMBRES PARTICIPANTS DE CETTE CAISSE.

- 1o Une indemnité de \$125, \$250 ou \$500 aux membres frappés d'invalidité;
- 2o Une pension annuelle de \$25, \$50 ou \$100 aux membres âgés de 70 ans, lesquels  
 sont aussi libérés du paiement des contributions afférentes à la caisse de dotation;
- 3o Un montant de \$250, \$500 ou \$1,000, payable au décès du sociétaire;
- 4o Un certificat de participation acquise en faveur des membres qui se retirent de  
 l'Association après 10 ans de sociétariat.

*Age d'admissibilité : de 16 à 50 ans.*

*Contributions à taux fixes et graduées d'après l'âge à l'admission.*

*Centralisation des fonds, tant pour la Caisse des malades que pour la  
 Caisse de Dotation.*

Administration simplifiée : ni cours, ni cercles ; mais simplement des Bureaux  
 de perception dans toutes les paroisses afin de faciliter la perception des contributions  
 mensuelles.

Pas de contribution à payer au décès des membres.

La contribution mensuelle de CINQUANTE CENTINS par mois est à la portée de  
 la classe la plus pauvre et, conséquemment, *La Société de Protection des Malades* est une  
 œuvre sociale qui mérite la sympathie et l'encouragement de tous les gens de bien.

**BUREAU CENTRAL**

**No. 73, Rue St-Jacques, Montréal.**

**B. B. P. 2162.**

**BELL TELEPHONE 2704.**

Dans la correspondance avec les annonceurs, prière de mentionner la *Revue Nationale*.

# Librairie Française

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

Journaux français quotidiens, hebdomadaires,  
bi-mensuels, mensuels

Chaque semaine réception de Nouveautés  
artistiques et littéraires.

Albums divers :

Panorama,  
Album National,  
Napoléon, etc.



Achat et vente de livres d'occasion Importation en trois semaines de toutes  
commandes qui nous sont faites.

## ANNONCEZ-VOUS ?

La circulation du *HERALD* est trois fois plus considérable qu'elle était une année  
passée. C'est le seul journal du matin de Montréal qui se vend à *Un Cent*, et le seul  
journal quotidien du Canada qui publie chaque samedi un numéro à *Un cent* avec des  
illustrations en demi-teinte. C'est également le seul journal de Montréal qui publie  
deux éditions par jour, une le matin et une le soir. Les annonces paraissent dans les  
deux éditions pour le même prix.

Si vous mettez votre annonce dans le "HERALD" de Montréal

CA VOUS PAIERA.

## LA GAZETTE DE MONTREAL

ASPECTS PARTICULIERS :

CHAQUE SEMAINE. — Hommes et Choses Militaires. — Dans le domaine de la femme. —  
Anciens et Modernes. — Le monde du théâtre. — At Dudley's, &c., &c.

La Gazette est expédiée par les trains du matin. On peut se la procurer chez tous  
les agents de journaux ou la recevoir par la poste ou par porteur dans n'importe quel  
point de la ville à

\$6.00 par année ou 50c. par mois.

RICHARD WHITE, Directeur-administrateur.

Cie d'Imprimerie de la Gazette.

Bouton d'argent massif pour faux-col, 25c.  
Boutons de chemise assortis, 3 pour 40c.

Chaines à manchettes en argent massif, 75c la paire.

Pince à attacher les manteaux en argent massif, \$2.25 et \$2.00.

Limo à ongles en argent massif avec manche, \$1.00. Couteaux, etc., assortis, \$1.00 chaque.

Bracelets en argent massif, 95c.

Tout article expédié sur la mull. après réception du prix, peut être retourné, s'il ne plaît pas, et le prix en sera remis à l'acheteur.

Salières en verre coupé de deux pouces de diamètre avec cuillers en argent massif. ....\$1.50 la paire....

Henry Birks & Fils, Square Phillip, MONTREAL.

# LA REVUE NATIONALE

33, 35 et 37, RUE SAINT-GABRIEL

Nous rappelons à nos abonnés que nous sommes en état de relier leur collection aux conditions suivantes :

Couvert toile, 1ere qualité, avec titre seulement - \$9.50

Couvert toile, 1e qualité, avec gravure, titre en encre noire, \$0.65

Couvert toile, 1e qualité, avec gravure et titre en or - 0.75

Les prix ci-dessus sont augmentés de 15 cts. pour les Etats-Unis.  
Dans ces prix se trouvent compris les frais de retour par la poste.  
Quant aux frais d'envoi à nos ateliers, ils sont à la charge de nos abonnés.

Le travail sera fait avec la plus grande diligence, et, nous l'espérons, à la satisfaction de tous.

La reliure est payable d'avance.

J. O. LABRECQUE, COUSINEAU & CIE

# BOIS ET CHARBON

TELEPHONE 6251

83, Rue Wolfe, 83  
MONTREAL

Abonnez-vous au grand Journal Populaire

## L'ÉVENEMENT

\$3 par année ou \$2 d'ici à la fin de l'année 1895.

*Avantages exceptionnels* - Toute personne qui nous enverra une liste de six nouveaux abonnés ou plus recevra 25 pour cent de commission. On demande des agents dans toutes les campagnes.

Le *Journal* de l'Évenement est plus grande que celle de tous les journaux français réunis de Québec. Notre journal publie les dernières dépêches et nouvelles du jour. Il est le seul journal français de Québec qui reçoit les dépêches d'Europe de la Presse Associée.

L. J. DEMERS & FRÈRE Éditeurs Propriétaires.

Sur réception d'une plénitude de 5100, l'Évenement sera censuré durant toute la session fédérale et durant toute la campagne électorale qui suivra.

## LA PATRIE Journal Liberal \*

**OSER PENSER**  
**OSER DIRE**  
**OSER FAIRE**

Questions Politiques  
Littéraires et  
Municipales.

77, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ABONNEMENT, ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an \$3.00 | Six mois \$1.75 | Trois mois \$1.00

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an..... \$1.00

## L'OPINION PUBLIQUE

*Organ des Canadiens des provinces et  
de l'extérieur et l'Est-Can.*

EMIL TIEMMAY, Éditeur.  
BELUSE FRÈRES, Ed. propriétaires  
WORCESTER, Mass.

Les directeurs des maisons d'éducation canadienne  
peuvent recevoir ce journal des plus avantageuses  
faits connaître parmi nos populations les instituteurs  
et les dirigeants.

Abonnement: \$2.00 par année.

FONDÉ EN 1880

## Le MESSAGER

Grand Journal Bi-Hebdomadaire

Le plus attendu dans toute la Nouvelle-  
Angleterre.

ÉCHIENTE-DELLI LANGUAGES

Abonnement: 1 an \$1.50  
6 mois 75  
3 mois 50  
1 mois 40

M. COLTURE, Propriétaire,  
Lewiston, Maine



L. C. de TONNANCOUR  
MARCHAND-TAILLEUR  
8 COTE ST-LAMBERT

---

LE MEILLEUR CHOIX DE  
MARCHANDISES ANGLAISES ET FRANCAISES  
A MONTREAL

---

SPECIALITÉ:  
COSTUMES ET MANTEAUX  
POUR DAMES.

---

FUMEZ LES CIGARES

 **ROSE BUD**  
.. ET ..  
**ALLIANCE** 

**TASSE, WOOD & CIE.**

---

Dans la correspondance avec les annonceurs prière de mentionner la Revue Nationale.

L.-E.-N. PRATTE, Directeur-Gérant

ANTONIO PRATTE, Surt de la Manufacture

# LA COMPAGNIE DE



MARQUE DE  
COMMERC.

CAPITAL \$200,000.

# PIANOS PRATTE

Ancienne Maison L.-E.-N. PRATTE.

Facteur du "PIANO PRATTE" —

.... ET ...

— Importateur de Pianos, d'Orgues  
et d'Instruments de Musique.

A toujours en magasin .....

## L'ASSORTIMENT LE PLUS CONSIDERABLE DU CANADA

Ainsi que les Instruments les plus artistiques fabriqués  
avec les bois les plus rares.

PIANOS DROITS, Neufs, de 7½ Oct., de \$175 a \$800.

HARMONIUMS, Neufs, depuis \$35.

L'EOLIEN, de \$200 a \$750.

LE SYMPHONION, de \$8 a \$300.

Instruments d'occasions de tous prix. Vieux instruments  
pris en échange. Termes de paiements faciles.

Escompte libéral au comptant.

⚡ Veuillez ne pas acheter ailleurs avant  
de venir examiner notre assortiment.

---

MANUFACTURE,

Huntingdon, Que.

SCIERIES,

Saint-Faustin, Que.

---

## BUREAUX ET MAGASINS

Où toute correspondance doit être adressée :

No. 1676, Rue Notre-Dame

MONTREAL.